



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







A.B.

Barber - date 1755 -

received at office du Lauriers et Voltaires  
(Prof. H. H. H. H. H.)

My dear Sir,

W. H. H. H. H.

1755

24664 1/75

850

B 508783

21/10/17



# L'ÉVANGILE

DE LA

RAISON,

*OUVRAGE PHILOSOPHIQUE.*



M. D. CC. LXV.





---

# T A B L E

## *Des Pièces contenues dans ce Volume.*

Testament de Jean Meslier.

Catéchisme de l'Honnête-Homme.

Sermon des cinquante. [Voltaire]

Examen de la Religion. [St Evremont]

Saül & David. [Bungers n. 245]

Il n'y a pas de page 100, elle est  
révisée à la fin de la page (110)  
L'ouvrage est publié par l'abbé Henri Joseph DUBAU.  
1765

---

TESTAMENT  
DE JEAN MESLIER.  
NOUVELLE ÉDITION.

---

A B R É G É  
D E L A  
V I E D E L ' A U T E U R .

**J**ean Meslier, Curé de Trépigny & de But en Champagne, natif du Village de Mazerni, dépendant du Duché de Muzarin, étoit le fils d'un Ouvrier en serge; élevé à la Campagne, il a néanmoins fait ses études, & est parvenu à la Prêtrise.

Etant au Séminaire, où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faisant souvent l'aumône; d'ailleurs très-sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.



*Mrs. Voiry & De Lavaux, l'un Curé de Va, & l'autre Curé de Boutzicourt, étoient ses Confesseurs, & les seuls qu'il fréquentoit.*

*Il étoit seulement rigide partisan de la justice, & pouffoit quelquefois ce zele un peu trop loin. Le Seigneur de son Village, nommé le Sr. de Touilly, ayant maltraité quelques Paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au Prône : Mr. de Mailly, Archevêque de Rheims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le Dimanche qui suivit cette décision, ce Curé monta en Chaire, & se plaignit de la sentence du Cardinal. " Voici, " dit-il, le sort ordinaire des pauvres Curés de Cam-  
 " pagne ; les Archevêques, qui sont de grands Ssi-  
 " gneurs, les méprisent & ne les écoutent pas. Re-  
 " commandons donc le Seigneur de ce lieu. Nous  
 " priérons Dieu pour Antoine De Touilly ; qu'il le  
 " convertisse, & lui fasse la grace de ne point mal-  
 " traiter le pauvre, & dépouiller l'orphelin.*

*Ce Seigneur, présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même Archevêque, qui fit venir le Sieur Meslier à Donchery, où il le maltraita de paroles.*

Il n'a guères eu depuis d'autres évènements dans sa vie, ni d'autre bénéfice que celui de Trépigny.

Les principaux de ses Livres étoient la Bible, un Moreri, un Montaigne & quelques Peres; ce n'est que dans la lecture de la Bible & des Peres qu'il puisa ses sentimens. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au Garde des Sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'Extrait suivant. Son MS. est adressé à Mr. Le Roux, Procureur & Avocat en Parlement, à Mézieres.

Il est écrit à l'autre côté d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe. " J'ai vu & reconnu les er-  
 „ reurs, les abus, les vanités, les folies & les mé-  
 „ chancetés des hommes; je les ai haïs & détestés:  
 „ je ne l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le di-  
 „ rai au moins en mourant & après ma mort; &  
 „ c'est afin qu'on le sache, que je fais & écris le  
 „ présent Mémoire, afin qu'il puisse servir de té-  
 „ moignage de vérité à tous ceux qui le verront,  
 „ & qui le liront, si bon leur semble.

On a aussi trouvé parmi les Livres de ce Curé, un imprimé des Traités de Mr. de Fenelon, Archevêque de Cambray (Edit. de 1718.) sur l'Existence de Dieu

Et sur ses attributs, Et les Réflexions du P. Tournemine, Jésuite, sur l'Athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge signées de sa main.

Il avoit écrit deux Lettres aux Curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentimens, &c. Il leur dit qu'il a consigné au Greffe\* de la Justice de sa Paroisse une Copie de son Ecrit en 366 feuillets in-8vo., mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi, d'empêcher que les simples ne soient instruits, Et ne connoissent la vérité. \*\*

Ce Curé a travaillé toute sa vie en secret, pour attaquer toutes les opinions qu'il croyoit fausses.

Il mourut en 1733, âgé de 55 ans : on a cru que, dégoûté de la vie, il s'étoit exprès refusé les alimens nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

Par son testament, il a donné tout ce qu'il possédoit, qui n'étoit pas considérable, à ses Paroissiens, Et il a prié qu'on l'enterrât dans son Jardin.

\* Sainte Menehoult.

\*\* On dit que le Grand-Vicaire de Rheims s'est emparé de la troisieme Copie.

---

## AVANT-PROPOS

**V**ous connoissez, mes Freres, mon désintéressement ; je ne sacrifie point ma croyance à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si directement opposée à mes sentimens, ce n'est point par cupidité ; j'ai obéi à mes parens. Je vous aurois plutôt éclairés, si j'avois pu le faire impunément. Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je n'ai point avili mon Ministère en exigeant des rétributions qui y sont attachées.

J'atteste le Ciel ; que j'ai aussi souverainement méprisé ceux qui se rioient de la simplicité des Peuples aveuglés, lesquels fournissoient pieusement des sommes considérables pour acheter des prieres. Combien n'est pas horrible ce monopole ! Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos sueurs & de vos peines, témoignent pour leurs mysteres & leurs superstitions : mais je déteste leur insatiable cupidité, & l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à se railer de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement.

Qu'ils se contentent de rire de leur propre aifance ; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs, en abusant de l'aveugle piété de ceux qui par leur simplicité leur procurent une vie si commode. Vous me rendez, sans doute, mes Freres, la justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoignée pour vos peines, me garantit du moindre de vos soupçons. Con-



bien de fois ne me suis-je point acquitté gratuitement des fonctions de mon Ministère ? Combien de fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi souvent & aussi abondamment que je l'aurois souhaité ? Ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenois plus de plaisir à donner qu'à recevoir ? J'ai évité avec soin de vous exhorter à la bigoterie ; & je ne vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible de nos malheureux Dogmes. Il falloit bien que je m'acquittasse, comme Curé, de mon Ministère : mais aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même, lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux mensonges que je détestois dans le cœur ? Quel mépris n'avois-je pas pour mon Ministère, & particulièrement pour cette superstitieuse Messe, & ces ridicules administrations de Sacremens, sur-tout lorsqu'il falloit les faire avec cette solemnité qui attiroit votre piété & toute votre bonne foi ? Que de remords n'a point excités en moi votre crédulité ? Mille fois sur le point d'éclater publiquement, j'allois dessiller vos yeux ; mais une crainte supérieure à mes forces me contenoit soudain, & m'a forcé au silence jusqu'à ma mort.

**EXTRAIT**

---

*E X T R A I T*  
**DES SENTIMENS**  
*DE JEAN MESLIER,*

Adressés à ses Paroissiens, sur une partie  
des abus & des erreurs en général & en  
particulier.

---

C H A P I T R E I.

*1<sup>re</sup>. Preuve, tirée des motifs qui ont porté les hommes  
à établir une Religion.*

**C**omme il n'y a aucune secte particulière de Religion, qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu, & entièrement exempte de toutes les erreurs & impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte, à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves & des témoignages clairs & convaincans; faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs & de tromperies. Car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon, auroit voulu donner des loix & des ordonnances aux hommes, & qu'il n'auroit pas voulu qu'elles portassent des marques plus sûres & plus authentiques de vérité, que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or il n'y a aucun de nos Chrificoles, de quelque

▲





secte qu'il soit, qui puisse faire voir, par des preuves claires, que sa Religion soit véritablement d'institution divine; & pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu & à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux, qui ait pu convaincre & persuader les autres par de tels témoignages de vérité; ce qui ne seroit certainement point, s'il y avoit de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires & sûres d'une institution divine. Car comme personne, d'aucune secte de Religion, éclairée & de bonne foi, ne prétend tenir & favoriser l'erreur & le mensonge, & qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, & de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentimens & dans une même forme de Religion, seroit de produire ces preuves & ces témoignages convaincans de la vérité, & de faire voir par-là que telle Religion est véritablement d'institution divine, & non pas aucune des autres. Alors chacun se rendroit à cette vérité, & personne n'oseroit entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur & de l'imposture, qu'il ne fût en même-tems confondu par des preuves contraires. Mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune Religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer & de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne seroient pas moins clairement voir la fausseté des Religions humaines, & sur-tout la fausseté de la nôtre.

## C H A P I T R E II.

II<sup>e</sup>. *Preuve tirée des Erreurs de la Foi.*

Toute Religion qui pose pour fondement de ses mysteres, & qui prend pour regle de sa Doctrine & de sa morale, un principe d'erreurs, & qui est même une source funeste de troubles & de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut-être une véritable Religion, ni être d'institution divine. Or les Religions humaines, & principalement la Catholique; pose pour fondement de sa Doctrine & de sa morale un principe d'erreurs. Donc, &c. Je ne vois pas qu'on puisse nier la premiere proposition de cet argument; elle est trop claire & trop évidente pour pouvoir en douter. Je passe à la preuve de la seconde proposition; qui est que la Religion Chrétienne prend pour regle de sa Doctrine & de sa morale ce qu'ils appellent foi; c'est-à-dire, une créance aveugle; mais cependant ferme & assurée, de quelques Loix ou de quelques révélations divines, & de quelque Divinité. Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi; car c'est cette créance de quelque Divinité & de quelques révélations divines; qui donne tout le crédit & toute l'autorité qu'elle a dans le monde; sans quoi on ne feroit aucun état de ce qu'elle prescriroit. C'est pour-quoi il n'y a point de Religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs (\*) d'être fermes dans leur foi. Delà vient que tous les Christicoles tiennent pour maximes, que la foi est le commencement & le fondement du salut, & qu'elle est la racine de toute justice & de toute sanctification; comme il est marqué dans le Concile de Trente, *Sess: 6. chap. 8.*

(\*) *Estote fortes in fide.*

Or il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom & l'autorité de Dieu, est un principe d'erreurs & de mensonges. Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur en matière de Religion, qui ne prétende se couvrir du nom de l'autorité de Dieu, & ne se dise particulièrement inspiré & envoyé de Dieu. Non-seulement cette foi & cette créance aveugle qu'ils posent pour fondement de leur Doctrine, est un principe d'erreurs, &c; mais elle est aussi une source funeste de troubles & de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leurs Religions. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres, sous ce spécieux prétexte.

Or il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon & sage, voulût se servir d'un tel moyen ni d'une voye si trompeuse pour faire connoître ses volontés aux hommes; car ce seroit manifestement vouloir les induire en erreur, & leur tendre des pièges, pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimeroit l'union & la paix, le bien & le salut des hommes, eût jamais établi, pour fondement de sa Religion, une source si fatale de troubles & de divisions éternelles parmi les hommes. Donc des Religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos Christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, & qu'ils diront que quoique leur foi & leur créance soit aveugle en un sens, elle ne laisse pas néanmoins d'être appuyée par de si clairs & si convaincans témoignages de vérité, que ce seroit non-seulement une imprudence, mais une témérité & une grande folie de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinai-

rement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tiennent de la prétendue sainteté de leur Religion, qui condamne le vice & qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent, qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté & de la sainteté d'un Dieu infiniment bon & sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence & de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont embrassée avec amour, & défendue jusqu'à souffrir la mort & les plus cruels tourmens, plutôt que de l'abandonner : n'étant pas croyable que de si grands personnages se soient laissés tromper dans leur créance, qu'ils ayent renoncé à tous les avantages de la vie, & se soient exposés à de si cruelles persécutions, pour ne maintenir que des erreurs & des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité des oracles & des prophéties qui ont été depuis si long-tems rendues en leur faveur, & qu'ils prétendent accomplies d'une façon à n'en point douter.

Enfin leur quatrième motif de crédibilité, qui est comme le principal de tous, se tire de la grandeur & de la multitude des miracles faits en tout tems & en tous lieux en faveur de leur Religion.

Mais il est facile de refuter tous ces vains raisonnemens, & de faire connoître la fausseté de tous ces témoignages. Car, 1<sup>o</sup>. les argumens que nos Chrétiens tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité, peuvent également servir à établir & confirmer le mensonge comme la vérité : car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de Religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité ; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine & véritable, &, au moins

en la maniere, qui ne condamne tous les vices & ne recoimande la pratique de toutes les vertus ; il n'y en a point qui n'ait eu de doctes & zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien & la défense de leur Religion ; & enfin il n'y en a point qui ne prétende avoïr des prodiges & des miracles qui ont été faits en leur faveur.

Les Mahométans , les Indiens, les Païens en allèguent en faveur de leurs Religions, aussi-bien que les Chrétiens. Si nos Christicoles font état de leurs miracles & de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les Religions Païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourroit tirer de tous ces prétendus motifs de crédibilité, se trouve à-peu-près également dans toutes sortes de Religions.

Cela étant, comme toutes les histoires & la pratique de toutes les Religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos Christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les Religions, & par conséquent ne peuvent servir de preuves & de témoignages assurés de la vérité de leur Religion, non plus que de la vérité d'aucune ; la conséquence est claire.

2°. Pour donner une idée du rapport des miracles du Paganisme avec ceux du Christianisme, ne pourroit-on pas dire, par exemple, qu'il y auroit plus de raison de croire Philostrate, en ce qu'il récite dans le 8<sup>e</sup>. livre de la vie d'Apollonius, que de croire tous les Evangélistes ensemble, dans ce qu'ils disent des miracles de J. C. ? parce que l'on fait au moins que Philostrate étoit un homme d'esprit, éloquent & disert ; qu'il étoit Secrétaire de l'Impératrice Julie, femme de l'Empereur Sévère, & que ç'a été à la sollicitation de cette Impératrice, qu'il écrivit la vie & les actions merveilleuses d'Apollonius : marque certaine que ces

Apollonius s'étoit rendu fameux par de grandes, & extraordinaires actions, puisqu'une Impératrice étoit si curieuse d'avoir sa vie par écrit; ce que l'on ne peut nullement dire de J. C. ni de ceux qui ont écrit sa vie: car ils n'étoient que des ignorans, gens de la lie du peuple, de pauvres mercenaires, des pêcheurs, qui n'avoient pas seulement l'esprit de raconter de suite & par ordre les faits dont ils parlent, & qui se contredifent même très-souvent & très-grossièrement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie & les actions, s'il avoit véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se seroit infailliblement rendu très-recommandable par ses belles actions; chacun l'auroit admiré, & on lui auroit érigé des statues, comme on l'a fait en faveur des Dieux: mais, au-lieu de cela, on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, &c.

Joseph l'Historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation & de sa Religion, en diminue aussi-tôt la créance, & la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra; marque bien certaine qu'il n'y ajoutoit pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux, de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses, comme des narrations fabuleuses. Voyez Montaigne & l'auteur de l'Apologie des grands Hommes. On peut aussi voir la relation des Missionnaires de l'Isle de Santorini: il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice & du mensonge, comme en faveur de la justice & de la vérité.

Je le trouve par le témoignage de ce que nos Chrétiens mêmes appellent la parole de Dieu, & par le-

témoignage de celui qu'ils adorent ; car leurs livres qu'ils disent contenir la parole de Dieu , & le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme , nous marquent expressément , qu'il y a non-seulement de faux Prophetes , c'est-à-dire des Imposteurs , qui se disent envoyés de Dieu & qui parlent en son nom , mais nous marquent expressément encore qu'ils font & qu'ils feront de si grands & de si prodigieux miracles , que peu s'en faudra que les Justes n'en soient séduits. *Voyez Math. 24. 5. 11. 27. & ailleurs.*

De plus ces prétendus faiseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi , & non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur , se détruisant les uns les autres.

Un jour un de ces prétendus Prophetes nommé Sédécias , se voyant contredit par un autre appelé Michée , celui-là donna un soufflet à celui-ci , & lui dit plaisamment : “ (\*) Par quelle voye l'esprit de Dieu ” a-t-il passé de moi pour aller à toi ? “ *Voyez encore 3. Reg. 18. 40. & autres.*

Mais comment ces prétendus miracles seroient-ils des témoignages de vérité , puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits ? car il faudroit savoir 1°. si ceux que l'on dit être les premiers Auteurs de ces narrations , le sont véritablement ; 2°. s'ils étoient gens de probité , dignes de foi , sages & éclairés , & s'ils n'étoient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement ; 3°. s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent , s'ils les ont bien connues , & s'ils les rapportent bien fidèlement ; 4°. si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles , n'ont pas été falsifiés & corrompus dans la suite du tems , comme quantité d'autres l'ont été.

(\*) II. *Paral.* 18. 23.

Que l'on consulte Tacite & quantité d'autres célèbres Historiens, au sujet de Moïse & de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs & de bandits: La Magie & l'Astrologie étoient pour lors les seules sciences à la mode; & comme Moïse étoit, dit-on, instruit dans la sagesse des Egyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération & de l'attachement pour sa personne aux enfans de Jacob, rustiques & ignorans, & de leur faire embrasser, dans la misère où ils étoient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs & nos Chrifiticoles nous en veulent faire accroire. Par quelle regle certaine connoitra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, & même de vraisemblance, sur les miracles du Nouveau Testament que sur ceux de l'Ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne serviroit de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les Evangiles, ont été regardées comme saintes & sacrées, qu'elles ont toujours été fidèlement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par-là même qu'elles doivent être plus suspectes, & d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables; l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires, étant d'y ajouter, d'y changer ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble, pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos Chrifiticoles mêmes ne sauroient nier, puisque, sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranche-



mens & les falsifications qui ont été faites en différens tems à ce qu'ils appellent leur Ecriture Sainte , leur saint Jérôme , fameux Docteur parmi eux , dit formellement en plusieurs endroits de ses prologues , qu'elles ont été corrompues & falsifiées , étant déjà de son tems entre les mains de toutes sortes de personnes , qui y ajoutoient & en retranchoient tout ce que bon leur sembloit , en sorte qu'il y avoit , dit-il , autant d'exemplaires différens qu'il y avoit de différentes copies.

Voyez ses Prologues à Paulin , sa Préface sur Josué , son Epître à Galeate , sa Préface sur Job , celle sur les Evangiles au Pape Damase , celles sur les Pseaumes à Paul & à Eustachium , &c.

Touchant les Livres de l'Ancien Testament en particulier , Esdras , Prêtre de la Loi , témoigne lui-même avoir corrigé & remis dans leur entier les prétendus Livres sacrés de sa Loi , qui avoient été en partie perdus & en partie corrompus. Il les distribua en XXII. Livres selon le nombre des Lettres Hébraïques , & composa plusieurs autres Livres dont la doctrine ne devoit se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces Livres ont été partie perdus , partie corrompus , comme le témoignent Esdras & le Docteur saint Jérôme , en tant d'endroits , il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent ; & quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés & remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même , il n'y a aucune certitude de cela , & il n'y a point d'imposeur qui n'en puisse dire autant.

Tous les Livres de la Loi de Moïse & des Prophetes , qu'on put trouver , furent brûlés du temps d'Antiochus. Le Talmud , regardé par les Juifs comme un Livre saint & sacré , & qui contient toutes les Loix divines , avec les sentences & dits notables des Rabins , leur exposition tant sur les Loix divines qu'humaines , & une quantité prodigieuse d'autres secrets & myste-

ses de la Langue Hébraïque, est regardé par les Chrétiens comme un Livre farci de rêveries, de fables, d'impostures & d'impiétés. En l'année 1559. ils firent brûler à Rome, par le commandement des Inquisiteurs de la Foi, douze cents de ces Talmuds trouvés dans une Bibliothèque de la Ville de Crémone.

Les Pharisiens qui faisoient parmi les Juifs une fautive Secte, ne recevoient que les cinq Livres de Moïse, & rejettoient tous les Prophetes. Parmi les Chrétiens, Marcion & ses sectateurs rejettoient les Livres de Moïse & les Prophetes, & introduisoient d'autres Ecritures à leur mode. Carpocrate & ses sectateurs en faisoient de même, & rejettoient tout l'Ancien Testament, & maintenoient que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme comme les autres. Les Marcionites & les Souverains réprovoient aussi tout l'Ancien Testament comme mauvais, & rejettoient aussi la plus grande partie des quatre Evangiles & les Epîtres de saint Paul.

Les Ebionites n'admettoient que le seul Evangile de St. Matthieu, rejetant les trois autres, & les Epîtres de St. Paul. Les Marcionites publioient un Evangile sous le nom de St. Matthias, pour confirmer leur Doctrine. Les Apostoliques introduisoient d'autres Ecritures, pour maintenir leurs erreurs, & pour cet effet se servoient de certains actes qu'ils attribuoient à St. André & à St. Thomas.

Les Manichéens, *Chron. pag. 287*, écrivirent un Evangile à leur mode, & rejettoient les écrits des Prophetes & des Apôtres. Les Etsfaites débitoient un certain Livre, qu'ils disoient être venu du Ciel; ils tronçonnoient les autres Ecritures à leur fantaisie. Origene même, avec tout son grand esprit, ne laissoit pas que de corrompre les Ecritures, & forgeoit à tous coups des allégories hors de propos, & se détournoit par ce moyen du sens des Prophetes & des

Apôtres, & même avoit corrompu quelques-uns des principaux points de la Doctrine. Ses Livres sont maintenant mutilés & falsifiés, ce ne sont plus que pièces cousues & ramassées par d'autres qui sont venus depuis; aussi y rencontre-t-on des erreurs & des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuoient à l'hérétique Cerinthus, l'Évangile & l'Apocalypse de St. Jean; c'est pourquoi ils les rejettoient. Les Hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme apocryphes plusieurs Livres que les Catholiques Romains regardent comme saints & sacrés, comme sont les Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruc, le Cantique des trois enfants dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, & celle de l'Idole de Bel, la Sapience de Salomon, l'Écclésiastique, le premier & le second Livre des Machabées; auxquels Livres incertains & douteux on pourroit encore en ajouter plusieurs que l'on attribuoit aux autres Apôtres, comme sont, par exemple, les actes de Saint Thomas, ses circuits, son Évangile & son Apocalypse; l'Évangile de Saint Barthelemy, celui de Saint Mathias, celui de Saint Jacques, celui de Saint Pierre, & celui des Apôtres; comme aussi les gestes de Saint Pierre, son Livre de la Prédication & celui de son Apocalypse; celui du Jugement, celui de l'Enfance du Sauveur, & plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme apocryphes par les Catholiques Romains, même par le Pape Gélase & par les SS. PP. de la Communion Romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces Livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auroient aucune certitude pour le fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assuroit, & ne les obligeoit abso-

lument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur & d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une créance aveugle, peut-elle rendre certains les Livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle? Quelle pitié & quelle démençe!

Mais voyons si ces Livres portent en eux-mêmes quelque caractère particulier de vérité, comme par exemple, d'érudition, de sagesse, & de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, & si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devoit penser de la grandeur, de la bonté, de la justice & de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant.

Premièrement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra, d'un côté, que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu Paradis Terrestre, d'un serpent qui parloit, qui raisonnoit, & qui étoit même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parloit, & qui reprenoit son maître de ce qu'il la maltraitoit mal-à-propos; d'un Déluge universel, & d'une Arche où des Animaux de toute espece étoient renfermés; de la confusion des Langues & de la division des Nations; sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas & frivoles, & que des Auteurs graves mépriseroient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore, ou sur la guerre des Géans contre les Dieux, & autres semblables que les Poëtes ont inventées pour amuser les hommes de leur tems.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mélange de quantité de loix & d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les Sacrifices, les purifications de l'ancienne Loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs & les autres impurs. Ces Loix ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs Rois, de plusieurs Princes ou particuliers, qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses & frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne falloit pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin on ne voit dans ces Livres, que les discours, la conduite & les actions de ces renommés Prophetes, qui se disoient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur maniere d'agir & de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries; & il sera facile de juger qu'ils ressembloient beaucoup plus à des visionnaires & à des fanatiques, qu'à des personnes sages & éclairées.

Il y a cependant dans quelques-uns de ces livres plusieurs bons enseignemens, & de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le Livre de la Sagesse & de l'Ecclésiastique; mais ce même Salomon, le plus sage de leurs Ecrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'ame, & il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labour, & de vivre avec ce que l'on aime.

D'ailleurs combien les Auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Cicéron, l'Empereur An-

tonin, l'Empereur Julien, Virgile, &c. sont-ils au-dessus de ces Livres, qu'on nous dit inspirés de Dieu? Je crois pouvoir dire que quand il n'y auroit, par exemple, que les fables d'Esope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses & plus instructives, que ne le sont toutes ces grossières & basses paraboles, qui sont rapportées dans les Évangiles.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de Livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse & la grossièreté du style, & le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers, qui y sont très-mal circonstanciés, on ne voit point que les Auteurs s'accordent; ils se contredisent en plusieurs choses: ils n'avoient pas même assez de lumières ni de talens naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui se trouvent entr'eux. L'Évangéliste Matthieu fait descendre J. C. du Roi David par son fils Salomon, jusqu'à Joseph, pere au moins putatif de J. C., & Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jesus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il étoit né un nouveau Roi des Juifs, & que des-Mages étant venus le chercher pour l'adorer, le Roi Hérode craignant que ce prétendu Roi nouveau ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfans nouvellement nés depuis deux ans dans tous les environs de Bethléem, où on lui avoit dit que ce nouveau Roi devoit naître, & que Joseph & la mere de Jesus ayant été avertis en songe, par un Ange, de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Egypte, où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire, Luc marque que Joseph & la mere de Jesus demeurerent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jesus fut né, qu'il y fut circoncis, suivant la Loi des Juifs, huit jours après sa naissance, & que lorsque le tems prescrit par cette Loi pour la purification de sa mere fut arrivé, elle & Joseph son mari le porterent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son Temple, & pour offrir en même-tems un sacrifice, ce qui étoit ordonné par la Loi de Dieu; après quoi ils s'en retournerent en Galilée dans leur Ville de Nazareth, où leur enfant Jesus croissoit tous les jours en grace & en sagesse, & que son pere & sa mere alloient tous les ans à Jérusalem, aux jours solempnels de leur fête de Pâques. Si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Egypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfans de la Province de Bethléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les Historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Joseph l'Historien qui écrit la vie de cet Hérode, & que les autres Evangélistes n'en font aucune mention, il est évident que le voyage de ces Mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfans, & cette fuite en Egypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Joseph, qui a blâmé les vices de ce Roi, eût passé sous silence une action si noire & si détestable, si ce que cet Evangéliste dit, eût été vrai.

Sur la durée du tems de la vie publique de J. C., suivant ce que disent les trois premiers Evangélistes, il ne pouvoit y avoir eu guères plus de trois mois depuis son Baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avoit trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, & qu'il ait été né le 25 Décembre. Car depuis ce baptême, qui fut l'an 15 de Tibere César,  
&

& l'année qu'Anne & Caïphe étoient Grands-Prêtres, jusqu'au premier Pâques suivant ; qui étoit dans le mois de Mars, il n'y avoit qu'environ trois mois. Suivant ce que disent les trois premiers Evangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâques suivant ; après son baptême, & la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses Disciples ; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, & de sa mort & passion ; se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces Evangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, & qu'il paroît même, par la narration qu'ils font de ses actions ; qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, & en fort peu de tems, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait aucune chose.

On voit par-là qu'il n'auroit vécu, après son baptême, qu'environ trois mois ; desquels si l'on vient à ôter six semaines de 40 jours & 40 nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'ensuivra que le tems de sa vie publique, depuis ses premières prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines ; & suivant ce que Jean dit, il auroit au moins duré trois ans & trois mois, parce qu'il paroît, par l'Evangile de cet Apôtre, qu'il auroit été, pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivoit qu'une fois l'an.

Or s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, & qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

B



Si l'on dit que ces trois premiers *Evangelistes* ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se sont écoulées depuis son baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une seule Pâque, quoiqu'il semble qu'il parle de plusieurs, & que ce n'est que par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs étoit proche, & que Jesus alla à Jérusalem, & par conséquent, qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre ces *Evangelistes*, je le veux bien; mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendroit que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonstances qui auroient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence, qu'ils n'étoient donc pas inspirés de Dieu, lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction au sujet de la première chose que Jesus-Christ fit incontinent après son baptême; car les trois premiers *Evangelistes* disent qu'il fut aussitôt transporté par l'Esprit dans un désert, où il jeûna quarante jours & quarante nuits, & où il fut plusieurs fois tenté par le Diable: & suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana, où il se trouva, trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il étoit.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit, *cb. 4. v. 13*, qu'il s'en vint en Galilée, & que laissant la Ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, Ville maritime. Et Luc, *cb. 4, v. 16. & 41*, dit qu'il vint d'abord à Nazareth, & qu'ensuite il vint à Capharnaüm.

Ils se contredifent sur le tems & la maniere dont les Apôtres se mirent à fa fuite ; car les trois premiers difent que Jesus paſſant ſur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon & André ſon frere ; & qu'un peu plus loin il vit Jacques & Jean ſon frere avec leur pere Zébédée. Jean, au contraire, dit que ce fut André, frere de Simon Pierre, qui ſe joignit premièrement à Jesus, avec un autre Diſciple de Jean-Baptiſte, l'ayant vu paſſer devant eux ; lors qu'ils étoient avec leur Maître ſur les bords du Jourdain.

Au ſujet de la Cene ; les trois premiers Evangéliſtes marquent que Jesus-Chriſt fit l'inſtitution du Sacrement de ſon corps & de ſon ſang, ſous les eſpeces & apparences du pain & du vin, comme parlent nos Chriſticolos Romains : & Jean ne fait aucune mention de ce myſtérieux Sacrement. Jean dit ; *cb. 13. v. 5*, qu'après cette Cene Jesus lava les pieds à ſes Apôtres, qu'il leur commanda expreſſément de ſe faire les uns aux autres la même choſe ; & rapporte un long diſcours qu'il leur fit dans ce même tems. Mais les autres Evangéliſtes ne parlent auctnement de ce lavement de pieds ; ni d'un long diſcours qu'il leur fit pour lors. Au contraire ils témoignent qu'incontinent après cette Cene, il ſ'en alla avec ſes Apôtres, ſur la montagne des Oliviers ; où il abandonna ſon ame à la triſteſſe ; & qu'enfin il tomba en agonie ; pendant que ſes Apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils ſe contredifent eux-mêmes ſur le jour qu'ils difent qu'il fit cette Cene ; car d'un côté ils marquent qu'il la fit le ſoir de la veille de Pâques, c'eſt-à-dire le ſoir du premier jour des Azymes ; ou de l'uſage des pains ſans levain ; comme il eſt marqué dans *l'Exode 12. 18. Lévit. 25. 5. dans les Nomb. 28. 16.* & d'un autre côté ils difent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette Cene, vers l'heure de

midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit & le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette Cene, n'auroit pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'étoit point le soir de la veille de cette fête, qu'il fit cette Cene. Donc il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avoient suivi Jesus depuis la Galilée; car les trois premiers Evangélistes disent que ces femmes & tous ceux de sa connoissance, entre lesquels étoient Marie Madeleine, & Marie, mere de Jacques & de Joses, & la mere des enfans de Zébédée, regardoient de loin ce qui se passoit, lorsqu'il étoit pendu & attaché à la Croix. Jean dit au contraire, 19. 25, que la mere de Jesus, & la sœur de sa mere, & Marie Madeleine, étoient debout auprès de la Croix, avec Jean son Apôtre. La contrariété est manifeste; car si ces femmes & ce Disciple étoient près de lui, elles n'étoient donc pas éloignées; comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jesus-Christ fit après sa prétendue résurrection; car Matthieu *ch.* 28. *ÿ.* 16. ne parle que de deux apparitions: l'une, lorsqu'il s'apparut à Marie Madeleine, & à une autre femme nommée aussi Marie; & lorsqu'il s'apparut à ses onze disciples, qui s'étoient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avoit marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions, la première lorsqu'il apparut à Marie Madeleine, la seconde lorsqu'il apparut à ses deux Disciples qui alloient à Emmaüs, & la troisième lorsqu'il apparut à ses onze Disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que des deux premières apparitions comme Matthieu, & Jean l'Evangéliste parle de quatre apparitions, & ajoute aux trois

de Marc, celle qu'il fit à sept ou huit de ses Disciples, qui pêchoient sur la Mer de Tybériade.

Ils se contredifent encore sur le lieu de ces apparitions ; car Matthieu dit que ce fut en Galilée sur une montagne ; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étoient à table ; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem, & qu'il les mena jusques en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au Ciel : & Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem, dans une maison dont ils avoient fermé les portes ; & une autre fois, sur la Mer de Tybériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredifent au sujet de sa prétendue Ascension au Ciel ; car Luc & Marc disent positivement qu'il monta au Ciel en présence de ses onze Apôtres : mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue Ascension. Bien plus, Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au Ciel, puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses Apôtres qu'il seroit & qu'il demeureroit toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles :  
 „ Allez donc, leur dit-il, dans cette prétendue appa-  
 „ rition, enseignez toutes les Nations, & soyez assu-  
 „ rés que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin  
 „ des siècles.

Luc se contredit lui-même sur ce sujet : car dans son Evangile *ch. 24. v. 50.* il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au Ciel en présence de ses Apôtres ; & dans ses Actes des Apôtres, supposé qu'il en soit l'Auteur, il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même dans une autre circonstance de cette Ascension ; car il marque dans son Evangile que ce fut le jour même de sa résurrection, ou la première nuit suivante, qu'il monta au Ciel ; & dans ses Actes des Apôtres, il dit que ce

fut 40 jours après sa résurrection. Ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les Apôtres avoient véritablement vu leur Maître monter glorieusement au Ciel, comment Matthieu & Jean, qui l'auroient vu comme les autres, auroient-ils passé sous silence un si glorieux mystère, & si avantageux à leur Maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie & de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci ? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette Ascension, & n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeureroit toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au Ciel ? Il n'est pas facile de comprendre par quel secret il pouvoit demeurer avec ceux qu'il quittoit.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions ; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces Livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, & par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi.

## C H A P I T R E II.

**M**Ais par quel privilege ces quatre Evangiles & quelques autres semblables Livres passent-ils pour Saints & Divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Evangile, & ont autrefois été comme les premiers publiés sous le nom de quelques autres Apôtres ? Si l'on dit que les Evangiles réfutés sont supposés & faussement attribués aux Apôtres, on en peut dire autant des premiers ; si l'on suppose les uns falsifiés & corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns

d'avec les autres; en dépit de l'Eglise, qui veut en décider, elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux Testament, ils n'auroient été faits que pour marquer de la part de Dieu une injuste & odieuse acception de peuples & de personnes, & pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, & pour favoriser tout particulièrement les autres. La vacation & le choix que Dieu fit des Patriarches Abraham, Isaac & Jacob, pour de leur postérité se faire un peuple qu'il sanctifieroit & béniroit par-dessus tous les autres peuples de la Terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses graces & de ses bienfaits; il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ni l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine; car Dieu, l'auteur de la nature, le pere de tous les hommes, doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages; & par conséquent, il doit également être leur protecteur & leur bienfaiteur: car celui qui donne l'être, doit donner les suites & les conséquences nécessaires pour le bien-être; si ce n'est que nos Christicoles veuillent dire que leur Dieu voudroit faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il seroit certainement indigne de penser d'un Etre infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, étoient véritables, on pourroit dire que Dieu auroit eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes qu'à leur plus grand & principal bien; qu'il auroit voulu plus sévèrement punir, dans de certaines personnes, des fautes légères, qu'il n'auroit puni dans d'autres de très-grands crimes; & enfin qu'il n'auroit pas voulu se montrer si bienfaisant dans les plus pressans besoins, que dans les

moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits, que par ceux qu'il n'a pas faits, & qu'il auroit néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il étoit vrai qu'il en eût fait. Par exemple, dire que Dieu auroit eu la complaisance d'envoyer un Ange pour consoler & secourir une simple servante, pendant qu'il auroit laissé & qu'il laisse encore tous les jours languir & mourir de misère une infinité d'innocens ; qu'il auroit conservé miraculeusement pendant quarante ans les habillemens & les chaussures d'un misérable peuple, pendant qu'il ne veut pas veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles & nécessaires pour la subsistance des peuples, & qui se font néanmoins perdus & se perdent encore tous les jours par différens accidens. Quoi ! il auroit envoyé aux premiers Chefs du genre humain, Adam & Eve, un Démon, un Diable, ou un simple Serpent, pour les séduire, & pour perdre par ce moyen tous les hommes ? cela n'est pas croyable. Quoi ! il auroit voulu, par une grâce spéciale de sa providence, empêcher que le Roi de Géraris, Païen, ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'auroit eu aucune mauvaise suite ; & il n'auroit pas voulu empêcher qu'Adam & Eve ne l'offensassent, & ne tombassent dans le péché de désobéissance, péché qui, selon nos Christicoles, devoit être fatal, & causer la perte de tout le genre humain ? Cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau Testament. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus-Christ & ses Apôtres guérissent divinement toutes sortes de maladies & d'infirmités ; en ce qu'ils rendoient, quand ils vouloient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'ils faisoient marcher droit les boiteux, qu'ils guérissent

les paralytiques, qu'ils chassoient les démons des corps des possédés, & qu'ils ressuscitoient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les Evangiles, mais on en voit beaucoup plus dans les Livres que nos Christicoles ont faits des vies admirables de leurs Saints : car on y lit, presque par-tout, que ces prétendus bienheureux guérissent les maladies & les infirmités, chassoient les Démons presque en toute rencontre, & ce au seul nom de Jesus, ou par le seul signe de la Croix; qu'ils commandoient, pour ainsi dire, aux Elémens; que Dieu les favorisoit si fort, qu'il leur conservoit même après leur mort son divin pouvoir, & que ce divin pouvoir se seroit communiqué jusqu'au moindre de leurs habillemens, & même jusqu'à l'ombre de leurs corps & jusqu'aux instrumens honteux de leur mort. Il est dit que la chaufsette de Saint Honoré ressuscita un mort au six de Janvier; que les bâtons de Saint Pierre, de Saint Jacques & de Saint Bernard opéroient des miracles. On dit la même chose de la corde de Saint François, du bâton de Saint Jean de Dieu, & de la ceinture de Sainte Mélanie. Il est dit de Saint Gracilien, qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devoit croire & enseigner, & qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne, qui l'empêchoit de bâtir une Eglise : que du sépulcre de Saint André il en couloit sans cesse une liqueur, qui guérissoit toutes sortes de maladies : que l'ame de St. Benoît fut vue monter au Ciel, revêtue d'un précieux manteau, & environnée de lampes ardentes. Saint Dominique disoit que Dieu ne l'avoit jamais éconduit de choses qu'il lui eût demandées. Que St. François commandoit aux hirondelles, aux cygnes & autres oiseaux; qu'ils lui obéissoient; & que souvent les poissons, les lapins & les lievres venoient se mettre entre ses mains & dans son giron. Que St.



Paul & St. Pantaleon ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au-lieu de sang. Que le bienheureux Pierre de Luxembourg dans les deux premières années d'après sa mort, 1388 & 1389, fit 2400 miracles, entre lesquels il y eut 42 morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, sans ceux qu'il fait encore tous les jours. Que les cinquante Philosophes que Ste. Catherine convertit, ayant tous été jettés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, & pas un seul de leurs cheveux brûlé; que le corps de Ste. Catherine fut enlevé par les Anges après sa mort, & enterré par eux sur le mont Sinai. Que le jour de la Canonisation de St. Antoine de Padoue, toutes les cloches de la Ville de Lisbonne sonnerent d'elles-mêmes sans que l'on fût d'où cela venoit; que ce Saint étant un jour sur le bord de la mer, & ayant appelé les poissons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en foule, & mettant la tête hors de l'eau ils l'écoutoient attentivement. On ne finiroit point s'il falloit rapporter toutes ces balivernes : il n'y a sujet si vain & si frivole, & même si ridicule, où les Auteurs de ces vies de Saints ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière, dans son Apologie des grands hommes, *Tom. 2. p. 13.*

Ce n'est pas sans raison en effet que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges; car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des Poètes Païens : c'est ce qui paroît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

## C H A P I T R E III.

*Conformité des anciens & nouveaux Miracles.*

**S**I nos Chrificoles difent que Dieu donnoit véritablement pouvoir à fes Saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même auffi les Païens difent que les filles d'Anius, Grand-Prêtre d'Apollon, avoient véritablement reçu du Dieu Bacchus la faveur & le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudroient en bled, en vin, en huile, &c.

Que Jupiter donna aux Nymphes qui eurent foïn de fon éducation une corne de la chevre qui l'avoit allaité dans fon enfance, avec cette propriété, qu'elle leur fournisfoit abondamment tout ce qui leur venoit à fouhait,

Si nos Chrificoles difent que leurs Saints avoient le pouvoir de reffusciter les morts, & qu'ils avoient des révélations divines, les Païens avoient dit avant eux, qu'Athalide, fils de Mercure, avoit obtenu de fon pere le don de pouvoir vivre, mourir & reffusciter quand il voudroit, & qu'il avoit auffi la connoiffance de tout ce qui fe faisoit au monde, & en l'autre vie; & qu'Esculape, fils d'Apollon, avoit reffuscité des morts, & entre autres qu'il reffuscita Hypolite, fils de Thésée, à la priere de Diane, & qu'Hercule reffuscita auffi Alcefte, femme d'Admete, Roi de Theffalie, pour la rendre à fon mari.

Si nos Chrificoles difent que leur Chrif est né miraculeufement d'une Vierge, fans connoiffance d'homme, les Païens avoient déjà dit avant eux, que Rémus & Romulus, fondateurs de Rome, étoient miraculeufement nés d'une Vierge Vestale, nommée Ilia,

du Silvia, ou Rea Silvia ; ils avoient déjà dit que Mars, Arge, Vulcain & autres, avoient été engendrés de la Déesse Junon, sans connoissance d'homme ; & avoient déjà dit aussi que Minerve, Déesse des Sciences, avoit été engendrée dans le cerveau de Jupiter ; & qu'elle en sortit toute armée, par la force d'un coup de poing, dont ce Dieu se frappa la tête.

Si nos Christicoles disent que leurs Saints faisoient sortir des fontaines d'eau des rochers, les Païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un Temple qu'on lui avoit dédié.

Si nos Christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du Ciel, comme par exemple celle de notre Dame de Lorette & de Lieffé, & plusieurs autres présens du Ciel, comme la prétendue Sainte Ampoule de Rheims, comme la Chasuble blanche que St. Ildefonse reçut de la Vierge Marie, & autres choses semblables ; les Païens se vantoient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré, pour marque de la conservation de leur Ville de Rome ; & les Troyens se vantoient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du Ciel leur Palladium, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disoient-ils, prendre sa place dans le Temple qu'on avoit édifié à l'honneur de cette Déesse.

Si nos Christicoles disent que leur Jesus-Christ fut vu par ses Apôtres monter glorieusement au Ciel, & que plusieurs ames de leurs prétendus Saints furent vues transférées glorieusement au Ciel par les Anges ; les Païens Romains avoient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort ; que Ganymede, fils de Tros, Roi de Troye, fut par Jupiter transporté au Ciel, pour lui servir d'Echanson ; que la chevelure de Bérénice ayant été consacrée au Temple de Vénus, fut après transportée au Ciel : ils disent la même chose de Cassiopée & d'Andromede, & même de l'âne de Silene.

Si nos Chrificoles difent que plusieurs corps de leurs Saints ont été miraculeufement préfervés de corruption après leur mort , & qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines , après avoir été un fort long-tems perdus fans favoir où ils pouvoient être ; les Païens en difent de même du corps d'Orefte , qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertiffement de l'Oracle , &c.

Si nos Chrificoles difent que les Sept Freres Dormans dormirent miraculeufement pendant 177 ans , qu'ils furent enfermés dans une caverne ; les Païens difent qu'Epiménides , le Philofophe , dort pendant 57 ans dans une caverne où il s'étoit endormi.

Si nos Chrificoles difent que plusieurs de leurs Saints parloient encore miraculeufement après avoir eu la tête ou la langue coupées ; les Païens difent que la tête de Gabienus chanta un long poëme , après avoir été féparée de fon corps.

Si nos Chrificoles fe glorifient de ce que leurs Temples & Eglifes font ornées de plusieurs tableaux & riches préfens , qui montrent les guérifons miraculeufes qui ont été faites par l'interceffion de leurs Saints ; on voit auffi , on du moins on voyoit autrefois , dans le Temple d'Esculape , en Epidauré , quantité de tableaux des cures & guérifons miraculeufes qu'il avoit faites.

Si nos Chrificoles difent que plusieurs de leurs Saints ont été miraculeufement confervés dans les flammes ardentes , fans y recevoir aucun dommage dans leurs corps , ni dans leurs habits ; les Païens difoient que les Religieufes du Temple de Diane marchotent fur les charbons ardens pieds nuds , fans fe brûler & fans fe bleffer les pieds , & que les Prêtres de la Déesfe Féronie & de Hyrpicus , marchotent de même fur des charbons ardens , dans les feux de joye que l'on faifoit à l'honneur d'Apollon.

Si les Anges bâirent une chapelle à Saint Clément.

au fond de la Mer , la petite maison de Baucis & de Philemon fut miraculeusement changée en un superbe Temple en récompense de leur piété.

Si plusieurs de leurs Saints, comme Saint Jacques, Saint Maurice, &c. ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés & équipés à l'avantage, combattre en leur faveur; Castor & Pollux ont paru plusieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.

Si un belier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac; lorsque son Pere Abraham le vouloit sacrifier; la Déesse Vesta envoya aussi une genisse pour lui être sacrifiée à la place de Metella; fille de Metellus: la Déesse Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle étoit sur le bucher pour lui être immolée, & par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si Saint Joseph fuit en Egypte, sur l'avertissement de l'Ange; Simonides le Poëte évita plusieurs dangers mortels, sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton, le Cheval Pégase en fit autant; en frappant de son pied un rocher, il en sortit une fontaine.

Si Saint Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pieces, & dont le corps étoit déjà moitié cuit & moitié rôti; Pelops, fils de Tantale, Roi de Phrygie, ayant été mis en pieces par son pere, pour le faire manger aux Dieux, ils en ramassèrent tous les membres, les réunirent & lui rendirent la vie.

Si plusieurs Crucifix & autres images ont miraculeusement parlé & rendu des réponses, les Païens disent que leurs Oracles ont divinement parlé, & rendu des réponses à ceux qui les consultoient, & que la tête

d'Orphée & celle de Policrates rendoient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connoître par une voix du Ciel que Jésus-Christ étoit son fils comme le citent les Evangélistes ; Vulcain fit voir , par l'apparition d'une flamme miraculeuse , que Cœculus étoit véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses Saints ; les Poètes Païens disent que Triptoleme fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès , qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons , & que Phénée , fils de Mars , étant sorti du ventre de sa mere déjà morte , fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs Saints ont miraculeusement adouci la cruauté & la férocité des bêtes les plus cruelles ; il est dit qu'Orphée attiroit à lui par la douceur de son chant & l'harmonie de ses instruments , les lions , les ours & les tigres , & adoucissoit la férocité de leur nature ; qu'il attiroit à lui les rochers , les arbres , & même que les rivieres arrêtoient leur cours pour l'entendre chanter.

Enfin pour abréger , car on en pourroit rapporter bien d'autres , si nos Christicoles disent que les murailles de la Ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes ; les Païens disent que les murailles de la Ville de Thebes furent bâties par le son des instruments de musique d'Amphion , les pierres , disent les Poètes , s'étant agencées d'elles-mêmes , par la douceur de son harmonie ; ce qui seroit encore bien plus miraculeux & plus admirable , que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part & d'autre. Comme ce seroit une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du Paga-

nisme , ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du Christianisme , puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe d'erreur. C'étoit pour cela aussi que les Manichéens & les Ariens , qui étoient vers le commencement du Christianisme , se moquoient de ces prétendus miracles , faits par l'invocation des Saints , & blâmoient ceux qui les invoquoient après leur mort ; & qui honoroient leurs reliques.

Revenons à présent à la principale fin que Dieu se feroit proposée en envoyant son fils au monde , qui se feroit fait homme ; ç'auroit été , comme il est dit , d'ôter les péchés du monde , & de détruire entièrement les œuvres du prétendu Démon , &c. C'est ce que nos Christicoles soutiennent , comme aussi que Jesus-Christ auroit bien voulu mourir pour l'amour d'eux , suivant l'intention de Dieu son Pere , ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints Livres.

Quoi ! un Dieu tout-puissant & qui auroit voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux , & répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous , auroit voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies & quelques infirmités du corps , dans quelques infirmes qu'on lui auroit présentés , & il n'auroit pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos âmes , c'est-à-dire à guérir tous les hommes de leurs vices & de leurs dérèglements , qui sont pires que les maladies du corps ? Cela n'est pas croyable. Quoi ! un Dieu si bon auroit voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture & de corruption , & il n'auroit pas voulu de même préserver de la contagion & de la corruption du vice & du péché , les âmes d'une infinité de personnes qu'il seroit venu racheter au prix de son sang , & qu'il devoit sanctifier par sa grace ? Quelle pitoyable contradiction !

CHA-

## C H A P I T R E IV.

III<sup>e</sup>. *Preuve de la fausseté de la Religion, tirée des prétendues Visions & Révélations Divines.*

**V**ENONS aux prétendues Visions & Révélations Divines, sur lesquelles nos Christicoles fondent & établissent la vérité & la certitude de leur Religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on puisse mieux faire que de dire, en général, qu'elles sont telles que si quelqu'un osoit maintenant se vanter d'en avoir de semblables, & qu'il voulût s'en prévaloir, on le regarderoit infailliblement comme un fol, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues Visions & Révélations Divines.

Dieu, disent les prétendus saints Livres, s'étant pour la première fois apparu à Abraham, lui dit : „ Sortez de votre Pays (il étoit alors en Chaldée,) „ quittez la maison de votre pere, & allez-vous-en „ au Pays que je vous montrerai. „ Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, *Gen. 12. 1*, s'apparut une seconde fois à lui, & lui dit : “ Je donnerai tout „ ce Pays-ci où vous êtes, à votre postérité. „ En reconnaissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa un Autel.

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie, pour chercher une femme qui lui fût convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit, & pendant son sommeil il vit en songe une échelle dressée de la terre à l'extrémité du Ciel, & il lui sembloit voir les Anges

C



monter & descendre par cette échelle, & qu'il voyoit Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant ; “ Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham & „ le Dieu d'Isaac votre pere ; je vous donnerai, à vous „ & à votre postérité, tout le Pays où vous dormez ; „ elle fera aussi nombreuse que la poussiere de la ter- „ re ; elle s'étendra depuis l'Orient jusqu'à l'Occi- „ dent, & depuis le Midi jusqu'au Septentrion ; je „ serai votre protecteur par-tout où vous irez ; je „ vous ramenerai sain & sauf de cette terre ; & je ne „ vous abandonnerai point que je n'aye accompli „ tout ce que je vous ai promis. „ Jacob s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte, & dit : „ Quoi ! Dieu est vraiment ici, & je n'en savois rien. „ Ah ! que ce lieu-ci est terrible, puisque ce n'est au- „ tre chose que la Maison de Dieu & la porte du „ Ciel ! „ Puis s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile, en mémoire de ce qui venoit de lui arriver, & fit en même-tems vœu à Dieu que s'il revenoit sain & sauf, il lui offrirait la dixme de tout ce qu'il auroit.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-pere Laban, qui lui avoit promis que tous les Agneaux de diverses couleurs que les brebis produiroient, seroient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyoit les mâles sauter sur les femelles, & qu'elles lui produisoient toutes des Agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe Dieu lui apparut, & lui dit : \* “ Regardez, & voyez comme les mâ- „ les montent sur les femelles, & comme ils font de „ diverses couleurs ; car j'ai vu la tromperie & l'in- „ justice que vous fait Laban, votre beau-pere ; levez- „ vous donc maintenant ; sortez de ce pays-ci, & re- „ tournez dans le vôtre. „ Comme il s'en retournoit

\* *Gen.* 31. 12.

avec toute sa famille , & avec ce qu'il avoit gagné chez son beau-pere , il eut , dit l'histoire , en rencontre pendant la nuit un homme inconnu , contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour ; & cet homme ne l'ayant pu vaincre , il lui demanda qui il étoit. Jacob lui dit son nom : " Vous ne ,, ferez plus appelé Jacob , mais Israël ; car puisque ,, vous avez été fort en combattant contre Dieu , à ,, plus forte raison ferez-vous fort en combattant con- ,, tre les hommes. *Gen. 32. 25. 28.*

Voilà quelles furent en partie les premières de ces prétendues visions & révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or quelle apparence de divinité y a-t-il dans des songes si grossiers & dans des illusions si vaines ? Si quelques personnes venoient maintenant nous conter de pareilles fornitures , & les crussent pour de véritables révélations divines ; comme par exemple , si quelques étrangers , quelques Allemands venus dans notre France , & qui auroient vu toutes les plus belles Provinces du Royaume , venoient à dire que Dieu leur seroit apparu dans leur pays , qu'il leur auroit dit de venir en France , & qu'il leur donneroit à eux & à tous leurs descendants , toutes les belles Terres ; Seigneuries , & Provinces de ce Royaume qui sont depuis les fleuves du Rhin & du Rhône jusqu'à la Mer Océane ; qu'il feroit une éternelle alliance avec eux ; qu'il multiplieroit leur race , qu'il rendroit leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel & que les grains de sable de la mer , &c. qui ne riroit de telles sottises , & qui ne regarderoit ces étrangers comme des fous ? Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels ; & qui ne se moquât de toutes ces belles visions & révélations divines.

Or il n'y a aucune raison de juger ni de penser au-

rement de tout ce qu'on fait dire à ces grands prétendus Sts. Patriarches, Abraham, Isaac & Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disoient avoir eues.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglans, les Livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il seroit trop emuyant de faire les détails dégoûtans de ces sortes de sacrifices, je renvoye le Lecteur à l'*Exode ch. 25. 1 : 27. 1. & 21 : 28. 3 : 29. 1 : ibid. v. 2. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11.*

Mais les hommes n'étoient-ils pas bien fous & bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu, de déchirer, tuer & brûler ses propres créatures sous prétexte de lui en faire des sacrifices ? Et maintenant encore comment est-ce que nos Christicoles sont si extravagans que de croire faire un plaisir extrême à leur Dieu le Pere, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin Fils, en mémoire de ce qu'il auroit été honteusement & misérablement pendu à une croix où il seroit expiré ? Certainement cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne consiste qu'en des vêtemens de couleurs, en sang, fressures, foyes, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile & de vin ; le tout offert, & infecté de cérémonies sales & aussi pitoyables que des opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la Loi de ce détestable Peuple Juif ordonnoit aussi que l'on sacrifiât des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avoient rédigé cette Loi affreuse, ordonnoient, *Levit. ch. 27*, que l'on fît mourir sans miséricorde tout homme qui avoit été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommoient Adonai ; & c'est selon ce précepte exécrationnable que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces

révélations , dont nous avons parlé. C'est le défaut d'accomplissement des grandes & magnifiques promesses qui les accompagnoient ; car il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela consiste en trois choses principales : 1°. A rendre leur postérité plus nombreuse que tous les autres Peuples de la terre &c. 2°. A rendre le Peuple qui viendrait de leur race, le plus heureux, le plus saint & le plus triomphant de tous les Peuples de la terre &c. 3°. Et aussi à rendre son alliance éternelle , & qu'ils posséderoient à jamais le Pays qu'il leur donneroit. Or il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement, il est certain que le Peuple Juif, ou le Peuple d'Israël, qui est le seul qu'on puisse regarder comme descendant des Patriarches Abraham, Isaac & Jacob, & le seul dans lequel ces promesses auroient dû s'accomplir, n'a jamais été si nombreux pour qu'il puisse être comparable en nombre aux autres Peuples de la terre, beaucoup moins par conséquent aux grains de sable ; &c. car l'on voit que dans le tems même qu'il a été le plus nombreux & le plus florissant, il n'a jamais occupé que les petites Provinces stériles de la Palestine & les environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste étendue d'une multitude de Royaumes florissans qui sont de tous côtés sur la terre.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies touchant les grandes bénédictions dont ils auroient dû être favorisés ; car quoiqu'ils ayent remporté quelques petites victoires sur de pauvres Peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'ayent été le plus souvent vaincus & réduits en servitude ; leur Royaume détruit, aussi-bien que leur nation, par l'armée des Romains : & maintenant encore nous voyons que le reste de cette malheureuse nation n'est regardé que

comme le Peuple le plus vil & le plus méprisable de toute la terre, n'ayant en aucun endroit ni domination ni supériorité.

Troisièmement enfin, ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu auroit dû faire avec eux, puisque l'on ne voit maintenant & que l'on n'a même jamais vu aucune marque de cette alliance, & qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siècles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, c'est une marque assurée de leur fausseté; ce qui prouve manifestement encore que ces prétendus saints & sacrés Livres qui les contiennent, n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc c'est en vain que nos Christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infallible pour prouver la vérité de leur Religion.

## C H A P I T R E V.

### P R E M I E R E S E C T I O N.

#### *De l'Ancien Testament.*

**N**OS Christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité & des preuves certaines de la vérité de leur Religion, les Prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si long-tems avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les Prophetes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus Prophetes, & si l'on en doit faire tant d'état que nos Christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étoient que des visionnaires & des fanatiques, qui agissoient & parloient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, & qui s'imaginoient cependant que c'étoit par l'esprit de Dieu qu'ils agissoient & qu'ils parloient; ou bien c'étoit des imposteurs qui contrefaisoient les Prophetes, & qui, pour tromper plus facilement les ignorans & les simples, se vantoient d'agir & de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrois bien savoir comment seroit reçu un Ezéchiel, qui dit, *cb. 3. & 4.*, que Dieu lui a fait manger à son déjeûner un livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou, lui a prescrit de se coucher 390 jours sur le côté droit & 40 sur le gauche; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, & ensuite par accommodement de la fiente de bœuf? Je demande comment un pareil extravagant seroit reçu chez les plus imbécilles mêmes de tous nos Provinciaux?.

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violens que ces Prophetes se faisoient les uns aux autres, de ce qu'ils parloient faussement au nom de Dieu; reproches mêmes qu'ils se faisoient, disoient-ils, de la part de Dieu. Voyez *Ezech. 13. 1. Sophon. 3. 4. & Erem. 2. 4.*

Ils disent tous, *gardez-vous des faux Prophetes*, comme les vendeurs de Mitridate disent, *gardez-vous des Pilules contrefaites.*

Ces malheureux font parler Dieu d'une maniere dont un crocheteur n'oseroit parler. Dieu dit au 23<sup>e</sup>. *chap. d'Ezechiel*, que la jeune Oolla n'aime que ceux

qui ont membre d'âne & sperme de cheval. Comment ces fourbes insensés auroient-ils connu l'avenir? Nulle prédiction en faveur de leur nation Juive n'a été accomplie.

Le nombre des Prophéties qui prédisent la félicité & la grandeur de Jérusalem, est presque innombrable: aussi, dira-t-on, il est très-naturel qu'un peuple vaincu & captif se console dans ses maux réels par des espérances imaginaires; comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du Roi Jacques, que les Irlandois de son parti n'ayent forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effectivement trouvées véritables, il y auroit déjà long-tems que la Nation Juive auroit été & seroit encore le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux & le plus triomphant.

## DEUXIEME SECTION.

### *Du Nouveau Testament.*

**I**L faut maintenant examiner les prétendues Prophéties contenues dans les Evangiles.

Premièrement. Un Ange s'étant apparu en songe à un nommé Joseph, pere au moins putatif de Jesus, fils de Marie, lui dit : „ Joseph, fils de David, ne  
 „ craignez point de prendre chez vous Marie votre  
 „ épouse; car ce qui est dans elle, est l'ouvrage du  
 „ Saint-Esprit. \* Elle vous enfantera un fils que  
 „ vous appellerez Jesus, parce que ce sera lui qui dé-  
 „ livrera son peuple de ses péchés.

\* *Combien, dit Montaigne, y a-t-il d'histoires de semblables cocuages procurés par les Dieux, contre les pauvres humains, &c. Ess. p. 500.*

Cet Ange dit aussi à Marie : „ Ne craignez point,  
 „ parce que vous avez trouvé grace devant Dieu.  
 „ Je vous déclare que vous concevrez dans votre  
 „ sein, & que vous enfanterez un fils que vous nom-  
 „ merez Jesus. Il sera grand, sera appelé le fils du  
 „ Très-haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le Thrône  
 „ de David, son Pere; il régnera à jamais dans la mai-  
 „ son de Jacob, & son regne n'aura point de fin.  
 „ *Matth. 1. 20. & Luc. 1. 3.*

Jesus commença à prêcher & à dire, „ Faites  
 „ pénitence, car le Royaume du Ciel approche.  
 „ *Matth. 4. 17.* Ne vous mettez pas en peine, &  
 „ ne dites pas, que mangerons-nous? ou que boi-  
 „ rons-nous? ou de quoi serons-nous vêtus? car vo-  
 „ tre Pere céleste fait que toutes ces choses vous sont  
 „ nécessaires. Cherchez donc premièrement le Royau-  
 „ me de Dieu & sa justice, & toutes ces choses vous  
 „ seront données pour surcroit. *Matth. 6. 30. 31. 32.*

Or maintenant que tout homme qui n'a pas perdu  
 le sens commun, examine un peu, si ce Jesus a été  
 jamais Roi, si ses disciples ont eu toutes choses en  
 abondance.

Ce Jesus promet souvent qu'il délivrera le monde  
 du péché. Y a-t-il une prophétie plus fausse? & notre  
 siècle n'en est-il pas une preuve parlante?

Il est dit que ce Jesus est venu sauver son peuple.  
 Quelle façon de le sauver? C'est la plus grande par-  
 tie qui donne la dénomination à une chose : une dou-  
 zaine ou deux, par exemple, d'Espagnols, ou de  
 François, ne sont pas le Peuple François ou le Peuple  
 Espagnol; & si une armée de cent vingt mille hom-  
 mes étoit faite prisonniere de guerre par une plus forte  
 armée d'ennemis, & si le chef de cette armée rache-  
 toit seulement quelques hommes, comme dix à douze  
 soldats ou officiers, en payant leur rançon, on ne di-



roit pas pour cela qu'il auroit délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un Dieu qui vient se faire crucifier & mourir pour sauver tout le monde, & qui laisse tant de nations damnées? Quelle pitié & quelle horreur!

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander & qu'on recevra, qu'à chercher & qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra, & que si l'on avoit seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on feroit par une seule parole transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse eût été véritable, rien ne paroîtroit impossible à nos Christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant tout le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne diroit-on pas? on crieroit, ah le fourbe! ah l'imposteur! ah les fous, de croire un tel imposteur! Les voilà, ces Christicoles, eux-mêmes dans le cas; il y a long-tems qu'ils y sont, sans revenir de leur aveuglement. Au contraire ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du Christianisme; étant pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la Religion; mais que cette Religion étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires: où est donc la certitude de cette proposition?

D'ailleurs celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain tems, ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier; mais il les a faites généralement à tout le monde. „ La foi de ceux qui croiront, dit-il, sera suivie de

„ ces miracles-ci : ils chasseront les Démons en mon  
 „ nom ; ils parleront diverses Langues ; ils toucheront  
 „ les serpens , &c.

A l'égard du transport des montagnes , il dit positivement que quiconque dira à une montagne , ôte-toi delà , & te jette dans la mer , pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur , mais qu'il croye tout ce qu'il commandera , sera fait. Ne font-ce pas des promesses qui sont tout-à-fait générales , sans restriction de tems , de lieux , ni de personnes ?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs & d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jesus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé & établi une société de sectateurs , qui ne tomberoient point dans le vice , ni dans l'erreur ; ces paroles sont absolument fausses , puisqu'il n'y a dans le Christianisme aucune secte , ni société & Eglise , qui ne soit pleine d'erreurs & de vices , principalement la secte ou la société de l'Eglise Romaine , quoiqu'elle se dise la plus pure & la plus sainte de toutes. Il y a long-tems qu'elle est tombée dans l'erreur ; elle y est née , pour mieux dire , elle y a été engendrée & formée ; & maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention , les sentimens & la doctrine de son Fondateur , puisqu'elle a , contre son dessein , aboli les loix des Juifs qu'il approuvoit , & qu'il étoit venu lui-même , disoit-il , *pour les accomplir & non pour les détruire* , & qu'elle est tombée dans les erreurs & l'idolâtrie du Paganisme , comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte , à ses Saints , à leurs images , & à leurs reliques.

Je fais bien que nos Christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit , de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses & prophéties comme elles sont exprimées ; ils abandonnent le sens littéral & na-

turel des paroles , pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique & spirituel , & qu'ils nomment allégorique & tropologique ; disant , par exemple , que par le peuple d'Israël & de Juda , à qui ces promesses ont été faites , il faut entendre , non les Israélites selon la chair , mais les Israélites selon l'esprit , c'est-à-dire les Chrétiens , qui sont l'Israël de Dieu , le vrai peuple choisi.

Que par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité , il faut entendre , non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif , mais la délivrance spirituelle de tous les hommes , de la servitude du Démon , qui se devoit faire par leur divin Sauveur.

Que par l'abondance des richesses , & toutes les félicités temporelles promise à ce peuple , il faut entendre l'abondance des graces spirituelles ; & qu'enfin par la ville de Jérusalem , il faut entendre , non la Jérusalem terrestre , mais la Jérusalem spirituelle , qui est l'Eglise Chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels & allégoriques n'étant qu'un sens étranger , imaginaire , un subterfuge des Interpretes , il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques , puisque ce n'est que par rapport au sens naturel & véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté. Une proposition , par exemple , une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre & naturel des termes dans lesquels elle est conçue , ne deviendra pas fausse en elle-même , sous prétexte qu'on voudroit lui donner un sens étranger qu'elle n'auroit pas : de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre & naturel , ne deviendront pas véritables en elles-mêmes , sous prétexte qu'on voudroit leur donner un sens étranger qu'elles n'auroient pas.

On peut dire que les prophéties de l'Ancien Testament ajoutées au nouveau, sont des choses bien absurdes & bien puérides : par exemple , Abraham avoit deux femmes , dont l'une , qui n'étoit que servante , figurait la Synagogue , & l'autre , qui étoit épouse , figurait l'Eglise Chrétienne ; & sous prétexte encore que cet Abraham avoit eu deux fils , dont l'un , qui étoit de la servante , figuroit le vieux Testament , & l'autre , qui étoit de son épouse , figuroit le nouveau Testament. Qui ne riroit d'une si ridicule doctrine !\*

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain , pour servir de signal à des espions , dans l'ancien Testament , soit la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le nouveau ?

Si suivant cette maniere d'interpréter allégoriquement tout ce qui s'est dit , fait & pratiqué dans cette ancienne Loi des Juifs , on vouloit interpréter de même allégoriquement tous les discours , toutes les actions & toutes les aventures du fameux Don Quichotte de la Manche , on y trouveroit certainement autant de mystères & de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la Religion Chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne Loi , que les Docteurs Christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse & la plus ridicule qu'on ait jamais faite , est celle de Jésus , dans *Luc. ch. 22*. Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil , & dans la lune , & que le fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes ; & il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé ? Le fils de l'homme est-il venu dans une nuée ?

\* *Speſtatum admiſſi riſum teneatis amici.*  
De Arte Poëticâ, Horat. 5. vers.

## C H A P I T R E VI.

*Ve. Preuve tirée des erreurs de la doctrine & de la morale.*

**L**A Religion Chrétienne, Apostolique & Romaine, enseigne & oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & en même-tems qu'il y a trois Personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu. Ce qui est manifestement absurde; car s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu; ou, s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui sont Dieu; puisqu'un & trois ne se peut véritablement dire d'une seule & même chose.

Il est aussi dit que la première de ces prétendues Personnes divines, qu'on appelle le Pere, a engendré la seconde Personne qu'on appelle le Fils, & que ces deux premières Personnes ensemble ont produit la troisième que l'on appelle le Saint-Esprit, & néanmoins que ces trois prétendues divines Personnes ne dépendent point l'une de l'autre, & ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre, sans quelque dépendance de cet autre, & qu'il faut nécessairement qu'une chose soit, pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc les seconde & troisième personnes divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent, dans leur être, de cette première personne, qui leur auroit donné l'être, ou qui les auroit engendrées; & il faut nécessairement aussi que cette première qui auroit donné l'être aux deux autres, ait

été avant, puisque ce qui n'est point, ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs il répugne & est absurde de dire, qu'une chose qui auroit été engendrée ou produite, n'auroit point eu de commencement. Or, selon nos Christicoles, la seconde & la troisième personne ont été engendrées ou produites; donc elles ont eu un commencement; & si elles ont eu un commencement, & que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos Christicoles, qui sentent ces absurdités, & qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, & humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre. Mais comme ce qu'ils appellent foi est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disoient, qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos Déi-Christicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens Païens qui adoroient plusieurs Dieux; ils se raillent de la généalogie de leurs Dieux, de leurs naissances, de leurs mariages & de la génération de leurs enfans: & ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules & plus absurdes.

Si les Païens ont cru qu'il y avoit des Déeses aussi bien que des Dieux; que ces Dieux & ces Déeses se marioient, & qu'ils engendroient des enfans, ils ne pensoient en cela rien que de naturel: car ils ne s'imaginoient pas encore que les Dieux fussent sans corps ni sentimens; ils croyoient qu'ils en avoient aussi bien que les hommes. Pourquoi n'y en auroit-il point eu de mâles & de femelles? On ne voit point qu'il y ait

plus de raison de nier ou de reconnoître plutôt l'un que l'autre ; & en supposant des Dieux & des Déesſes, pourquoi n'engendreroient-ils pas en la maniere ordinaire ? Il n'y auroit certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il étoit vrai que leurs Dieux existassent.

Mais dans la doctrine de nos Chrétiens, il y a quelque chose de bien plus ridicule & de plus absurde ; car outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, & de trois qui n'en font qu'un, ils disent que ce Dieu triple & unique n'a ni corps, ni forme, ni figure ; que la première Personne de ce Dieu triple & unique, qu'ils appellent le Père, a engendré toute seule une seconde Personne qu'ils appellent le Fils, & qui est tout semblable à son Père, étant comme lui sans corps, sans forme & sans figure. Si cela est, qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le Père plutôt que la mère, & que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille ? car si la première est véritablement plutôt père que mère, & si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une & dans l'autre de ces deux personnes, qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, & l'autre plutôt fils que fille. Or qui pourroit faire cela, si ce n'est qu'ils seroient tous deux mâles & non femelles ? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure ? Cela n'est pas imaginable & se détruit de soi-même. N'importe, ils disent toujours que ces deux Personnes sans corps, forme ni figure, & par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père & fils, & qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième Personne qu'ils appellent le St. Esprit ; laquelle personne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias !

Puisque

Puisque nos Chrificoles bornent la puissance de Dieu le Pere à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi-bien que la troisieme, ayent comme la premiere la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elles? Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la premiere personne, c'est donc une perfection & une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisieme personne : ainsi ces deux personnes manquant d'une perfection & d'une puissance qui se trouvent dans la premiere, elles ne seroient certainement pas égales entr'elles. Si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devroient donc pas l'attribuer à la premiere personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un Être qui seroit souverainement parfait.

D'ailleurs ils n'oseroient dire que la puissance d'engendrer une divine personne, ne soit pas une perfection; & s'ils disent que cette premiere personne auroit bien pu engendrer plusieurs fils & plusieurs filles, mais qu'elle n'auroit voulu engendrer que ce seul Fils, & que les deux autres personnes pareillement n'en auroient point voulu engendrer d'autres, on pourroit 1°. leur demander, d'où ils savent que cela est ainsi; car on ne voit point dans leurs prétendues Ecritures Saintes, qu'aucune de ces divines personnes se soient positivement déclarées là-dessus. Comment donc nos Chrificoles peuvent-ils savoir ce qui en est? Ils n'en parlent donc que suivant leurs idées & leurs imaginations creuses.

2°. On pourroit dire que si ces prétendues divines personnes avoient la puissance d'engendrer plusieurs enfans & qu'elles n'en voulussent cependant rien faire, il s'ensuivroit que cette divine puissance demeureroit en

D



elles sans effet. Elle seroit tout-à-fait sans effet dans la troisieme personne, qui n'en engendreroit & n'en produiroit aucune, & elle seroit presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudroient la borner à si peu. Ainsi cette puissance qu'elles auroient d'engendrer & de produire quantité d'enfans, demeureroit en elles comme oisive & inutile, ce qu'il ne seroit nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos Christicoles blâment & condamnent les Païens de ce qu'ils attribuoient la divinité à des hommes mortels, & de ce qu'ils les adoroient comme des Dieux après leur mort : ils ont raison en cela ; mais ces Païens ne faisoient que ce que font encore maintenant nos Christicoles qui attribuent la divinité à leur Christ, en sorte qu'ils devroient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces Païens, & qu'ils adorent un homme qui étoit mortel, & si bien mortel, qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne serviroit de rien à nos Christicoles de dire qu'il y auroit une grande différence entre leur Jesus-Christ & les Dieux des Païens, sous prétexte que leur Christ seroit, comme ils disent, vrai Dieu & vrai homme tout ensemble, attendu que la Divinité se seroit véritablement incarnée en lui ; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe & unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auroient fait dans Jesus-Christ un vrai Dieu & un vrai homme : ce qui ne s'étoit jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les Dieux des Païens.

Mais il est facile de faire voir la foiblesse de cette réponse ; car d'un côté n'auroit-il pas été aussi facile aux Païens qu'aux Chrétiens de dire que la Divinité se seroit incarnée dans les hommes qu'ils adoroient comme Dieux ? D'un autre côté si la Divinité avoit

voulu s'incarner & s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jesus-Christ, que savent-ils si cette même Divinité n'auroit pas bien voulu aussi s'incarner & s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes & dans ces admirables femmes, qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, & se sont fait ainsi adorer comme Dieux & Déesses ? Et si nos Chisticoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jesus ? Où en est la preuve ? Leur foi & leur créance, qui étoit dans les Païens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le Christianisme que dans le Paganisme, c'est que les Païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à de grands hommes, auteurs des Arts & des Sciences, & qui avoient excellé dans des vertus utiles à leur patrie : mais nos Déi-Christicoles, à qui attribuent-ils la divinité ? A un homme de néant, vil & méprisable, qui n'avoit ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parens, & qui depuis qu'il a voulu paroître dans le monde & faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé & pour un séducteur ; qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté, & enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage & sans habileté.

De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables Imposteurs qui se disoient être le vrai Messie promis par la Loi, entr'autres un certain Juda Galiléen, un Théodor, un Barcon, & autres, qui sous un

vain prétexte abusoient les Peuples & tâchoient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui sont tous péris.

Passons à ses discours, & à quelques-unes de ses actions qui sont des plus remarquables & des plus singulieres dans leurs especes. „ Faites pénitence, disoit-  
 „ il aux Peuples, car le Royaume du Ciel est pro-  
 „ che ; croyez cette bonne nouvelle : „ & il alloit courir  
 toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue  
 prochaine du Royaume du Ciel. Comme personne  
 n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce  
 Royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'étoit qu'i-  
 maginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge & la description de ce beau Royaume.

Voici comme il parloit aux Peuples : „ Le Royau-  
 „ me des Cieux est semblable à un homme qui a semé  
 „ du bon grain dans son champ ; mais pendant que  
 „ les hommes dormoient, son ennemi est venu, qui  
 „ a semé la zizanie parmi le bon grain. Il est sembla-  
 „ ble à un trésor caché dans un champ : un homme  
 „ ayant trouvé le trésor, le cache de nouveau, & il  
 „ a eu tant de joye de l'avoir trouvé, qu'il a vendu  
 „ tout son bien, & il a acheté ce champ. Il est sem-  
 „ blable à un marchand qui cherche de belles perles,  
 „ & qui en ayant trouvé une de grand prix, va ven-  
 „ dre tout ce qu'il a, & achete cette perle. Il est  
 „ semblable à un filet qui a été jetté dans la mer, &  
 „ qui renferme toutes sortes de poissons : étant plein,  
 „ les pêcheurs l'ont retiré, & ont mis les bons pois-  
 „ sons ensemble dans des vaisseaux, & jetté dehors les  
 „ mauvais. Il est semblable à un grain de moutarde  
 „ qu'un homme a semé dans son champ : il n'y a point  
 „ de grain si petit que celui-là ; néanmoins quand il  
 „ est crû, il est plus grand que tous les légumes

„ &c. „ Ne voilà-t-il pas des discours dignes d'un Dieu ?

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car 1°. courir toute une Province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu Royaume; 2°. avoir été transporté par le Diable sur une haute montagne, d'où il auroit cru voir tous les Royaumes du monde; cela ne peut convenir qu'à un visionnaire : car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un Royaume entier, si ce n'est le petit Royaume d'Yvetot, qui est en France. Ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces Royaumes, & qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi-bien que sur le pinacle du Temple. 3°. Lorsqu'il guérit le sourd & le muet, dont il est parlé dans Saint Marc, il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, & qu'ayant craché, il lui tira la langue; puis jettant les yeux au Ciel, il poussa un grand soupir, & lui dit, *eppheia*. Enfin qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, & qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les Chriftoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, & ils s'attribuent la puissance de faire des Dieux de pâte & de farine, & même d'en faire tant qu'ils veulent. Car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de Dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie ! Avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauroient faire la moindre mouche, & ils croient pouvoir faire des Dieux à milliers. Il faut

être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, & cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voyent-ils pas, ces Docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'Idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des Prêtres auroient le pouvoir de les consacrer & de les faire changer en Dieux? Tous les Prêtres des Idoles n'auroient-ils pu & ne pourroient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère?

Ne voyent-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des Dieux ou des Idoles de bois, de pierre &c. que les Païens adoroient, démontrent pareillement la vanité des Dieux & des Idoles de pâte & de farine que nos Déi-Christicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des Dieux des Païens? n'est-ce ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des Images muettes & insensibles? Et que sont donc nos Dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris?

Quelles seront donc les vaines ressources des Christicoles? Leur morale? elle est la même au fond que dans toutes les Religions; mais des dogmes cruels en sont nés & ont enseigné la persécution & le trouble. Leurs miracles? mais quel Peuple n'a pas les siens, & quels Sages ne méprisent pas ces fables? Leurs prophéties? n'en a-t-on pas démontré la fausseté? Leurs mœurs? ne sont-elles pas souvent infames? L'établissement de leur Religion? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas élevé, la force n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice? La Doctrine? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité?

Je crois , mes chers amis , vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera plus encore que mes discours , & plutôt à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés ! mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin , pour l'établissement de ces horribles impostures. L'Eglise Romaine , la Grecque , la Protestante , tant de disputes vaines , & tant d'ambitieux hypocrites ont ravagé l'Europe , l'Afrique & l'Asie. Joignez , mes amis , aux hommes que ces querelles ont fait égorger , ces multitudes de Moines & de Nonnes , devenus stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues , & vous verrez que la Religion Chrétienne a fait périr la moitié du Genre-humain.

Je finirai par supplier Dieu , si outragé par cette secte , de daigner nous rappeler à la Religion Naturelle , dont le Christianisme est l'ennemi déclaré ; à cette Religion simple que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes , qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes : alors l'Univers seroit composé de bons citoyens , de peres justes , d'enfans soumis , d'amis tendres. Dieu nous a donné cette Religion en nous donnant la raison. Puissé le fanatisme ne la plus pervertir ! Je vais mourir plus rempli de ces desirs que d'espérances.

---

Voilà le précis exact du Testament in-folio de Jean Meslier. Qu'on juge de quel poids est le témoignage d'un Prêtre mourant qui demande pardon à Dieu.

Ce 15<sup>e</sup>. Mars 1742.

---



**CATÉCHISME**

**D E**

**L'HONNÊTE-HOMME.**





---

---

CATÉCHISME  
DE  
L'HONNÊTE-HOMME,  
O U  
DIALOGUE

*Entre un Caloyer & un Homme de bien;*

Traduit du Grec vulgaire,

*Par D. J. J. R. C. D. C. D. G.*

---

LE CALOYER.

**P**uis-je vous demander, Monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, & qui servent toutes à faire fleurir cette grande Ville ? Etes-vous Mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali ? suivez-vous les dogmes des anciens Parfis, ou de ces Sabéens si antérieurs aux Parfis, ou des Brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée ? seriez-vous Juif ? êtes-vous Chrétien du rite Grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins ?

L'HONNÊTE-HOMME.

J'adore Dieu ; je tâche d'être juste, & je cherche à m'instruire.

## LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres Juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Vedam, sur l'Alcoran ?

## L'HONNÊTE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres ; & je sens que j'en ai assez pour voir, dans le grand livre de la nature, qu'il faut adorer & aimer son maître.

## LE CALOYER.

Y-a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres Juifs ?

## L'HONNÊTE-HOMME.

Oui ; j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma foible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que Moïse ait écrit, dans un désert, le Pentateuque qu'on lui attribue. Si son Peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cens ans, (quoiqu'il se trompe de deux cens) ce livre eût été probablement écrit en Egyptien ; & on nous dit qu'il l'était en Hébreu. Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois ; on n'avait pas du tems de Moïse d'autre maniere d'écrire ; c'était un art fort difficile qui demandait de longs préparatifs ; il fallait polir le bois ou la pierre : il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde Juive n'avait pas de quoi se faire des habits & des souliers, & où Dieu fut obligé de faire un miracle continuël pendant quarante

années, pour leur conserver leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des Rois, & qu'il n'y eut de Rois que long-tems après Moïse; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, & vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms des villes ou des bourgades dont il est parlé, & qui ne furent fondées ou appellées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines après la mort, sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses loix. Il est étrange qu'il ordonne la maniere dont on doit faire ses déjections, & qu'il ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Zoroastre, antérieur au législateur Juif, dit, *honorez, aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle* : & le décalogue, dit, *honore pere & mere, si tu veux vivre long-tems sur la terre*. Il semble que Zoroastre parle en homme divin, & Moïse en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, & dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grace particulière. Le premier Chapitre de la Génése est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même Jardin; que le serpent parle à Eve,

attendu qu'il est le plus subtil des animaux, & qu'une ânesse, qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après; que Dieu délivre de servitude en Egypte, six cens mille combattans de son Peuple, sans compter les vieillards, les enfans & les femmes; que ces six cens mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les Magiciens d'Egypte, s'enfuient au-lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant, ils ne prennent pas le chemin du Pays où Dieu les conduit; qu'ils se trouvent entre Memphis & la Mer Rouge, que Dieu leur ouvre cette mer, & la leur fasse passer à pied sec, pour les faire périr dans des déserts affreux, au-lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise; que ce Peuple, sous la main & sous les yeux de Dieu même, demande au frere de Moïse un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or soit jetté en fonte en un seul jour, que Moïse réduise cet or en poudre impalpable & la fasse avaler au Peuple; que vingt-trois mille hommes de ce Peuple se laissent égorger par des Lévites en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'Aaron, qui l'a jetté en fonte, soit déclaré Grand-Prêtre pour récompense; qu'on ait brûlé deux cens cinquante hommes d'une part, & quatorze mille sept cens hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à Aaron; & que, dans une autre occasion, Moïse ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son Peuple.

5°. Si on s'en tient aux plus simples connaissances de la Physique, & qu'on ne s'éleve pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adulteres, & qui ait respecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai Prophete parmi les Idolâtres, dans la personne de Balaam.

6°. On est encore plus surpris que dans un village du petit pays de Madian , le Peuple Juif trouve 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on frissonne d'horreur, quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouses & les meres, & ne garderent que les petites filles.

7°. Le Soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de tems aux Juifs de tuer les Gabaonites déjà écrasés par une pluye de pierres tombées du Ciel; le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer rouge, pour laisser passer ces Juifs; les murailles de Jéricho qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toutes especes, exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison, & la foi la plus vive. Enfin, à quoi aboutissent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des Nations.

8°. Toute l'histoire de Samson semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de Josué & de Jephthé semblent barbares.

9°. L'histoire des Rois est un tissu de cruautés & d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables; le premier Roi Juif Saül ne trouve chez son peuple que deux épées, & son Successeur David laisse plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres sont écrits par Dieu même; vous savez que Dieu ne peut mentir. Donc si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10°. Les Prophetes ne sont pas moins révoltans, pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché & allégorique des prophéties. Il est tout surpris de voir Jérémie se charger d'un bât & d'un collier, & se faire lier avec des cordes; Osée, qui va

s'unir à une femme adultere ; Isaïe , qui marche tout nud dans la place publique ; Ezéchiël , qui se couche trois cens quatre-vingt dix jours sur le côté gauche , & quarante sur le côté droit , qui mange un livre de parchemin , qui couvre son pain d'excréments d'homme , & ensuite de bouze de vache , &c. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays , & de la maniere de prophétiser , il peut craindre d'être scandalisé. Et quand il voit Elisée faire dévorer quarante enfans par des Ours pour l'avoir appelé tête chauve , un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres Juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance & de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les tems ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés. Mais peut-être aussi , la préférence que vous avez donnée au Nouveau Testament sur l'Ancien , peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne , puisque vous l'avez abandonnée. Car si elle était réellement bonne , pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? & si elle était mauvaise , comment était-elle divine ?

#### L E C A L O Y E R.

L'Ancien Testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le Nouveau Testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes scrupules que l'Ancien ?

#### L' H O N N Ê T E - H O M M E.

Je les ai lus tout deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon  
mon

mon ignorance: Vous les plaindrez, & vous les calomnerez.

Je me trouve ici avec des Chrétiens Arméniens; qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lievre; avec des Grecs, qui assurent que le St. Esprit ne procede point du fils; avec des Néstorians, qui nient que Marie soit mere de Dieu; avec quelques Latins; qui se vantent qu'au bout de l'Occident les Chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie & d'Afrique. Je fais que cinq ou six sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres: Les Musulmans qui m'entourent, regardent d'un œil de mépris & d'horreur tous ces Chrétiens; que cependant ils tolerent: Les Juifs ont également en exécration les Chrétiens & les Musulmans; les Guebres les méprisent tous; & le peu qui reste des Sabéens, ne voudrait manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés; le Brame ne peut souffrir ni Sabéens, ni Guebres, ni Chrétiens; ni Mahométans, ni Juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jesus-Christ; en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses loix. Je me suis demandé pourquoi, étant Dieu, il n'a pas usé des droits de la Divinité; pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché; pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur?

Je fais que je ne suis rien; je fais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Etre des Etres; mais il m'est permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jesus directement contraires l'une à l'autre, & que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms & dans le nombre de ses ancêtres, ne



sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père Joseph qui n'est pas son père ?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un Dieu est mort si inutilement. Je lis les livres sacrés & les livres profanes de ces tems-là ; un de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduisit des Mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun livre profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière, & marqué dans les fastes de tous les Etats. Un Evangéliste me dit qu'un Roi, nommé Hérode, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avoient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être Roi des Juifs ; mais comment, & à quel, & sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Est-il possible que ce Roi, qui n'avoit pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur ? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable & si insensée ?

J'ouvre l'histoire de Joseph, auteur presque contemporain ; Joseph, parent de Mariamne sacrifiée par Hérode, Joseph, ennemi naturel de ce Prince : il ne dit pas un mot de cette aventure ; il est Juif, & il ne parle pas même de ce Jésus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire ! Je lis les Ecritures, & je n'y vois nulle part que Jésus, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appelé Dieu ; je vois même tout le contraire : il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul fait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils se doivent-ils entendre chez un Peuple où par les fils de Bélial on voulait dire les mé-

chans, & par les fils de Dieu on désignait les hommes justes ? J'adopte quelques maximes de la morale de Jesus, mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale ? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture, ne sont-ils pas défendus ; le respect pour les parents, l'obéissance aux loix, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnée ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que des Diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étois faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le Diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les Royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du Royaume des Cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux. Jesus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que Dieu parle ? Il annonce expressément que dans la génération prochaine, le fils de l'homme descendra dans les nuées : que signifie le fils de l'homme ? comment descend-on dans les nuées ? cette prophétie s'est-elle accomplie ?

Enfin, comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice

pour avoir mal parlé des Magistrats à cette populace, & suant d'une sueur de sang dans l'angoisse & dans la frayeur que lui inspirait la mort ? est-ce là Platon, est-ce là Socrate ou Antonin, ou Epictete, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius ? Qui, de tous ces Sages, n'a écrit, n'a parlé d'une maniere plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse ? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées ?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jesus, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant : *Je suis venu apporter le glaive & non la paix ; je suis venu diviser le fils & le pere, la fille, la mere & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont fait de douleur & d'effroi ; & si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les Chrétiens dès les premiers tems, & dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre & Paul faire apporter à leurs pieds l'argent de leurs sectateurs. Ananie & Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ ; ils ne l'ont pas dit ; & Pierre les punit en faisant mourir subitement le mari & la femme. Hélas ! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si Dieu faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, & non pas pour les tuer ; que ce serait pour les corriger, & non pour les perdre ; qu'il est un Dieu de miséricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre ayant fait mourir Ananie, & voyant

venir Saphire sa femme , ne l'avertit pas , ne lui dit pas : gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles ; si vous en avez , avouez tout , donnez tout , craignez le sort de votre mari : au contraire , il la fait tomber dans le piège ; il semble qu'il se rejouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées , je continue ; & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du Christianisme dans l'histoire du Christ. Les quatre Evangiles qui nous restent , sont en opposition sur plusieurs faits ; mais ils attestent uniformément que Jesus fut soumis à la loi de Moïse , depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquenterent la Synagogue ; ils prêchaient une réforme , mais ils n'annonçaient pas une religion différente ; les Chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-tems après. Dans quel tems précis Dieu voulut-il donc qu'on cessât d'être Juif , & qu'on fût Chrétien ? qui ne voit que le tems a tout fait , que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si Jesus avait voulu établir une Eglise Chrétienne , n'en eut-il pas enseigné les loix ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les sept Sacremens dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : je suis Dieu , engendré & non fait ; le St. Esprit procede de mon pere sans être engendré ; j'ai deux volontés & une personne ; ma mere est mere de Dieu ? Au contraire , il dit à sa mere , *femme , qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Il n'établit ni dogme , ni rit , ni hiérarchie ; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir , je vois les Chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés ; ils imputent aux Sibylles des vers

acrostiches sur le Christianisme; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle Ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinquante lieues de hauteur, qui se promenait sur l'horison pendant toute la nuit, & qui disparaissait au point du jour.

Que de miracles puérides on a forgés! que de faux Martyrs! que de Légendes absurdes! *portenta Judaica rides.*

Et quel a été le but & la fin de toutes ces grossières impostures? De dominer sur les esprits, d'insulter à la crédulité des Idiots, de ravir leurs biens, d'élever des Palais sur les débris des maisons des pauvres, de commander avec orgueil en prêchant l'humilité; d'avoir à ses ordres plus de soldats que de prêtres; de condamner à la mort, du fond d'un Palais superbe, l'indigent qui ose élever les yeux & la voix contre le faste & le luxe des imposteurs, engraisés du sang des misérables. Lisez seulement l'histoire de l'Eglise Chrétienne, vous frémirez d'horreur, & vous pleurerez sur le genre humain.

## LE CALOYER.

Je suis forcé de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, & que les bonnes loix ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes loix des miracles qui sont la preuve de la divinité de Jesus-Christ.

## L'HONNÊTE-HOMME.

Des miracles? juste ciel! & quelle religion n'a pas ses miracles? Tout est prodige dans l'antiquité. Quoi!

vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodotes & les Tite-Lives, par cent Auteurs respectés des nations; & vous croyez à des aventures de la Palestine, racontées, dit-on, par Jean & par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cens ans chez les Grecs & les Romains, dans des livres faits sans doute après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes, qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple il est dit dans l'Evangile de St. Mathieu, que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple & l'autel, retombera sur les Juifs. Or on voit dans l'histoire de Flavien Joseph, que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple & l'autel pendant le siege de Jérusalem par Titus. Donc cet Evangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles? pour être condamné à la potence chez les Juifs. Quoi! il auroit ressuscité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier supplice? S'il eut opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, & d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, & des miracles de Jesus, pour faire mourir Jesus en croix! Ah, pardonnez-moi de frémir & de douter!

## LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos doutes ne soient fondés, & je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

## L' H O N N Ê T E - H O M M E .

Sans doute ; l'âme demande cette nourriture , mais pourquoi la changer en poison ? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges ? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer & par les flammes ? quelle horreur infernale ! La religion entre l'homme & Dieu est l'adoration & la vertu ; c'est entre le Prince & les sujets une affaire de police ; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons Dieu sincèrement , simplement , & ne trompons personne. Oui , il faut une religion ; mais il la faut pure , raisonnable , universelle ; elle doit être comme le Soleil , qui est pour tous les hommes , & non pas pour quelque petite Province privilégiée. Il est absurde , odieux , abominable , d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux , & qu'il plonge presque toutes les âmes dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers , il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle ! vous le savez , c'est d'adorer Dieu & d'être juste.

## L E C A L O Y E R .

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie !

## L' H O N N Ê T E - H O M M E .

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatisme commence , la fourberie acheve. Un homme puissant vient : il voit une foule qui s'est mise une selle sur le dos & un mors à la bouche ; il monte sur elle

& la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'Etat, le Gouvernement n'est plus occupé qu'à proscrire tous les moyens par lesquels elle s'est établie. Elle a commencé par des assemblées secrètes ; on les défend. Les premiers Apôtres ont été expressément envoyés pour chasser les Diables ; on défend les Diables. Les Apôtres se faisaient apporter l'argent des prosélites. Celui qui est convaincu de prendre ainsi de l'argent, est puni. Ils disaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; & sur ce prétexte ils bravaient les loix. Le Gouvernement maintient que suivre les loix, c'est obéir à Dieu. Enfin la politique tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue & le bien public.

### L E C A L O Y E R.

Mais vous allez en Europe. Vous serez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

### L' H O N N Ê T E - H O M M E.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe, comme ici ; adorer paisiblement le Créateur de tous les hommes, le Dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la justice ?

### L E C A L O Y E R.

Non, vous risqueriez trop ; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

### L' H O N N Ê T E - H O M M E.

Des factions, quand il s'agit de la vérité universelle ! quand il s'agit de Dieu !



## LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes : on est obligé de faire comme eux, ou de les fuir ; je vous demande la préférence pour l'Eglise Grecque.

## L'HONNÊTE-HOMME.

Elle est esclave.

## LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise Romaine ?

## L'HONNÊTE-HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un Patriarche Simoniaque, qui achete sa honteuse dignité d'un grand Vifir ; ni d'un Prêtre, qui s'est cru pendant sept cens ans le maître des Rois.

## LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un Religieux, tel que je le suis, de vous proposer la Religion Protestante.

## L'HONNÊTE-HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

## LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

## L' H O N N Ê T E - H O M M E .

Elle me paraît bien plus ancienne que la Romaine.

## L E C A L O Y E R .

Comment ! pouvez-vous supposer que St. Pierre ne soit pas plus ancien que Luther , Zvingle , Oecolampade , Calvin , & les Réformateurs d'Angleterre , de Dannemarck , de Suede , &c. ?

## L' H O N N Ê T E - H O M M E .

Il me semble que la Religion Protestante n'est inventée ni par Luther , ni par Zvingle ; il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion Romaine , qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'Évangile des Chrétiens , tandis que les Romains ont chargé le Culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux , pour voir que le Législateur des Chrétiens n'institua point de fêtes , n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts , ne vendit point d'indulgences , ne reçut point d'annates , ne conféra point de bénéfices , n'eut aucune dignité temporelle , n'établit point une inquisition pour soutenir ses loix , ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les Protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses & funestes ; ils sont par-tout soumis aux Magistrats , & l'Église Romaine lutte depuis huit cens ans contre les Magistrats. Si les Protestans se trompent comme les autres dans le principe , ils ont moins d'erreurs dans les conséquences ; & puisqu'il faut traiter avec les hommes , j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

## L E C A L O Y E R .

Il me semble que vous choisissiez un Religion comme on achete des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

## L' H O N N Ê T E - H O M M E .

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les regles de la prudence humaine ; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul ; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pole à l'autre qu'on doit être juste, honorer son pere & sa mere, aider ses semblables, tenir ses promesses ; ces loix sont de Dieu, les simagrées sont des mortels : toutes les religions different comme les gouvernemens ; Dieu permet les uns & les autres. J'ai cru que la maniere extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser Dieu, que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres ! Que l'affassin d'Urie soit son bien-aimé, & que le pieux Antonin lui soit en horreur ? n'est-ce pas la plus grande absurdité, de penser que l'Être suprême punira à jamais un Caloyer pour avoir mangé du lievre, ou un Turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des Dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte étoit changé en autant de Dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font éga-

lément pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas , c'est là ce qui est horrible. Les Anciens Parfis , les Sabéens , les Egyptiens , les Grecs , ont admis un Enfer ; cet Enfer est sur la terre , & ce sont les persécuteurs qui en sont les Démons.

### LE CALOYER.

Je déteste la persécution , la contrainte , autant que vous ; & grace au Ciel , je vous ai déjà dit que les Turcs , sous qui je vis en paix , ne persécutent personne.

### L'HONNÊTE-HOMME.

Ah ! puissent tous les Peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

### LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant Caloyer , je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

### L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes , celle de tous les Patriarches & de tous les Sages de l'antiquité , l'adoration d'un Dieu , la justice , l'amour du prochain , l'indulgence pour toutes les erreurs , & la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de Dieu , que Dieu a gravée dans tous les cœurs. Mais certes il n'y a pas gravé que trois font un , qu'un morceau de pain est l'Être Eternel , & que l'âne de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être Caloyer.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête-homme.

LE CALOYER.

Je fers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit de plaindre & d'aimer les Caloyers, les Derviches, les Bonzes & les Talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes freres.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout Caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÊTE-HOMME.

Mon Dieu, bénissez ce bon Caloyer?

LE CALOYER.

Mon Dieu, bénissez cet honnête-homme!

S E R M O N  
D E S  
C I N Q U A N T E .

---

---

1749.

---

*On l'attribue à Mr. du Martaine ou du Marsay, d'autres à la Métrie; mais il est d'un grand Prince très-instruit.*

ACM

1911

1911

SER.

# SERMON DES CINQUANTE.

**C**Inquante personnes instruites , \* pieuses & raisonnables , s'assemblent depuis un an , tous les Dimanches , dans une Ville peuplée & commerçante. Elles font des prières ; après lesquelles un membre de la Société prononcé un discours. Ensuite on dîne ; & après le repas on fait une Collecte pour les pauvres ; chacun préside à son tour : c'est au Président à faire la Prière , & à prononcer le Sermon.

Voici une de ces Prières & un de ces Sermons. Si la semence de ces paroles tombe dans une bonne terre ; on ne doute pas qu'elle ne fructifie.

## *Prière.*

**D**ieu de tous les globes & de tous les êtres , la seule prière qui puisse vous convenir , est la soumission. Car que demander à celui qui a tout ordonné , tout prévu , tout enchaîné depuis l'origine des choses ? Si pourtant il est permis de représenter ses besoins à un pere ; conservez dans nos cœurs cette soumission même ; conservez-y votre religion pure , écartez de nous toute superstition. Si on peut vous insulte par des sacrifices indignes , abolissez ces infames mystères. Si on peut déshonorer la Divinité par des fables absurdes ; périssent ces fables à jamais. Si les jours du Prince & du Magistrat ne sont pas comptés

\* Le fait est très-vrai.



de toute éternité , prolongez leurs jours. Conservez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos freres se portent , la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéissance pour les loix, & leur sagesse dans la conduite privée : qu'ils vivent & qu'ils meurent, en n'adorant qu'un seul Dieu , rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés , mais qui a dans ce monde trop de rebelles:

*Sermon.*

**M**Es freres; la religion est la voix secrète de Dieu qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir, & non les diviser. Donc toute religion qui n'appartient qu'à un Peuple, est fausse. La nôtre est, dans son principe, celle de l'Univers entier; car nous adorons un Être Suprême, comme toutes les Nations l'adorent; nous pratiquons la justice que toutes les Nations enseignent, & nous rejettons tous les mensonges que les Peuples se reprochent les uns aux autres. Ainsi d'accord avec eux tous dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux tous dans les choses où ils se combattent. Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les tems se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité; & que les points dans lesquels ils different tous, ne soient les étendards du mensonge. La religion doit être conforme à la morale, & universelle comme elle : ainsi toute religion dont les dogmes offensent la morale, est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité & de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux; & de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, & ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux

premiers Points seront pour l'ancien Testament, & le troisieme pour le nouveau.

*Premier Point.*

**V**ous savez, mes freres, quelle horreur nous a saisis lorsque nous avons lus ensemble les écrits des Hébreux, en portant seulement notre attention sur tous les crimes contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice & la raison universelle, que non-seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que pour comble d'horreur on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'Être Suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, & pour persécuter l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature & le bon sens.

Un des premiers Patriarches, Loth, neveu d'Abraham, reçoit chez lui deux Anges déguisés en pèlerins : les habitans de Sodome conçoivent des desirs impudiques pour ces deux Anges ; Loth, qui avoit deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au Peuple à la place de ces deux étrangers. Il falloit que ces filles fussent étrangement accoutumées à se prostituer, puisque la premiere chose qu'elles font après que leur Ville a été consumée par une pluye de feu, & que leur mere a été changée en statue de sel, est d'enivrer leur pere deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre. Cela est imité de l'ancienne fable Arabique de Cyniras & de Myrrha : mais dans cette fable bien plus honnête, Myrrha est punie de son crime ; au-lieu que les deux filles de Loth sont recompensées par la plus grande & la plus chere des bénédictions selon l'esprit Juif ; elles sont meres d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons pas sur le mensonge d'Isaac, le pere des justes, qui dit que sa femme est sa sœur, soit qu'il ait renouvelé ce mensonge d'Abraham, soit qu'Abraham fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme. Mais arrêtons-nous un moment au Patriarche Jacob, qu'on nous donne comme l'exemple des justes. Il force son frere, qui meurt de faim, à lui céder son droit d'ainesse pour une assiette de lentilles; ensuite il trompe son vieux pere Isaac au lit de la mort. Après avoir trompé son pere, il trompé & il vole son beau-pere Laban. C'est peu d'épouser les deux sœurs; il couche avec toutes ses servantes. Et son Dieu bénit cette incontinence & ces fourberies.

Quelles sont les actions des enfans d'un tel pere? Dina, sa fille, plaît à un Prince de Sichem, & il est vraisemblable qu'elle aime ce Prince, puisqu'elle couche avec lui. Le Prince la demande en mariage; on la lui accorde à condition qu'il se fera circoncrire lui & son Peuple: le Prince accepte la proposition. Mais sitôt que lui & les siens se sont fait cette opération douloureuse, qui pourtant leur devoit laisser assez de force pour se défendre, la famille de Jacob égorgé tous les hommes de Sichem, & fait esclaves les enfans & les femmes. Nous avons dans notre enfance entendu l'histoire de Thyeste & de Pélopie. Cette incestueuse abomination est renouvelée dans Juda, le Patriarche & le pere de la premiere tribu. Il couche avec sa belle-fille, & ensuite il la veut faire mourir.

Le livre après cela suppose que Joseph, un enfant de cette famille errante, est vendu en Egypte, & que cet étranger est établi premier Ministre pour avoir expliqué un songe. Mais quel premier Ministre, qu'un homme, qui, dans un tems de famine, obligé

toute la nation de se faire esclave pour avoir du pain ? quel Magistrat parmi nous oseroit jamais, en un tems de famine, proposer un marché si abominable, & quelle nation accepteroit cet infame marché ?

N'examinons pas ici comment soixante & dix personnes de la famille de Joseph, qui s'établirent en Egypte, purent en deux cens quinze ans se multiplier jusqu'à six cens mille combattans, sans compter les femmes, les vieillards & les enfans, ce qui devoit composer une multitude de plus de deux millions d'ames ; ne discutons point comment le texte porte quatre cens trente ans, lorsque ce même texte en a compté deux cens quinze. Le nombre infini de contradictions qui sont le sceau de l'imposture, n'est pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Ecartons pareillement les prodiges ridicules de Moïse & des enchanteurs de Pharaon, & tous ces miracles faits pour donner au Peuple Juif un malheureux coin de mauvaise terre qu'ils achètent ensuite par le sang & par le crime, au-lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étoient : tenons-nous-en à cette voye affreuse d'iniquité par lesquelles on les fait marcher.

Leur Dieu avoit fait de Jacob un voleur, & il fait des voleurs de tout le Peuple : il ordonne à son Peuple de dérober & d'emporter tous les vases d'or & d'argent & tous les ustenciles. Voilà donc ces misérables, au nombre de six cens mille combattans, qui, au-lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands, conduits par leur Dieu. Si ce Dieu avoit voulu leur donner une bonne terre, il pouvoit leur donner l'Egypte ; mais non, il les conduit dans un désert. Ils pouvoient se sauver par le chemin le plus court : ils se détournent de plus de trente milles pour passer la mer rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frere de Moïse leur fait un autre

Dieu ; & ce Dieu est un veau ; & pour punir son frere, ce même Moïse ordonne à des Prêtres de tuer leurs fils , leurs freres , leurs peres , & ces Prêtres tuent vingt-trois mille Juifs qui se laissent égorgé comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce Peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son Dieu, qu'il appelle Adonai, du nom d'Adonis qu'ils empruntent des Phéniciens. Le vingt-neuvieme verset du vingt-septieme chapitre du Lévitique défend expressément de racheter les hommes voués à l'anathème, au sacrifice ; & c'est sur cette loi de Cannibales, que Jephté, quelque tems après, immole sa propre fille. Ce n'étoit pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres immolés pour avoir eu commerce avec les filles idolâtres ; digne prélude, digne exemple, mes freres, des persécutions en matiere de religion.

Ce Peuple avance dans les déserts & dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit leur Dieu : *Egorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles.* Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres Hébreux. Et nous frémirions d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutoit pas que les Juifs trouverent dans le camp des Madianites six cens soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. L'absurdité dément heureusement ici la barbarie. Mais encore une fois ce n'est pas à présent que j'examine le ridicule & l'impossible, je m'arrête à ce qui est exécration.

Après avoir passé le Jourdain à pied comme la mer, voilà ce Peuple dans la terre promise. La premiere

personne qui introduit par une trahison ce Peuple saint, est une prostituée, nommée Rahab. Dieu se joint à cette prostituée ; il fait tomber les murs de Jéricho, au bruit de la trompette. Le saint Peuple entre dans cette Ville, sur laquelle il n'avoit de son aveu aucun droit, & il massacre les hommes, les femmes & les enfans. Passons sous silence les autres carnages, & les Rois crucifiés, & les guerres prétendues contre les géans de Gaza & d'Ascalon, & le meurtre de tous ceux qui ne pouvoient prononcer le mot Shibolet.

Ecoutez cette belle aventure. Un Léviste arrive sur son âne avec sa femme à Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Quelques Benjamites veulent absolument commettre le péché de sodomie avec le Léviste ; ils assouvissent leur brutalité sur sa femme qui meurt de ces excès. Il falloit punir les coupables. Point. Les onze tribus massacrent toute la tribu de Benjamin, il n'en échappe que six cens hommes. Mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze ; & pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres Villes, & y prennent six cens filles pour donner aux six cens Benjamites survivans, & pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur ! ne rapportons que celui de l'homme de Dieu, Aod. Les Juifs venus de si loin pour conquérir, sont soumis malgré le Seigneur aux Philistins ; ils ont juré obéissance au Roi Eglon ; un saint Juif, cet Aod, demande à parler tête à tête avec le Roi, de la part de Dieu ; le Roi ne manque pas d'accorder l'audience, Aod l'assassine. Et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les Chrétiens, pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de Souverains.

Enfin la nation chérie qui avoit été ainsi gouvernée par Dieu même, veut avoir un Roi, de quoi le Prêtre Samuel est bien fâché.

Le premier Roi Juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes. Saül ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour, pour mieux combattre les Philistins, & pour que ses Soldats eussent plus de force & de vigueur; & il jura au Seigneur, d'immoler au Seigneur celui qui auroit mangé. Le peuple heureusement fut plus sage que lui, & ne permit pas que le fils du Roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel.

Mais voici, mes freres, l'action la plus détestable & la plus consacrée. Il est dit que Saül prend prisonnier un Roi du pays, nommé Agag : il ne tue point son prisonnier, il en agit comme chez les nations humaines & polies. Qu'arrive-t-il? le Seigneur en est irrité, & voici Samuel, Prêtre du Seigneur, qui dit : vous êtes réprouvé pour avoir épargné un Roi qui s'est rendu à vous ; & aussi-tôt ce Prêtre boucher coupe Agag par morceaux. Que diroit-on, mes freres, si, lorsque Charles-Quint l'Empereur eut un Roi de France en ses mains, son Chapelain fût venu lui dire, *vous êtes damné pour n'avoir pas tué François premier*, & que ce Chapelain eut égorgé le Roi de France aux yeux de l'Empereur, & en eût fait un bachelis?

Mais que dirons-nous du saint Roi David, de celui qui est si agréable devant le Dieu des Juifs, & qui mérite que le Messie vienne de ses reins? Comme il vient de la prostituée Rahab & de l'incestueuse Thamar, (car c'est là sa généalogie,) ce bon David fait d'abord le métier de brigand. Il rançonne, il pille tout ce qu'il trouve; il pille entr'autres un homme riche, nommé Nabal, & il épouse sa femme.

Il se refugie chez le Roi Achis, & va pendant la nuit mettre à feu & à sang les villages de ce Roi Achis, son bienfaiteur. Il égorge, dit le texte sacré, hom-

mes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle.

Devenu Roi, il ravit la femme d'Urie, & fait tuer le mari; & c'est de cet aduldere homicide que vient le Messie, le fils de Dieu, Dieu lui-même. O blasphème! ce David, devenu ainsi l'aïeul de Dieu pour recompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne & sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de Prince bon & prudent qui ne doive favoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit favoir le nombre de son troupeau. David fait ce dénombrement sans qu'on nous dise pourtant combien il avoit de Sujets: & c'est pour avoir fait ce sage & utile règlement, qu'un Prophete vient de la part de Dieu lui donner à choisir de la guerre, de la peste ou de la famine.

Ne nous appesantissons pas, mes chers freres, sur les barbaries sans nombre des Rois de Juda & d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats toujours mêlés de contes ridicules. Ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire: il n'y a pas jusqu'au Prophete Elisée qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'ont appellé *tête chauve*.

Laissons cette nation atroce dans sa captivité à Babylone, & dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur Dieu *Adonis* ou *Adonai*, qui avoit si souvent assuré aux Juifs la domination de toute la terre.

Enfin sous le gouvernement sage des Romains il naît un Roi aux Hébreux; & ce Roi, mes freres, ce Shilo, ce Messie, vous savez qui il est. C'est celui qui ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces Prophetes sans mission, qui n'ayant pas le sacerdoce, se faisoient un métier d'être inspirés, a été au bout de quelques centuries regardé comme un Dieu.



N'allons pas plus loin : voyons sur quels prétextes , sur quels faits , sur quels miracles , sur quelles prédictions , enfin sur quels fondemens , est bâtie cette dégoûtante & abominable histoire.

*Second Point.*

**O** Mon Dieu ! si tu descendois toi-même sur la terre , si tu me commandois de croire ce tissu de meurtres , de vols , d'assassinats , d'incestes commis par ton ordre & en ton nom ; je te dirois , non , ta sainteté ne veut pas que j'acquiesce à ces choses horribles qui t'outragent , tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc , vertueux & sages auditeurs , pourrions-nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent ?

Parcourons d'une manière sommaire ce livre si faussement imputé à Moïse : je dis faussement imputé. Car il n'est pas possible que ce Moïse ait parlé de choses advenues long-tems après lui ; & nul de nous ne croiroit que les mémoires de Guillaume Prince d'Orange sont de sa main , si dans ces mémoires il étoit parlé de faits arrivés après sa mort. Parcourons , dis-je , ce qu'on nous raconte sous le nom de Moïse. D'abord Dieu fait la lumière , qu'il nomme jour , & puis les ténèbres , qu'il nomme nuit , & ce fut le premier jour. Ainsi il y eut des jours avant que le soleil fût fait.

Puis Dieu le sixième jour fit l'homme & la femelle. Mais l'auteur oubliant que la femme étoit déjà faite , la tire ensuite d'une côte d'Adam. Adam & Eve sont mis dans un Jardin dont il sort quatre fleuves ; & parmi ces quatre fleuves il y en a deux , l'Euphrate & le Nil , qui ont leur source à mille lieues l'un de l'autre. Le serpent parloit alors comme l'homme , & étoit le plus fin des animaux des champs. Et il persuade à la

femme de manger la pomme, & les fait ainsi chasser du Paradis. Le genre-humain multiplie, & les enfans de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes; & il y avoit des géans sur la terre; & Dieu se repentit d'avoir fait l'homme : il voulut donc l'exterminer par le déluge; mais il voulut sauver Noé, & lui commanda de faire un vaisseau de trois cens coudées, de bois de gopher. Dans ce seul vaisseau devoient entrer sept paires de tous les animaux mondes, & deux des immondes. Il falloit les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre : or vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphans, quatorze chameaux, quatorze buffles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, de cerfs, de daims, de serpens, d'autruches & plus de deux mille especes considérables. Vous demanderez où l'on avoit pris l'eau, pour l'élever sur toute la terre quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du Ciel. Dieu fait où sont ces cataractes.

Dieu fait après le déluge une alliance avec Noé & avec tous les animaux; & pour confirmer cette alliance, il institue l'Arc-en-ciel. Ceux qui écrivirent cela, n'étoient pas, comme vous le voyez, grands physiciens. Voilà donc Noé qui a une religion donnée de Dieu; & cette religion n'est ni la Juive, ni la Chrétienne. La postérité de Noé veut bâtir une tour qui aille jusqu'au Ciel. Belle entreprise! Dieu la craint, & fait parler plusieurs Langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est dans cet ancien goût oriental de fables à perte de vue.

C'est une pluie de feu qui change des villes en un lac; c'est la femme de Loth changée en statue de sel; c'est Jacob qui se bat pendant toute une nuit contre un Ange, & qui est blessé à la cuisse; c'est Joseph vendu esclave en Egypte, qui y devient premier Ministre pour

avoir deviné un rêve ; soixante & dix personnes de sa famille s'établissent en Egypte , & en deux cens quinze ans elles se multiplient , comme nous l'avons vu , jusqu'à deux millions.

Ce sont donc ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuient d'Egypte , & qui prennent le plus long chemin pour avoir le plaisir de passer la mer à pied sec. Mais ce miracle n'a rien de surprenant. Les Magiciens de Pharaon en faisoient de fort beaux , & ils en faisoient presque autant que Moïse. Ils changeoient comme lui une verge en serpent , ce qui est une chose toute simple. Si Moïse changeoit les eaux en sang , aussi faisoient les Sages de Pharaon. Il faisoit naître des grenouilles , & eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux ; les Juifs en cette partie en savoient plus que les autres nations.

Enfin Adonaï fait mourir chaque premier né Egyptien , pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple ; c'étoit bien le moins qu'on pût faire en pareille occasion. Tout le reste est de cette force. Ces peuples errent dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes : aussi-tôt il se trouve une eau qui fait enfler & crever toute femme qui a forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte ; on leur fait pleuvoir des cailles & de la manne , leurs habits se conservent quarante ans , & croissent avec les enfans , & il descend apparemment des habits du Ciel pour les nouveaux nés. Un Prophete du voisinage veut maudire ce peuple ; mais son ânessé s'y oppose avec un Ange , & l'ânessé parle très-raisonnablement & assez long-tems au Prophete.

Ce Peuple attaque-t-il une Ville ? les murailles tombent au son des trompettes , comme Amphion en bâtissoit au son de la flûte. Mais voici le plus beau. Cinq Rois Amorréens , c'est-à-dire , cinq Chefs de Villages

achent de s'opposer aux ravages de Josué. Ce n'est pas assez qu'ils soient vaincus, & qu'on en fasse un grand carnage : le Seigneur Adonai fait pleuvoir sur les fuyards une pluye de grosses pierres. Ce n'est pas encore assez : il échappe quelques fugitifs ; & pour donner tout le tems à Israël de les poursuivre, la nature suspend ses loix éternelles ; le Soleil s'arrête sur Gabaon, & la Lune sur Aiadon. Nous ne comprenons pas trop comment la Lune étoit de la partie ; mais enfin le livre de Josué ne permet pas d'en douter, & il cite pour son garant le livre du droiturier. Vous remarquerez en passant que ce même livre du droiturier est cité dans les Paralipomenes. C'est tout comme si on nous donnoit pour authentique un livre du tems de Charles-Quint, dans lequel on citeroit Puffendorf. Mais passons. De miracle en miracle nous arrivons jusqu'à Samson, représenté comme un fameux paillard favori de Dieu : celui-là, parce qu'il n'étoit point rasé, défait mille Philistins avec une mâchoire, & attache par la queue trois cens renards qu'il trouve à point nommé. Et le reste.

Il n'y a presque pas une page qui ne présente de pareils contes. Ici, c'est l'ombre de Samuel qui paroît à la voix d'une forcierie ; là, c'est l'ombre d'un cadran, (supposé que ces misérables eussent des cadrans) laquelle recule de dix degrés à la priere d'Ezéchias qui demande judicieusement ce signe : car Dieu lui donnoit le choix de faire avancer ou reculer l'heure ; & le docte Ezéchias trouvoit que ce n'étoit pas une grande affaire d'avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est Elie qui monte au Ciel dans un char de feu ; ce sont des enfans qui chantent dans une grande fournaise ardente. Je n'aurois jamais fait si je voulois entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes

dont ce livre fourmille. Jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence & de fureur.

Tel est d'un bout à l'autre cet ancien Testament le pere du nouveau, pere qui défavoue son fils, & qui le tient pour un enfant bâtard & rebelle. Car les Juifs, fideles à la Loi de Moïse, regardent avec exécration le Christianisme élevé sur les ruines de cette Loi. Mais les Chrétiens ont voulu, à force de subtilités, justifier le nouveau Testament par l'ancien même. Ainsi ces deux Religions se combattent avec les mêmes armes. Elles appellent toutes deux en témoignage les mêmes Prophetes; elles attestent les mêmes prédictions.

Les siècles à venir qui auront vu passer ces cultes insensés, & qui peut-être, hélas! en recevront d'autres non moins indignes de Dieu & des hommes, les siècles à venir, mes freres, pourront-ils croire que le Judaïsme & le Christianisme se soient appuyés sur de tels fondemens, sur les prophéties: & quelles prophéties! écoutez. Le prophete Esaïa est appelé par Achas, Roi de Juda, pour lui faire quelque prédiction selon la coutume vaine & superstitieuse de tout l'Orient. Car ces Prophetes étoient, comme vous savez, des gens qui se méloient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avoit encore beaucoup en Europe dans le siècle passé, & sur-tout parmi le petit Peuple.

Le Roi Achas assiégé dans Jérusalem par Salma-nezer qui avoit pris Samarie, demande donc au Devin Esaïa une prophétie & un signe. Esaïa lui dit : *Voici le Signe; une fille sera engrossée, elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuel. Il mangera du beurre & du miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal & choisir le bien; & avant que cet enfant soit en cet état, la terre que tu as en détestation sera abandonnée par ses deux Rois, & l'Eternel*

*sifflera aux mouches qui sont aux bords des ruisseaux d'Egypte & d'Assur ; & le Seigneur prendra un rasoir de louage, & fera la barbe au Roi d'Assur, & lui rasera la tête & les poils des pieds.*

Après cette belle prophétie rapportée dans Esaïa, & dont il n'est pas dit un mot dans le livre des Rois, le Prophete est chargé lui-même de l'exécution. Le Seigneur lui commande d'écrire d'abord dans un grand rouleau. *Qu'on se dépêche de butiner ; il hâte le pillage.* Puis en présence de témoins il couche avec une fille, & lui fait un enfant ; mais, au-lieu de l'appeller Emmanuel ; il lui donne nom Maher Salal as bas.

Voilà, mes freres, ce que les Chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ. Voilà la prophétie qui établit le Christianisme. La fille à qui le Prophete fait un enfant, c'est la Vierge Marie. Maher Salal as bas ; c'est Jesus-Christ. Pour le beurre & le miel, je ne fais pas ce que c'est.

Chaque Devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils sont captifs ; & cette délivrance, c'est, selon les Chrétiens, la Jérusalem céleste, & l'Eglise de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs. Mais chez les Chrétiens, tous ces miracles & toutes ces prédictions sont des figures de Jesus-Christ.

Voici, mes freres, une de ces belles & éclatantes figures. Le grand Prophete Ezéchiel voit un vent d'aquilon, & quatre animaux, & des roues de chrysolites toutes pleines d'yeux, & l'Eternel lui dit : leve-toi, mange un livre, & va-t-en. Ensuite l'Eternel lui commande de dormir trois cens quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & ensuite quarante sur le côté droit : l'Eternel le lie avec des cordes. Ce Prophete étoit assurément un homme à lier. Nous ne sommes pas au bout. Puis-je répéter sans vomir ce que Dieu ordonne à Ezéchiel ? il le faut. Dieu lui ordonne de man-

ger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croiroit-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures ? oui, mes freres, le Prophete mange son pain d'orge avec ses excréments. Il se plaint que ce déjeuner lui répugne un peu. Et Dieu, par accommodement, lui permet de ne mêler à son pain que de la fiente de vache. C'est donc là un type, une figure de l'Eglise de Jesus-Christ ! Ne pensez pas, mes freres, que ce soit là la plus horrible abomination des toutes celles qui fourmillent dans les livres de ces prétendus Prophetes. Lisez le vingt-troisieme chapitre de ce même Ezéchiél, vous y verrez ces propres mots touchant la jeune Oliba : " sa fureur impudique a recherché le coit de ceux qui ont des membres de cheval, & qui décharg... comme des ânes. Et à qui Ezéchiél fait-il tenir cet exécrationnel discours !

Après cet exemple, il est inutile d'en apporter d'autres, & de perdre notre tems à combattre toutes ces rêveries dégoûtantes & abominables qui font le sujet des disputes entre les Juifs & les Chrétiens. Contentons-nous de plaindre l'aveuglement le plus déplorable qui jamais ait offusqué la raison humaine : espérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres, & venons au nouveau Testament, digne suite de tout ce que nous avons vu.

### *Troisieme Point.*

**C'**Est en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du tems d'Auguste, que dans les siècles barbares dont nous venons de parler : c'est en vain que les Juifs avoient commencé à connoître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à Moïse, & les récompenses de Dieu après notre mort pour les justes, comme les punitions, quelles qu'elles soient, pour les méchans ;  
dogme

dogme non moins ignoré de Moïse. La raison n'en perça pas davantage chez ce misérable Peuple, dont est sortie cette Religion Chrétienne qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles & de crimes, qui a fait couler tant de sang, & qui est partagée en tant de sectes ennemies dans le coin de la terre où elle regne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les Prophetes pour se distinguer dans la populace. Voici celui qui a fait le plus de bruit, & dont enfin on a fait un Dieu. Voici le précis de son histoire en peu de paroles, telle qu'elle est rapportée dans les livres qu'on nomme Evangile: Si on veut savoir en quel tems ces quatre Evangiles ont été écrits, il est évident qu'ils l'ont été après la prise de Jérusalem. Car au Chapitre vingt-troisième du livre attribué à Matthieu, Jesus dit aux Prêtres : *Serpens, race de viperes, &c.*  
 „ tombe sur vous tout le sang innocent répandu depuis  
 „ le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie;  
 „ fils de Barach, tué entre le temple & l'autel. „ Il  
 n'est parlé, mes freres, d'un Zacharie, fils de Barach, tué entre le temple & l'Autel, que dans l'histoire du siege de Jérusalem par Flavien Joseph. Donc il est démontré que cet Evangile ne fut écrit qu'après le livre de Joseph. Vous savez avec quelle absurdité ces quatre Auteurs se contredisent : c'est une preuve démonstrative du mensonge. Hélas ! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice ; contentons-nous d'un récit court & fidele.

D'abord on fait Jesus descendant d'Abraham & de David. Et l'Ecrivain Matthieu compte quarante-deux générations en deux mille ans. Mais dans son compte, il ne s'en trouve que quarante & une. Et dans cet arbre généalogique qu'il tire des livres des Rois, il se trompe encore lourdement, en donnant Josias pour pere à Jéconias.



Luc donne aussi une généalogie, mais il y met cinquante-six générations depuis Abraham. Et ce sont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces généalogies sont celles de Joseph, & les Evangélistes assurent que Jésus n'est pas fils de Joseph. En vérité seroit-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse ? Et c'est du fils de Dieu dont il s'agit ! Et c'est Dieu qui est lui-même l'auteur du livre !

Matthieu dit que quand ce Jésus, Roi des Juifs, fut né en une étable au village de Bethléem, trois Mages ou trois Rois virent son étoile en Orient, qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem, & que le Roi Hérode, ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits enfans au-dessous de deux ans. Y a-t-il une horreur plus ridicule ? Matthieu ajoute que le père & la mère emmenerent le petit Jésus en Egypte, & y restèrent jusqu'à la mort d'Hérode.

Luc dit formellement le contraire. Il marque que Joseph & Marie restèrent paisiblement durant six semaines à Bethléem ; qu'ils allèrent à Jérusalem, & delà à Nazareth, & que tous les ans ils alloient à Jérusalem.

Les Evangélistes se contredirent sur le tems de la vie de Jésus, sur ses prédications, sur le jour de sa Cène, sur celui de sa mort, sur les apparitions après sa mort, en un mot, presque sur tous les faits. Il y avoit quarante-neuf Evangiles faits par les Chrétiens du premier & second siècle, qui se contredisoient tous encore davantage. Et enfin on choisit les quatre qui nous restent. Mais quand même ils seroient tous d'accord, que d'inepties, grand Dieu, que de misères, que de choses puériles, absurdes & odieuses !

La première aventure de Jésus, c'est-à-dire du fils de Dieu consubstantiel à Dieu, en un mot de Dieu, c'est d'être enlevé par le Diable ; car le Diable qui n'a point paru dans les livres de Moïse, joue un grand

rôle dans l'Évangile. Le Diable donc emporte Dieu sur une montagne dans le désert, & lui montre delà tous les Royaumes de la terre. Quelle est cette montagne dont on découvre tant de Pays ? nous n'en savons rien.

Jean rapporte que Jesus va à une noce, & qu'il y change l'eau en vin, qu'il chasse du parvis du temple ceux qui vendoient des animaux pour les sacrifices ordonnés par la Loi.

Toutes les maladies étoient alors des possessions du Diable. Et en effet Jesus donne pour mission à ses Apôtres, de chasser les Diables. Il délivre donc en passant un possédé qui avoit une légion de Démonis ; & il fait entrer ces Démons dans un troupeau de cochons, lesquels se précipitent dans la mer de Tibériade ; on peut croire que le maître des cochons, qui apparemment n'étoit pas Juif, ne fut pas content de cette farce : il guérit un aveugle, & cet aveugle voit des hommes comme si c'étoit des arbres.

Il veut manger des figues en Hyver ; il en cherche sur un figuier, & n'en trouvant point, il maudit l'arbre & le fait sécher ; & le texte ne manque pas d'ajouter, avec prudence, *car ce n'étoit pas le tems des figues.*

Il se transfigure pendant la nuit, & il fait venir Moïse & Elie. En vérité les contes des sorciers approchent-ils de ces impertinences ? Cet homme qui disoit continuellement des injures atroces aux Pharisiens, qui les appelloit race de viperes, sépulcres blanchis, est enfin traduit par eux à la justice, est supplicié avec deux voleurs, & ses historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été couverte d'épaisses ténèbres en plein midi & en pleine Lune ; comme si tous les écrivains de ce tems-là n'auroient pas remarqué un si étrange miracle ! Après cela il ne coûte rien de le dire ressuscité, & de prédire la fin du monde, qui pourtant n'est pas arrivée.

G 2



La secte de ce Jesus subsiste cachée, le fanatisme s'augmente : on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu. Mais bientôt on s'encourage. Je ne fais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte Nazaréenne. On fait de Jesus le *logos*, le verbe de Dieu; puis consubstantiel à Dieu son pere. On imagine la Trinité, &, pour la faire croire, on falsifie les premiers Evangiles. On ajoute un passage touchant cette Trinité, de même qu'on falsifie l'historien Joseph pour lui faire dire un mot de Jesus, quoique Joseph soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des vers des Sibylles. En un mot point d'artifice, de fraude, d'imposture, que les Nazaréens ne mettent en œuvre.

Au bout de trois cens ans ils viennent à bout de faire reconnoître ce Jesus pour Dieu. Et non contents de ce blasphème, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce Dieu dans un morceau de pâte. Ils font disparoître le pain. Et tandis que leur Dieu est mangé des souris, tandis qu'on le digere, qu'on le rend avec les excréments, ils soutiennent qu'il n'y a point de pain dans leur hostie, que c'est Dieu seul qui s'est mis à la place du pain à la voix d'un homme. Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Eglise. La rapine y préside, on vend la rémission des péchés, on vend les indulgences ainsi que les bénéfices, & tout est à l'enchere,

Cette secte se partage en une multitude de sectes : dans tous les temps on se bat, on s'égorge, on s'assassine à chaque dispute; les Rois, les Princes sont massacrés. Tel est le fruit, mes chers freres, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinifiée. Voilà donc pourquoi on ose faire descendre Dieu sur la terre, pour livrer l'Europe pendant des siècles au meurtre & au brigandage! Il est vrai que nos peres ont secoué une

partie de ce joug affreux ; ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions. Mais, bon Dieu ! qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait ! tous nous crie qu'il est tems d'achever, & de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts.

Déjà une foule de Théologiens embrasse un Socianisme qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu, dégagée de superstitions. L'Angleterre, l'Allemagne, nos Provinces, sont pleines de Docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater ; il y en a aussi un grand nombre dans les autres pays. Pourquoi donc attendre plus long-tems ? pourquoi ne pas adorer Dieu en esprit & en vérité ? pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, & se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme ?

On nous dit qu'il faut des mystères au peuple, qu'il faut le tromper. Eh, mes freres ! peut-on faire cet outrage au genre-humain ? Nos peres n'ont-ils pas déjà ôté au Peuple la transubstantiation, l'adoration des créatures & des os des morts, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles, les images ridicules ? Le Peuple ne s'est-il pas accourumé à la privation de ces alimens de la superstition ? il faut avoir le courage de faire encore quelques pas. Le Peuple n'est pas si imbécille qu'on le pense. Il recevra sans peine un culte sage & simple d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit que les Noachides le professoient, tel que tous les Sages de l'antiquité l'ont pratiqué, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les Lettrés. Nous ne prétendons point dépouiller les Prêtres de ce que la libéralité des Peuples leur a donné : mais nous voudrions que ces Prêtres, qui se raillent presque tous secrètement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité.

Qu'ils y prennent garde ; ils offensent, ils désho-

noient la Divinité ; & alors ils la glorifieront. Que de biens inestimables seroient produits par un si heureux changement ! les Princes & les Magistrats en seroient mieux obéis, les Peuples plus tranquilles ; l'esprit de division & de haine seroit dissipé. On offriroit à Dieu en paix les prémices de ses travaux. Il y auroit certainement plus de probité sur la terre ; car un grand nombre d'esprits foibles , qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette superstition Chrétienne, qui l'entend tourner en ridicule par tant de Prêtres, s'imaginent , sans réfléchir , qu'il n'y a en effet aucune Religion ; & sur ce principe il s'abandonne à des excès. Mais lorsqu'il connoitra que la Secte Chrétienne n'est en effet que le pervertissement de la Religion naturelle ; lorsque la raison libre de ses fers apprendra au Peuple qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu est le pere commun de tous les hommes qui sont freres, que ces freres doivent être les uns envers les autres, justes & bons, qu'ils doivent exercer toutes les vertus ; que Dieu étant juste doit récompenser ces vertus & punir les crimes ; certes alors, mes freres, les hommes seront plus gens de bien, en étant moins superstitieux. Nous commençons par donner cet exemple en secret, & nous osons espérer qu'il sera suivi en public. Puissé ce grand Dieu qui m'écoute, ce Dieu qui assurément ne peut ni être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ces livres remplis de contradictions, de démenche & d'horreur ; puisse ce Dieu créateur de tous les mondes avoir pitié de cette Secte de Chrétiens qui le blasphement ! puisse-t-il les ramener à la religion sainte & naturelle, & répandre ses bénédictions sur les efforts que nous faisons pour le faire adorer !



**E X A M E N**  
**DE LA**  
**RELIGION**

Dont on cherche l'Eclaircissement de bonne foi.

OUVRAGE ATTRIBUÉ

A MR. DE SAINT-EVREMOND.

---

1745.

---

ALM

BY

NOBLE

...

...

...

.....  
.....

---

# EXAMEN

## DE LA

# RELIGION.

---

### CHAPITRE I.

*S'il doit être permis à un chacun d'examiner sa Religion, & s'il est nécessaire de le faire?*

#### I.

**I**L semble qu'il doit être permis & qu'il est même nécessaire que chacun examine sa Religion : car que peut-il y avoir depuis le commencement de notre vie, jusqu'au moment de notre mort, qui nous intéresse davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours ? l'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie, peut finir à chaque instant, nous savons qu'il finira ; & l'état où nous serons après la mort, n'a d'autres bornes que l'Eternité.

Dans les premières années de notre vie, nous n'avons pas assez de capacité, ni de force, pour nous occuper d'autres choses que du présent ; il fait sur nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir : cette foiblesse nous fait croire ceux en qui nous trouvons le plus de lumière ; & ce qui n'est en eux qu'un effet de leur expérience, nous le



regardons comme une suite d'une connoissance naturellement plus étendue que la nôtre. Ils prévoient la vicissitude des saisons, ils prennent des mesures pour nous en garantir, &c.

La Religion nous promet un bonheur éternel & nous menace d'un malheur sans fin, selon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre vie, conduite qu'elle nous prescrit : pouvons-nous donc nous étourdir jusqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promesses & ces menaces, & quels en sont les fondemens ?

## II.

On ne peut douter que dans toutes fortes de Religions, il n'y ait des Personnes de bonne foi, j'en appelle au témoignage de tous les Voyageurs. Or, si un CHRETIEN de bonne foi ne veut pas examiner sa Religion, pourquoi voudra-t-il qu'un MAHOMETAN de bonne foi examine la sienne ? Celui-ci croit également que sa Religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le Chrétien croit que Dieu a révélé la Religion chrétienne par Jesus-Christ. Il y a bien de l'injustice parmi les Hommes ; chaque Secte, chaque Cabale se croit infallible, & ne veut point s'appliquer à former même les objections qu'elle fait aux autres ; le préjugé ne nous laisse pas seulement entrevoir le danger de la rétorsion.

## III.

Plus on examine la vérité, & plus on la connoît ; l'Examen & l'attention sont une Priere naturelle, disent les Philosophes, que nous faisons à Dieu, pour le porter à nous découvrir la vérité. Si la Religion Chrétienne est véritable, l'examen nous fortifiera dans sa croyance. Si elle est fautive, quel bonheur pour nous de sortir de l'Erreur !

La Religion est, dit-on, un dépôt précieux que les Peres ont laissé à leurs enfans. Si ce dépôt n'est pas un rien, une fiction, que craignons-nous de l'examiner ? Si c'est une Fable, quel mal y aura-t-il de reconnoître que ce qu'on a donné comme une réalité, n'est qu'une imagination de nos ancêtres ?

## IV.

Nous ne sommes dans une croyance, ou dans un sentiment, que par raison, ou par préjugé. Nous y sommes par raison, lorsque nous l'embrassons après un sérieux Examen, & par l'évidence de la démonstration.

Nous y sommes par préjugé, quand nous l'embrassons par quelque autre voye que ce soit ; comme lorsque nous croyons que quelque chose est, uniquement parce que nos Peres, nos Pasteurs, nos Maîtres, nos amis nous l'ont appris, & nous ont dit que cela étoit ainsi.

Ce que nous croyons par raison, ne fauroit être faux, lorsque nous avons pris toutes les précautions possibles & que l'on doit prendre pour former un jugement solide.

Ce que nous croyons par préjugé, peut être faux ou véritable, & nous ne devons croire qu'il est l'un ou l'autre, qu'après un sérieux examen.

Ainsi, lorsque nous croyons une Religion véritable sans l'avoir examinée, & seulement parce que nous y sommes nés, ou que ceux qui avoient quelque autorité sur nous, nous l'ont dit, nous ne la croyons véritable que par préjugé. Cette Religion peut donc être fautive ; & nous avons beau être de bonne foi, nous sommes menacés du dernier des malheurs, si nous sommes dans l'erreur, & les autres sectes dans la véritable voye. Qu'un Chrétien considère le malheur d'un Mahome-

tan de bonne foi qui n'est dans sa Religion que par préjugé ; le Mahométan pense du Chrétien ce que celui-ci pense du Mahométan.

Or, jusqu'à ce que le Chrétien ait examiné sa Religion, qui lui a dit qu'il n'est pas dans la malheureuse situation du Mahométan ? Qu'est-ce qui nous rassure ? Est-ce notre préjugé, notre bonne foi ? Mais on ne peut nier que, dans toutes les Religions, on ne trouve ce préjugé & cette même bonne foi.

Le Chrétien se flatte, lorsqu'il croit que toutes les autres Religions sont visiblement mauvaises. Il n'est pas en cela de si bonne foi que l'Écriture, qui dit que Jésus-Christ paroît une folie aux Nations, & que les Juifs le regardent comme leur honte, *Gentibus stultitiam, Judæis scandalum*. Tous les autres Peuples de la Terre nous croient les plus déraisonnables du monde en matière de Religion. Les Païens disent que nous adorons un homme, un morceau de Pain, & qu'ainsi nous n'avons rien à leur reprocher. Les Turcs nous accusent de multiplier la Divinité. Enfin, si nous croyons qu'ils doivent embrasser notre Religion, à cause que les leurs contiennent des impertinences, ils soutiennent qu'il n'y a rien de plus extravagant que ce que nous appellons mystères. Ainsi, puisque chacun ne juge que par préjugé du ridicule de la Religion de son voisin, il semble que l'examen seul peut, ou nous rassurer, ou nous détromper.

Je crois donc cet examen non-seulement utile, puisqu'il peut nous détromper, si nous sommes dans une fausse Religion, ou nous affermir, si nous sommes dans la véritable : mais de plus je le crois nécessaire & indispensable, puisque nous ne voyons rien qui nous intéresse tant que l'Éternité.

Un nombre infini d'hommes nous crient par leurs paroles & par leur conduite, que nous sommes

dans une fausse Religion, que nous souffrirons éternellement ; & nous aurons l'assurance de demeurer tranquilles, & de ne pas seulement examiner si tant de personnes se trompent, ou si c'est nous qui donnons dans l'illusion ?

Examinons un moment combien le nombre des Chrétiens est petit. La Terre a quatre Parties, l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. On doit compter pour peu de chose les Chrétiens d'Asie, d'Afrique & d'Amérique ; encore damnons-nous une partie de ces Chrétiens qui ne sont pas Catholiques. Reste l'Europe : le Turc en occupe une partie ; le Moscovite, que nous damnons aussi parce qu'il est schismatique, y possède un grand Royaume ; nous damnons encore l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemarck, presque toute l'Allemagne, & une grande partie de la Suisse, parce qu'ils sont hérétiques ; combien même y a-t-il d'hérétiques dans les Etats qui nous restent ? Je ne prétends pas conclure du petit nombre, que nous ayons tort : mais je soutiens, si je parle à des personnes raisonnables, que cela doit au moins nous porter à examiner si nous avons raison. Les autres hommes ne font-ils pas, comme nous, l'ouvrage de Dieu ; & notre amour-propre peut-il nous aveugler jusqu'au point de nous faire croire, avant de l'avoir bien examiné, que nous sommes les seuls que Dieu sauvera ?

D'ailleurs ne dois-je pas craindre de m'exposer à ne pas suivre la volonté de Dieu ? Car enfin, avant l'examen, je ne suis pas assuré de la suivre, & je dois dire avec David : *Notum fac mihi viam in qua ambulem, doce me justificationes tuas* ; comment pourrai-je, sans cet examen, discerner les fables des hommes, d'avec la Loi de Dieu ? *Narraverunt mihi iniqui Fabulationes, sed non ut Lex*

*na.* Il se fait dans le monde une circulation de toutes choses, & même de Religion.

L'Orient a été le centre du Paganisme, ensuite de la Religion Chrétienne : aujourd'hui il l'est de la Mahométane. Ce qu'il y a de particulier, & qui convient au sujet de ce chapitre, c'est que les anciens Chrétiens qui succéderent aux Païens, se moquoient de leur Religion. Les Mahométans d'aujourd'hui, qui ont succédé aux Chrétiens, les tournent sans cesse en ridicule, ils les plaignent, ils leur font pitié. Est-ce le Mahométan, ou le Chrétien, qui se trompe?

#### V.

L'Homme ne doit agir que par raison, Dieu même n'agit sur nous que par cette voye; & les Théologiens conviennent qu'il éclaire l'esprit avant d'échauffer le cœur.

La Foi vient de l'ouïe, dit l'Écriture, c'est-à-dire, que la Foi vient à nous, parce que les hommes nous disent que Dieu a révélé certaines vérités; la Foi suppose donc la raison, & celle-ci ne doit se taire que lorsqu'elle est conduite jusqu'à la Foi : c'est-à-dire, que la raison qui nous découvre que Dieu est infailible, nous doit convaincre de la révélation, après quoi elle doit croire aveuglément. Or Dieu ne nous révélant point la Religion par lui-même, nous devons constamment examiner si celle que certains hommes disent nous proposer de sa part, est préférable à celle que d'autres hommes proposent aussi ailleurs en son nom. Car les hommes ne sont point infailibles : & puisque ce sont les hommes qui nous apprennent la révélation, il est certain, comme dit l'Auteur de la Recherche de la Vérité, que tout ce que les hommes nous apprennent, est soumis à notre raison.

Il n'est pas permis de croire les hommes sur leur parole, dit le même Auteur : ce n'est pas une preuve suffisante pour croire une chose, que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zèle & avec gravité. Car enfin ne peut-on jamais dire des faussetés & des sottises, de la même manière qu'on dit de bonnes choses, principalement si l'on s'en est laissé persuader par simplicité ou par faiblesse ? Tous les Auteurs de différentes Religions n'ont-ils pas parlé de même ?

Dans les affaires de conséquence, on veut rendre raison de sa conduite, on ne veut pas agir par hazard ; pourquoi serons-nous moins exacts en matière de Religion ? y a-t-il rien qui nous intéresse davantage, que l'état où nous devons être éternellement ?

S'il ne faut rien innover en matière de Religion, si l'ancienneté en est le caractère, que devoient dire les Juifs à la vue du bouleversement que Jésus-Christ vouloit faire à leur Religion ? Ce bouleversement alors étoit nouveau, jamais il n'a été prédit ; au contraire ils attendoient le Messie sous une autre face. Luther & Calvin n'ont pas tant bouleversé chez les Catholiques, & ils ont été traités de novateurs.

Dans la Religion Chrétienne, on prend Dieu pour un subtil sophiste, ou un délié chicaneur, que de lui faire envoyer son fils *incognito* à un seul Peuple, & puis faire le procès au reste des hommes : *je vous ai envoyé mon fils, &c.*

## VI.

Pour être donc dans la disposition de suivre exactement la volonté de Dieu en matière de Religion, il faut commencer par lui faire un sacrifice de ses préjugés. Presque tous les hommes soutiennent avec force & avec zèle, les choses pour lesquelles on leur a inspiré de la vénération & de l'attachement dès l'Enfance ; ce que nous avons appris des Personnes qui avoient

quelque autorité sur nous, ou en qui nous avons confiance, a gravé des traces profondes dans notre cerveau; la nature a lié certaines pensées à ces traces; peu de personnes sont en état de les effacer, & de s'en former d'autres que la seule raison excite: l'orgueil, l'intérêt & les préjugés sont trois obstacles en matière de Religion, que peu de personnes peuvent surmonter.

Celui qui est dans l'erreur de bonne foi, & qui n'a pas le moyen d'en sortir, est excusable: mais doit-on pardonner à celui qui ne veut pas se donner le soin & la diligence nécessaire pour s'éclaircir? N'est-il pas étonnant de voir, dans toutes les Religions, des personnes, d'un bon sens merveilleux en toute autre chose, tomber de sang froid dans des impertinences, s'habiller d'une certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller, tantôt haut, tantôt bas, badiner avec un morceau de Pain, le montrer, le cacher, monter sur un autel, en descendre, remonter, &c.?

## VII.

Ceux qui disent qu'ils ne risquent rien de demeurer dans la Religion Chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils pechent contre cette même Religion; parce qu'elle oblige de croire, non qu'on ne risque rien en la suivant, mais qu'on est obligé de la suivre, & qu'on se damne en ne la suivant pas.

D'ailleurs on tient le même langage dans les autres Religions. Le Turc dit qu'il ne risque rien en suivant la Religion de ses Peres, qui est celle de la nature; que le Chrétien risque tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choses opposées à la droite lumière de la raison; que c'est tout risquer, de suivre une Doctrine contraire à cette lumière, qui constamment vient de Dieu. Donc il faut examiner la Religion.

## VIII.

Les hommes ont si bien reconnu, de tous les tems, la nécessité de la révélation, pour établir une Religion, que tous les Auteurs des Sectes se sont vantés que Dieu leur avoit révélé ce qu'ils enseignoient aux autres. Mais si Dieu l'a révélé à un, il ne lui auroit pas plus coûté de le révéler aux autres. Dieu est partout, présent quand il conserve, présent quand il révèle; à certains mouvemens, sont liées certaines impressions; vous n'avez reçu que les mouvemens où est liée l'impression que votre Religion est la véritable; vous ne sauriez la croire telle, qu'en examinant la cause de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament; c'est le propre des tempéramens tendres. M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, écrivoit avec onction contre M. Bossuet, Evêque de Meaux. St. Jérôme a écrit avec onction contre St. Augustin; St. Paul contre St. Pierre. Saint Cyprien soutenoit avec onction que le Baptême des Hérétiques ne valoit rien. Chacun croit parler le langage du Saint-Esprit : à quel caractère devoit-on le reconnoître? Mais la plupart du tems la brigue fait la décision; nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être imposteurs ou dupés?

## IX.

Tout le monde fait que la Religion n'est pas uniforme dans le monde, dans le même climat, dans la même Ville; on nous enseigne en divers endroits, sous le nom de Religion, des Dogmes différens & entièrement opposés. Ceux qu'on enseigne en Angleterre, sont incompatibles avec ceux qu'on enseigne à Rome; la Religion des Chinois exclut celle des Persans; cha-



que Société se croit infaillible, & foudroye la Religion de son voisin.

On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême, que celui de s'étourdir sur un sujet si intéressant : nous n'avons que notre bonne foi & le préjugé de l'éducation, qui nous rassurent. Mais est-ce assez pour demeurer tranquilles ? Les autres Religions ne nous offrent-elles point également des exemples d'une égale bonne foi, & d'une éducation qui opere la même assurance ? Que chacun donc examine sa Religion, qu'il voye s'il n'est pas dans la même erreur où il assure qu'est son voisin ; car enfin, la vérité ne craint point l'examen.

Mais quel affreux détail, dit-on, que celui d'examiner quelle est la véritable Religion ! Il y a plus de Religions que de Nations ; d'ailleurs il faut être exact, critique judicieux, pour discerner le vrai d'avec le faux. C'est ainsi qu'on s'étourdit. Mais la plupart de nos erreurs & de nos paralogismes viennent de ce que nous raisonnons sur des mots, avant que d'en fixer le véritable sens. Ainsi, avant que de voir si notre Religion doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'est que Religion, & ce que c'est que croire : peut-être abrègerons-nous un détail qui nous épouvante. Toutes les questions de la Religion se réduisent à celles-ci : savoir, si Dieu a parlé ; & quelles sont les vérités qu'il a révélées ? Ce qui sera examiné dans les chapitres suivans.



## C H A P I T R E II.

*Ce que c'est que la Religion. Des preuves que la Religion doit avoir, & des Conditions que doivent avoir ces preuves.*

## I.

**L**A Religion est le culte que les hommes disent que Dieu exige d'eux. On appelle fausse Religion, le culte que les hommes rendent à Dieu, sans que Dieu l'ait révélé & exigé.

*Croire*, c'est soumettre sa raison à ce que Dieu a révélé; ainsi la Foi suppose l'autorité divine. Par conséquent, dire qu'il faut croire sans raisonner, c'est soutenir que Dieu nous a révélé quelques Dogmes, sans examiner s'il est vrai que Dieu les a révélés.

C'est ce qui ne tend pas à moins qu'à autoriser toutes sortes de Religions. S'il est de l'essence de la véritable Religion qu'elle soit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable Religion si Dieu n'en a point révélé. Ainsi examiner s'il y a une véritable Religion dans le monde, c'est examiner si Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux.

On ne connoît point de vérité plus évidente que celle-ci : c'est que Dieu ne sauroit nous tromper, non-seulement parce qu'il est souverainement bon; mais parce que c'est une foiblesse que de tromper, & que Dieu est exempt de foiblesse. Quelle Comédie fait-on jouer à Dieu? Tous les siècles ont vu naître de nouvelles Religions; chacune se vante d'être la véritable & celle que Dieu a révélée. Tant d'inconstance & de variété n'est point l'ouvrage de Dieu : il est immuable & incapable de tromper personne; & d'ailleurs il est tout puissant, il ne peut y avoir d'Être qui opère

quelque chose d'opposé à sa volonté. Ainsi ce qu'on croit sur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raison de Dieu même, par conséquent sur un motif évidemment plus certain qu'aucune démonstration de Géométrie.

L'autorité divine est donc le fondement de la foi : aussi tous les Théologiens enseignent avec St. Thomas, que l'existence de Dieu n'est pas un article de Foi supposé, au contraire : *non objectum fidei, sed scientiæ* ; qu'on est déjà pleinement convaincu de l'existence d'un Etre incapable de tromper, parce que, disent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous ? on répond, parce que Dieu l'a dit. Donc la Foi supposé :

1. Qu'on connoît Dieu avant que de croire.

2. Qu'on est convaincu qu'il ait parlé. Le vulgaire qui n'agit que par préjugé, ne distingue pas ce qui est du ressort de la raison, d'avec ce qui regarde la Foi : tantôt il soumet mal-à-propos la Foi à la raison, comme quand il se donne la liberté d'examiner la substance des mystères ; tantôt il soumet sans discernement la raison à la Foi, comme font ceux qui n'osent révoquer en doute ce que leurs Pasteurs leur ont appris.

Puisque, pour distinguer la Foi véritable des erreurs, il est nécessaire qu'elle ait un autre fondement qu'elle-même, elle ne peut en avoir de plus solide que la raison dont Dieu seul est l'Auteur ; ainsi la raison doit nous conduire à la véritable Foi, & nous servir à la discerner des fables que la malice des hommes a inventées. Mais quand la raison nous a guidés jusqu'à la Foi, elle doit se taire ; ou si elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle fait avec certitude qu'elle doit se soumettre entièrement à la Foi.

La raison connoît Dieu, & examine avec d'autant plus de certitude la vérité de la révélation, qu'elle

voit qu'il n'y a rien de plus dangereux que de prendre des fantômes pour des vérités révélées, ou des vérités révélées pour des fantômes; mais lorsqu'elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute & se tait.

## II.

Nous avons dit que la Religion est le culte que les hommes disent que Dieu a exigé d'eux. Dieu seul doit donc avoir révélé ce culte aux hommes; autrement on n'auroit aucune raison de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette Révélation ne doivent point être douteuses. Dieu est trop juste, pour en agir autrement.

Je ne trouve point que ma raison qui me vient constamment de Dieu, me fasse plus pencher pour une Religion que pour une autre; ainsi les vérités de la Religion ne sont point des vérités innées & métaphysiques, ni éternelles, qu'on voit & qu'on connaît par-tout; ce sont des vérités qui dépendent de faits. Ce sont même des vérités que je ne dois pas croire légèrement, de peur de m'exposer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point; ainsi, bien-loin qu'il faille croire aveuglément en matière de Religion, on peut dire qu'il n'y a rien qui demande plus de circonspection, & où l'on doive être plus difficile à se rendre, & que, par conséquent, les preuves de la véritable Religion doivent être claires, convaincantes & faciles.

## III.

Si ma Religion n'a que des preuves qui conviennent à toutes les autres, qui soient équivoques, incertaines, d'une discussion impossible, j'aurois lieu de m'en défier & de n'en rien croire.

Si Dieu veut que je l'honore d'un culte parti-

culier, il est de sa bonté & de sa justice de me le manifester clairement ; je ne puis résister à cette vérité, je l'apprends de la nature de Dieu même qui est infiniment bon ; & je trouverois de la cruauté à me refuser des preuves claires de sa volonté, à moi qui suis entièrement disposé à la suivre, & qui ne la cherche & ne l'examine que dans la crainte de prendre le change, & de regarder les illusions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illusions des hommes.

## IV.

Tout ce qui nous vient par le canal des hommes est sujet à l'erreur, parce que les hommes ne sont pas infailibles, *Omnis homo mendax*. Dieu ne doit donc pas faire dépendre ses vérités des traditions des hommes ; il est trop juste pour me soumettre à un motif si trompeur, & l'on peut dire qu'il y auroit de la cruauté en Dieu, d'exiger des hommes que les hommes se soumissent au rapport des autres hommes touchant la raison, qui est une lumière qui vient de lui-même, & qui nous dicte tout le contraire de ce que les hommes publient.

Les preuves de la Religion doivent être claires, parce que nous avons une raison qui, nous venant de Dieu, ne sauroit être mauvaise. Or cette raison s'opposant à ce que les hommes nous disent de la Religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière sur de simples probabilités. Ce seroit faire un très-mauvais usage du plus précieux don que Dieu ait fait à l'homme ; il faut des preuves certaines, exemptes de toutes contradictions, pour soumettre une lumière qui nous vient de Dieu, & qui est si uniforme dans tous les hommes. La vérité est exempte de toute contradiction.

Bien-loin que les preuves de la Religion soient clai-

res, on ne voit rien de plus embarrassé; & quand on ne seroit pas convaincu d'ailleurs que la Religion Chrétienne est une pure invention des hommes, on seroit dans l'impossibilité de connoître si ce que l'Eglise Romaine croit aujourd'hui, est la même chose que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture & des Peres ont été sujets à une infinité de fautes de copistes; il a plu à divers particuliers, comme à Esdras, à St. Jérôme, de les réformer en divers tems. Les Bénédictins s'avisent encore, de nos jours, de nous donner des éditions des Peres. Il y a eu une infinité de sectes différentes dans les commencemens de l'Eglise; quand les Peres ont réfuté quelques erreurs, ils sont tombés dans une extrémité contraire. Tout est confondu. Donc rien de toutes ces belles choses n'est l'ouvrage de Dieu qui ne se dément jamais; au-lieu que les ouvrages des hommes sont sujets au changement comme les hommes mêmes: l'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

## V.

La véritable Religion ne doit point avoir recours à de fausses preuves: Dieu est immuable; tout ce qui est sujet au changement, ne lui sauroit convenir.

La Religion Chrétienne a changé trop de fois de culte & de face, pour avoir jamais été inspirée de Dieu à Adam; & les anciens Patriarches honoroient Dieu d'une maniere différente de leurs descendans. Moïse a changé la face du Peuple Juif. Salomon a apporté encore d'autres changemens. Jesus-Christ a fait encore toute autre chose. St. Paul a fait voir que Dieu ne vouloit plus de victimes. Chaque siecle, chaque Concile a apporté quelque nouvelle discipline, je pourrois même dire quelque Dogme nouveau; & on en conviendroit, si l'on étoit de bonne foi. Non, tous

ces changemens ne sont pas l'ouvrage de Dieu, & ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme.

## VI.

La principale condition, ou plutôt le vrai caractère de la véritable Religion, est qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu. Cette condition manque entièrement à la Religion Chrétienne.

La raison pure nous donne une idée bien plus digne de Dieu que la Religion Chrétienne. Celle-ci nous représente toujours Dieu comme un homme : c'est, dit-on, pour s'accommoder à notre foiblesse, que l'Écriture tient ce langage. C'est ainsi qu'on excuse le ridicule des Expressions dont l'Écriture se sert, lorsqu'elle nous parle de Dieu : mais cette excuse ne satisfait que des esprits prévenus. Que l'Écriture s'accommode à notre foiblesse pour nous faire entendre ce que nous ne savons point par la raison, qu'elle me fasse des paraboles pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu ; volontiers : mais je ne saurois comprendre que ce soit s'accommoder à ma foiblesse, que de parler de Dieu en des termes qui répugnent à l'idée que j'en ai.

Ma raison me dit que Dieu voit tout également, qu'il est présent par-tout, puisqu'il conserve tout ; que pour conserver, il faut agir ; que pour agir quelque part, il faut y être, l'action supposant la présence. En un mot Dieu est par-tout, je le fais ; & l'Écriture, pour s'accommoder à ma foiblesse, me dit que Dieu cherche Adam dans le Paradis terrestre, qu'il l'appelle : *Adam, Adam, ubi es?* que Dieu s'y promène ; que Dieu s'entretient avec le Diable au sujet de Job. Ma raison me dit que Dieu n'est qu'un pur esprit ; que s'il étoit corps, il seroit sujet à la division : & l'Écriture, pour s'accommoder à ma foiblesse, me dit que

Dieu a des bras ; elle en parle comme d'un homme ; & c'est pour cela que quelques anciens Peres , comme Tertullien , ont soutenu que Dieu étoit corporel , & se sont servis de l'Écriture pour le prouver.

Ma raison me dit que Dieu ne doit être sujet à aucune passion , qu'il doit avoir une prévoyance infinie , & qu'il est éternellement immuable ; & la Religion m'apprend que Dieu parlant à lui-même , a prononcé ces belles paroles : *je me repens d'avoir fait l'homme ; Genese , Chap. 6. ;* & que sa colere n'a pas été inefficace. Il l'a détruit par le déluge ; & comme s'il n'avoit pas prévu que les hommes seroient encore les mêmes , il a conservé une famille qui en a produit de tout semblables aux premiers. Dieu est si foible , selon l'histoire de la Religion Chrétienne , qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudroit : il le punit par l'eau , ensuite par le feu ; l'homme est toujours le même : il envoie des Prophetes , l'homme ne change point. Enfin il n'avoit qu'un fils unique ; il a été obligé de l'envoyer & de le sacrifier pour l'homme , & cependant les hommes sont encore les mêmes. Que de ridicules démarches la Religion Chrétienne fait faire à Dieu ! Ce n'est pas tout ; ma raison me dit en vain que Dieu est tout puissant , qu'une autre volonté que la sienne ne peut s'accomplir nulle part ; la Religion Chrétienne donne un adversaire à Dieu presque aussi puissant & aussi grand que Dieu même. C'est le Diable. L'Écriture & la Religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu & lui ; le Diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu ; sans cesse il lui veut ravir les créatures , *Circuit quem devoret* : il y réussit. A peine Dieu a-t-il créé un homme , que le Diable en fait son esclave : qu'il en a coûté à Dieu pour arracher l'homme des pattes de son ennemi ! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns : il a fallu qu'il ait sacrifié son



propre fils; & c'est alors seulement qu'il a dit : *nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* : me voilà maintenant maître du champ de bataille.

Suivant la Religion Chrétienne, nous ne péchons que par la tentation; c'est le Diable qui nous tente: si Dieu avoit voulu, nous serions tous sauvés; il auroit épargné la mort de son fils. Il devoit, puisqu'il est tout puissant, anéantir le Diable; plus de Diable, plus de tentation; donc plus de péché, par conséquent tous sauvés; Dieu ne veut donc pas nous sauver.

## VII.

Si Dieu n'a fait mourir son fils que pour satisfaire à sa propre vengeance, & que parce que ce fils a bien voulu, par bon naturel, se charger du péché de l'homme, je demande, si ce n'est pas encore là renverser entièrement l'idée que la raison nous donne de Dieu? La vengeance est une passion qui ne sauroit convenir à Dieu.

La Religion fait jouer à Dieu la plus ridicule de toutes les comédies. Dieu nous donne des Commandemens, la Religion Chrétienne nous apprend que nous ne saurions les accomplir sans la grace que Dieu ne donne qu'à qui il lui plaît, & que cependant Dieu punit ceux qui ne les suivent pas.

Si l'on vouloit entrer dans un plus grand détail, il ne seroit pas difficile de faire voir que la Religion Chrétienne nous donne une idée plus basse de Dieu, qu'aucune autre Religion ait jamais fait. Si les Païens n'avoient pas tant multiplié leurs Divinités, & n'avoient pas fait leurs Dieux si sensuels, qu'aurions-nous à leur reprocher? Les Chrétiens font Dieu triple, injuste, foible, changeant, contraire à lui-même en cent manières, soit comme Auteur de la grace, ou comme Auteur de la nature. Que conclure de tout cela, sinon

que la Religion Chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'avoient pas plus d'étendue d'Esprit, que ceux qui ont imaginé les autres Religions ?

### VIII.

Bien-loin que les preuves de la Religion soient claires, & qu'elles ayent été d'abord certaines & déterminées, on ne voit au contraire que trouble partout. La Religion Chrétienne a été si peu certaine dès sa naissance, qu'il s'est élevé dans son sein plusieurs sectes différentes. On voit que la Religion, bien-loin d'avoir été plus claire & plus déterminée dans son commencement, comme elle l'auroit été si Dieu l'avoit inspirée, s'est au contraire éclaircie avec le tems; elle a fait le même progrès que tout autre Etat séculier. Les Chefs, qui n'étoient d'abord que de simples gueux, sont maintenant au-dessus des Princes, puisqu'ils prétendent avoir droit de leur commander. Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation qui fait bien sentir l'homme dans la Religion Chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C. & les Apôtres, & les autres premiers Chefs de l'Eglise, ont vécu dans une extrême pauvreté jusqu'à être même obligés de gagner leur vie, on répond que c'étoit pour apprendre aux hommes le mépris des richesses & du faste. On venoit, dit-on, prêcher une Doctrine toute opposée aux sens; il falloit convaincre le Peuple, autant par ses exemples, que par ses paroles. On demande pourquoi les Chefs de l'Eglise & les Peres de ce tems prêchent, avec un zele infatigable, le mépris des richesses, lorsqu'ils les recherchent avec tant d'avidité & de soin? Suivent-ils en cela les traces de Jesus-Christ & des Apôtres? Que répondra-t-on à cela? On demande ensuite d'où vient que Jesus-Christ & les Apôtres n'ont point prêché ouvertement les mysteres de

la Religion Chrétienne, que Jesus-Christ a caché son incarnation miraculeuse, que les Apôtres & les anciens Peres n'ont point parlé de l'Eucharistie ? On répond qu'ils ont voulu ménager le Peuple, par une conduite sage, appelée économie. On demande encore pourquoi les Cardinaux & les Evêques, qui sont les Chefs de l'Eglise, sont si puissans & vivent avec tant de faste & de magnificence ? On répond que c'est pour contenir le Peuple, qui a besoin qu'on lui en impose. On a beau dire : cette différente situation de la Religion, cette différente conduite des Chefs, ne marque pas une différente situation dans l'esprit du Peuple qui est toujours le même ; mais elle marque une différente situation dans ceux qui gouvernent l'Eglise, qui connoissant la folie de ceux qui abandonnoient leurs richesses pour vivre pauvres comme Jesus-Christ, font ce qu'ils peuvent pour vivre comme des Rois & des Princes, dans un aussi grand dérèglement & dans un aussi grand faste. Conduite toute opposée à celle qu'ils prêchent : mais c'est là le vice des hommes, plutôt que de la Religion.

J. C. & les Apôtres auroient été bien embarrassés de faire les Princes. Ils sentoient trop le ridicule de leurs mysteres, pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux donc ils avoient pu ménager l'esprit, & qui ne pouvoient plus reculer après de certaines démarches.

On demande encore, d'où vient qu'on prêche publiquement les mysteres qu'on cachoit autrefois ? On répond que les mysteres étant assez connus, il seroit inutile de les dissimuler. Ce qui est bien certain, c'est qu'on n'a révélé les mysteres de la Religion Chrétienne qu'on cachoit autrefois, que quand on a été en état de les appuyer par la force.

Si dès le commencement Dieu avoit dicté la Religion

Chrétienne, comme elle étoit plus proche de son origine, ses mystères auroient été plus publics & plus connus; & on les auroit publiés avec plus de confiance & de liberté. N'est-il pas ridicule qu'on dise que le Peuple d'aujourd'hui a besoin d'être soutenu par la magnificence; que celui d'autrefois étoit en état de s'en passer; & qu'au contraire le Peuple de nos jours est plus en état de soutenir les mystères? Pourquoi le Peuple qui s'est accoutumé aux mystères, ne s'est-il pas accoutumé à la modestie des Pasteurs? Si le Peuple d'aujourd'hui est en état de soutenir un Dieu anéanti, un Dieu méprisé, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu exposé à toutes les injures les plus infâmes, Mrs. les Prélats, ne craignez rien, il vous reconnoîtra sans peine, quand vous n'iriez pas en équipage de Princes. Voyez comme il se prosterne devant son Dieu qui court les rues entre les mains d'un pauvre Prêtre, qui marche en tout tems, en tous lieux & en toutes saisons. Il vous rendra les respects qui vous sont dus, quand vous marcheriez comme St. Pierre, puisque, depuis tant de siècles, il n'a pas méconnu son Dieu qui n'a pas changé d'équipage.

On a beau dire; le désordre des Pasteurs, leur ambition, leur mollesse, leur lubricité, est une preuve parlante de la fausseté de la Religion, parce qu'il est certain qu'ils en doivent être mieux instruits que les autres hommes. Or s'ils en étoient bien persuadés, ils la pratiqueroient. Ils ne la pratiquent point. Donc elle n'a pas de preuves qui persuadent.

## IX.

La Religion a dû être déterminée dans le commencement, parce qu'elle étoit plus proche de sa source; c'est pourquoi, en matière de Religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité : on permet bien

de donner de nouvelles explications ; mais avec cette Regle, *cùm dicas novè, non dicas nova* ; cependant on ne peut douter que les Chrétiens d'aujourd'hui, qu'on dit être plus imparfaits , ne soient cependant meilleurs Théologiens & ne sachent plus de Dogmes que les Anciens.

## X.

La morale d'aujourd'hui est bien différente de celle d'autrefois ; nos Livres de Piété sont d'un goût tout autre. St. Paul qui s'est vanté d'avoir été ravi au 3me. Ciel, & qui ne devoit pas ignorer les regles des mœurs, ne nous a pas donné, en XIV Epîtres, un seul conseil essentiel à la vie spirituelle de nos jours. Quel est le livre ancien qui ait recommandé aux Fideles la fréquentation des Sacremens ? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne Confession, la préparation à la Communion ? Quel est au contraire le livre de piété de notre tems qui ne parle pas de toutes ces choses ? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat Spirituel, ou l'Imitation de Jesus-Christ. Voilà ce qu'on appelle des livres de piété : mais de bonne foi où en sommes-nous ? Quelle est donc notre règle ? La Religion change-t-elle à chaque siècle ?

## XI.

Quelques ténèbres qui nous environnent ici-bas, & quoique nous sachions fort peu de choses, il est certain que ce qui est ténébreux, je veux dire ce que nous ne concevons pas, n'a aucun droit d'exiger notre consentement. Il ne faut pas dire : pourquoi niez-vous les mysteres, puisqu'il y a tant de choses dans la nature qui sont au-dessus de notre portée ? Car de ce que je ne conçois pas les mysteres de la nature, il ne s'enfuit pas qu'il doive y avoir des mysteres d'un ordre surnaturel. Je

vois qu'il y a des mysteres dans la nature, & je n'en fais pas l'explication ; mais je les vois, & je dois avouer que ces mysteres existent, quoique j'ignore comment ils sont exécutés, parce que le fait est la cause, pour ainsi dire, que ces mysteres naturels sont certains ; mais je n'ai aucune raison qui me porte à croire qu'il y a des mysteres dans l'ordre de la grace, & sur-tout un tel mystere en particulier, comme la Trinité, l'Incarnation : car non-seulement, je ne conçois pas comment cela pourroit être ; mais je n'ai rien qui me convainque que cela est.

## XII.

Qu'il soit difficile de se convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de spéculation, & qu'il ne soit pas nécessaire pour le salut, peu m'importe : mais la preuve des vérités essentielles à tous les hommes doit être claire & facile, ou il n'y en a point.

Si l'éclaircissement de la Religion est difficile, c'est une preuve de l'esprit & de la subtilité des hommes, plutôt que de leur obéissance & de leur fidélité.

La certitude de la Foi, dit l'Auteur de la *Recherche de la Vérité*, (la Théologie le dit avec lui) dépend de ce principe, qu'il y a un Dieu, qu'il n'est pas capable de nous tromper, & que Dieu a révélé ce qu'il veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant que de savoir si Dieu a parlé. Il y auroit un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a pas dit ; ainsi je ne dois croire que lorsque je ne pourrai plus douter que Dieu a parlé.

Ma raison me fait connoître que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la foiblesse de leur connoissance qui ne suffiroit pas à leur besoin, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit, est de telle nature qu'ils le

peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent.

On ne se contente pas du vraisemblable en matière de science, on veut des démonstrations; pourquoi s'en contenter en matière de Religion? Descartes ne veut croire que ce qu'il voit, & ce n'est qu'en matière de Religion qu'il se bouche les yeux: plaisant raisonnement! S'il faut se boucher les yeux en matière de Religion, laquelle embrasserai-je? Toutes se vantent d'être la véritable; pour choisir, il faut être convaincu par des preuves claires & évidentes. Si elles n'en ont point, il faudroit en chercher une qui en ait; si je me bouche les yeux, comment la trouverai-je?

---

## C H A P I T R E III.

### *De l'Ecriture Sainte.*

#### I.

**L**E Langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaïses & les ridiculités dont l'Ecriture est remplie, font bien voir qu'elle est l'ouvrage des hommes. L'Ecriture doit être incorruptible, pour être la réglé de notre Foi. Elle devroit être écrite en un Langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes sont indispensablement obligés de savoir ce que Dieu demande d'eux, & que Dieu doit le leur apprendre pour avoir droit de les punir ou de les récompenser. Or l'Ecriture est sujettée à l'erreur en tout sens: elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule, elle lui donne mille foibleffes; elle le fait parler avec le diable en sujet de Job; elle est sujettée aux fautes des Copistes, qui ont bouleversé le sens

sens de plusieurs passages : l'Original Hébreu est plein d'équivoques. Telle est la nature des mots de cette Langue stérile. Il y a non-seulement des passages que les Interprètes les plus réguliers & les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus ; mais il y en a même d'ajoutés. Or si un passage est corrompu, qui m'assurera que l'autre ne l'est pas ? Qui m'assurera que les livres de l'Écriture ont été dictés par le St. Esprit ? Jésus-Christ ne nous les a point laissés : pas un Livre du Nouveau Testament n'a été commencé pendant sa vie. Mahomet au moins a fait l'Alcoran.

### II.

Les livres de l'Écriture ont été, non-seulement composés par des hommes en divers tems ; mais ces particuliers ne se sont jamais vantés pendant leur vie que le St. Esprit les eût inspirés, & leur eût dicté ce qu'ils s'avisent d'écrire. Quoi donc ! parce qu'il se fera un renversement dans l'imagination de St. Paul ; parce qu'il s'avisera de se convertir, après la mort de Jésus-Christ, lui qui ne s'étoit point rendu à ses prétendus miracles ; enfin parce qu'il s'est avisé d'écrire XIV. Epîtres à divers Peuples ; que dans la suite des siècles, ces Epîtres se seront conservées parmi ceux d'un même parti, comme une infinité d'autres livres des Anciens, on m'obligera de reconnoître ces livres comme la parole de Dieu même, & je passerai pour fou si je n'en crois rien ?

### III.

La division des livres de l'Écriture en Proto-Canoniques & Deutéro-Canoniques, ne fait-elle pas voir que c'est uniquement le caprice des hommes qui les a consacrés à leur gré ? Quoi donc ! Il ne dépendra que des hommes, de déclarer qu'un livre vient du



Ciel ? Encore ne sera-ce qu'après que ce livre aura fait son noviciat sur la terre pendant un certain tems.

Dans l'espace de plusieurs siècles, on n'aura regardé ce livre que comme un ouvrage ordinaire ; & tout d'un coup ; parce que ce livre contiendra un passage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canonisera ce livre ; & on le mettra au rang des livres inspirés de Dieu ; ce qui est arrivé à plusieurs livres de l'Écriture, & entre autres aux deux derniers livres des Machabées, parce qu'on en prend quelques passages pour prouver le Purgatoire ! En vérité il n'y a pas de folie que les hommes ne soient en état de diviniser : c'est un moyen de se rendre maître de tout l'Univers, que d'avoir droit de se faire des titres au besoin.

#### IV.

Non-seulement J. C. devoit donner lui-même les livres de l'Écriture Sainte & les déterminer pendant sa vie, mais encore il falloit qu'ils ne fussent pas sujets aux fautes des Copistes, & qu'ils eussent quelque caractère qui les distinguât ; autrement un Indien de bon sens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle étoit plus nécessaire & plus raisonnable, que de ressusciter des morts. Ces divers prodiges, s'ils sont vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes qui les ont vus : celui-ci opéreroit dans tous les tems.

#### V.

Les Auteurs des livres sacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infallibles ; en tout cas ils auroient toujours été obligés de justifier leur mission, & que c'étoit le St. Esprit qui les inspiroit : mais bien-loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laissé

leurs livres comme des livres ordinaires ; & même comme des ouvrages qu'ils écrivoient ou à certains Peuples, ou à certains Particuliers. La disette des livres, le besoin d'autorité ; enfin un motif humain les a divinifiés. St. Luc écrit à Théophile ; & dit de bonne foi, que voyant tant de personnes qui faisoient des livres, il lui avoit pris envie d'en faire un à son tour :

*Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, visum est mihi tibi scribere, optime Theophile ;* & bien-loin de se vanter d'être inspiré du St. Esprit ; il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout. *Luc. Chap. 1. vers. 1 & 2.*

## VI.

Pourquoi le langage de l'Écriture n'est-il point naturel ? Pourquoi toujours des allégories & des mystères ? C'est, dit-on, que les allégories & les paraboles sont du goût & du style des Orientaux : l'Écriture n'est donc pas pour nous ; elle n'est que pour eux : le St. Esprit n'est-il que d'Orient ?

## VII.

L'Écriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu ; l'Alcoran a de même ses beautés ; mais aussi elle nous en donne souvent une idée bien peu digne de lui ; elle le fait sujet à toutes sortes de passions, sur-tout de ressentiment, de repentir, de vengeance. Dieu se repent d'avoir fait l'homme. Dieu s'entretient avec le diable, dans le livre de Job. Il se donne la comédie ; il cherche Adam dans le Paradis Terrestre. Il manque sur-tout souvent de prévoyance. Il fait, il défait en bien des endroits. Il choisit Saül ; & le rejette. Que d'inconstance ! que de légèreté ! L'Histoire de Jonathas n'est-elle pas ridicule ? Dieu n'est irrité que parce que ce fils malheureux, qui

ignoroit le vœu de son père , mangea un peu de miel.

L'Écriture est pleine de contradictions , parce que l'Esprit de l'homme , qui en est Auteur , ne peut pas se soutenir , & avoir tout présent. Elle fait dire à Dieu dans un endroit , qu'il ne punit point les enfans des crimes des peres ; & dans un autre , qu'il fera sentir les effets de sa vengeance jusqu'à je ne sais quelle génération.

### VIII.

Jamais on n'accordera la généalogie que St. Matthieu fait de J. C. , avec celle de St. Luc. Un Évangéliste dit que J. C. est mort à trois heures , l'autre dit qu'il est mort à six. Le père Mauduit , dans sa Dissertation sur l'Évangile ; dit que c'est ici une faute de Copiste. Cette défaite est ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur cette difficulté. Les Interprètes ne font aucune difficulté de reconnoître des fautes de copistes dans l'Écriture , sans prendre garde qu'ils s'exposent à nous faire regarder l'Écriture comme tous les autres livres sujets aux mêmes inconvéniens. Si les copistes sont tombés dans des fautes sur des faits , qui m'empêchera de croire qu'ils y sont tombés aussi à l'égard des Dogmes ? Et notre croyance dépendra de l'imagination des Copistes , de leur inattention ou de leur malice ?

Les Peres de l'Église ont senti toutes ces difficultés. Ils nous ont donné des explications bien ingénieuses de l'Écriture ; mais enfin ils sont convenus qu'il falloit beaucoup de soumission & d'humilité. Mais plus on a de respect pour la Divinité , plus on doit éviter de s'exposer de prendre des fables des hommes pour la parole de Dieu.

Nous lifons dans l'ancien Testament que Dieu s'entretenoit avec les Patriarches : il est même dit de Moïse qu'il parloit à Dieu : *sicut solet amicus loqui ad amicum, facie ad faciem & non in enigmate.* Cependant le nouveau Testament, Act. des Apôt. Chap. 7. nous a détrompés, & nous a appris que ces entretiens ne se faisoient que par le ministère des Anges. Le Saint Esprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Testament, ou il ment dans le nouveau. Si les Anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étoient donc trompés; car ils se flattoient fort de parler à lui. L'Écriture nous apprend qu'Abraham lui a parlé plusieurs fois; entre autres, qu'étant âgé de 99 ans, Dieu lui apparut pour la 6<sup>me</sup>. fois, & lui ordonna la circoncision, comme une marque d'alliance entre eux; puis qu'étant disparu, Abraham se fit circoncire : cependant ils ne parloient qu'aux Anges, qui recevoient leurs adorations comme Dieu même.

## X.

Dieu est jaloux, dit l'Écriture; je ne veux point ici critiquer cette expression. Mais je demande pourquoi les Chrétiens Catholiques attribuent aux Saints ou paroissent leur attribuer les perfections de Dieu même, sans parler du culte qu'ils leur rendent? Ils leur adressent leurs prières, comme si les Saints pouvoient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature, pour être Saints, & Dieu ne partage son immensité avec personne.

Les Catholiques regardent toujours Dieu comme un Roi : on ne va pas directement au Roi pour lui demander une grace; on tâché de l'obtenir par l'entremise de quelqu'un de ses favoris. Il falloit bien don-

ner des favoris à Dieu , pour leur adresser la demande des grâces qu'on vouloit obtenir par leur intercession.

### XI.

N'est-il pas absurde que les moindres Théologiens de nos jours parlent plus exactement en matière de Religion , que l'Écriture même ? C'est une hérésie de dire simplement & sans distinction que J. C. est moins grand que son Pere. C'est pourtant ainsi que parle l'Écriture. *Pater major me est.* N'est-ce pas induire le Peuple en erreur , & les Anciens n'avoient-ils pas raison de soutenir sur ce passage que J. C. est inférieur à Dieu le Pere ? L'Écriture est pleine de façons de parler peu exactes & fort opposées à la saine Théologie.

### XII.

Il ne faut point être surpris si l'Écriture fait entretenir Dieu avec les hommes , puisqu'elle le fait causer avec le Diable. Ces conversations sont également opposées à l'idée qu'on doit avoir de Dieu. Ne se lassera-t-on jamais de regarder Dieu comme un Roi , comme un Pere , comme un Souverain ? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même : il habite dans une lumière inaccessible. En nous formant , il nous a donné tous les organes qui doivent servir à nos actions. Nous ne pouvons agir que par les règles du mouvement , dont lui seul peut être l'Auteur. Qu'auroit-il donc à nous dire dans ses entretiens , quand même ils ne répugneraient point à l'idée que nous avons de lui ? Rien n'est plus absurde que ce que nous dit l'Écriture de J. C. , qu'il fut tenté par le Diable qui l'emporta sur une haute montagne , & lui promit de le mettre en possession de tout , *si cadens adoraveris me.* Si on lisoit une pareille ridicule dans l'Alcoran , on se moquerait des Turcs ; & parmi les Chrétiens , c'est la plus belle chose du monde.

## XIII.

L'Écriture nous dit d'un côté que Dieu nous damnera, si nous n'observons ses Commandements ; & d'un autre côté, que nous ne pouvons rien faire sans la grace : *sine me nihil potestis ; non est volentis , neque currentis , sed misèrentis Dei*. Peut-on concevoir que Dieu nous punisse de n'avoir point fait ce que nous ne pouvons faire sans lui ?

Quoi donc ! Dieu nous dira d'un côté que nous ne pouvons rien sans sa grace, & d'un autre il nous maltraitera quand nous n'aurons pas exécuté ce que nous ne pouvons faire sans lui ; & il nous fera même des reproches tendres, & nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les secours nécessaires ! *Quid potui facere tibi , vinea mea , & non feci ? perditio tua ex te , Israël ?* Que de contrariétés ! Que l'homme se fait bien sentir dans toutes ces inventions ! Quand il veut nous faire voir la puissance de Dieu, & la dépendance où nous sommes de lui, il nous dit que nous ne pouvons rien faire sans un secours spécial de sa puissante Bonté ; & lorsqu'il veut nous entretenir de la justice de Dieu, il jette sur nous toute la faute de nos malheurs.

## XIV.

Si Dieu a parlé aux hommes, ce n'a été que pour leur apprendre ce qu'ils ne pouvoient savoir par eux-mêmes ; ainsi l'Écriture ne doit nous apprendre que ce qu'il est nécessaire que nous sachions pour le salut & que nous ne pouvions deviner. Combien de choses inutiles dans l'Écriture ? Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'histoire de Job, de Judith, & bien d'autres que nous pouvions apprendre des Historiens ! n'est-il pas ridicule de dire que Dieu se donne la peine de parler pour nous apprendre ces histoires ?

## XV.

La clarté est la principale qualité que doit avoir un Ecrit dont la fin tend à instruire, *ornari precepta negant, contenta doceri*. Il est étonnant que l'Esprit de l'homme soit obligé de suppléer dans l'Ecriture à l'Esprit de Dieu; qu'il en adoucisse les facons de parler; qu'il avoue qu'il se seroit mieux exprimé. Je demande si expliquer l'Ecriture, n'est pas faire une injure atroce à Dieu. S'il a parlé, il a sans doute bien parlé; & si l'Ecriture ne parle pas bien, & si elle a un besoin continuel d'explication, c'est qu'elle n'est pas la parole de Dieu; & s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'est plus Dieu qui m'instruit, ce sont les-hommes.

## XVI.

L'Arc-en-ciel, Dieu le donne, dit l'Ecriture, comme un signe de Paix. La belle chose pour les Juifs ignorans! D'où vient donc que l'Arc-en-ciel à présent est vu par des scélérats sur la terre, dans la mer, sur les collines, & dans les déserts, où il n'est souvent vu de personne?

## XVII.

Cajetan a remarqué qu'au 2<sup>me</sup>. Livre des Rois, chapitre 21., on lit Michol au-lieu de Mérob, ainsi qu'on peut voir au 1<sup>er</sup>. Livre de la même histoire. St. Matthieu, ch. 27., a été trompé, ayant écrit Jérémie au-lieu de Zacharie. St. Marc, ch. 1, assure que le Texte qu'il rapporte est écrit en Esaïe, & il l'est en Malachie; & quand il écrit que J. C. fut crucifié à trois heures, il se trompe, vu qu'il fut jugé seulement à six heures par Pilate selon St. Jean, chap. 19. St. Luc se trompe ch. 3, quand il dit que Caïnam fut fils d'Arphaxad, & Salé fils de Caïnam; la Genèse dit que Salé est

filz d'Arphaxad, (chap. 10.) & Salé filz de Caïnã, il se trompe encore quand il dit Act. des Ap. Ch. 7, que la Spelunque qu'Abraham acheta étoit sise en Sichem, vu qu'elle étoit en Hébron, & qu'il l'acheta des Enfans d'Hemor, filz de Sichem, non pas d'Ephron Hétheen, comme l'écrit Moïse; & lorsqu'il dit au même chap. qu'Hemor étoit filz de Sichem, vu que la Genese porté tout le contraire, & dit qu'Hemor étoit pere de Sichem, & non son filz.

## C H A P I T R E IV.

### *De Jesus-Christ.*

#### I.

**J**ESUS-Christ étoit un homme comme Moïse. L'imagination vive des habitans de l'Asie & de l'Afrique contribue beaucoup à les porter à des enthousiasmes : c'est pourquoi Jérusalem a été si féconde en Prophetes. Quand on considère la conduite de J. C., il n'est pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croyions qu'il est. Il est venu, dit-on, pour nous instruire & pour nous sauver; cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre : il ne nous a point instruits; il n'a converti personne. Il avoit XII Apôtres; un d'eux le trahit, & les autres l'ont abandonné quand on s'est saisi de sa Personne : la réalité l'a emporté alors sur l'imagination.

#### II.

En supposant qu'il fût possible que Dieu se fit homme, pour instruire les hommes, on ne sauroit pardonner à J. C. de s'être si mal acquitté de son devoir. Il ne nous a effectivement rien appris que quelques sentimens de morale que les Païens avoient enseignés avant lui d'une



maniere plus persuasive & plus nette. Il n'a enseigné aucun Dogme de Religion. Qu'on examine les principales vérités de Foi, J. C. n'en a jamais dit un mot : jamais il n'a prêché le miracle de sa naissance. Il n'a jamais parlé de la Trinité, des Sacremens, du péché originel. Voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la Religion Chrétienne. Qu'on parle de bonne foi ; il est certain que J. C. n'a pas instruit les hommes, & que son voyage est le plus chimérique de tous les voyages, même le plus inutile.

## III.

Mais les hommes veulent du merveilleux & du céleste. Dieu ménage donc bien les hommes, qu'il n'ose leur dire qui il est. J. C. a été trente ans sur la terre, sans jamais avoir osé dire qui il étoit. Il ne s'est enhardi que pendant les trois dernières années de sa vie ; encore n'a-t-il jamais parlé clairement. J. C. comme homme étoit indispensablement obligé de dire qu'il étoit Dieu, autrement il a trompé les hommes pendant sa vie, & sur-tout pendant trente ans qu'il est demeuré dans le silence ; & il étoit coupable seul de tous les sacrilèges qu'on faisoit, en ne lui rendant aucun des devoirs dus à la Divinité, & en le méprisant quelquefois. Quoi donc ! Dieu vient sur la terre, & il n'y fait rien ! il s'étoit pourtant fait homme pour faire quelque chose : il n'a laissé aux hommes aucun monument de sa venue, aucuns livres, aucune trace. Dois-je m'en rapporter à quelques personnes prévenues qui ne l'ont divinisé & déclaré Dieu qu'environ 400 ans après sa mort dans le Concile de Nicée, dans l'an 325 ?

## IV.

Ma raison qui me vient de Dieu, me dit qu'il n'y en a qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne faudroit faire qu'une Personne avec la divine ; & on me dit

qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela est, c'est bien le moins que je demande que celui-là même qui m'a donné cette raison qui m'en fait voir si clairement l'impossibilité, me dise & m'assure que cela est. Il est venu sur la terre pour nous l'apprendre ; il ne nous l'a point appris. Je ne dois donc pas m'exposer à tomber dans l'Idolâtrie sur le rapport de quelques hommes.

L'Évangile dit que J. C. a consommé son Ouvrage avant de mourir ; il n'y en a pas pourtant de plus imparfait. 1°. Les hommes sont dans le même état où ils étoient avant la venue de ce prétendu Messie. 2°. J. C. n'a déterminé aucun point de notre foi ; & il devoit au contraire les déterminer tous, pour avoir consommé son Ouvrage : car la Religion Chrétienne n'a été dans sa perfection que plusieurs siècles après sa mort. Or Dieu venant sur la terre exprès pour nous l'enseigner, nous l'auroit enseignée, y auroit attaché un caractère incorruptible, & qui auroit été à l'abri de toute dispute & critique des hommes. Rien de tout cela. L'Écriture est pleine d'allégories ; elle a besoin d'interprètes & de commentateurs. Non, encore un coup, ce n'est pas là l'ouvrage de Dieu. 3°. Supposons encore que Dieu eût voulu nous instruire par les hommes, il les auroit inspirés ; au contraire J. C. a laissé les Apôtres dans des erreurs grossières : c'est un fait constant dans l'Écriture. Ils ont même été sujets à l'erreur, même après avoir reçu le St. Esprit. St. Paul a convaincu St. Pierre d'erreur, & pour le remarquer en passant, ils ont donc pu prêcher séparément des erreurs. Or, puisqu'ils disputoient sur des faits de Religion, ils n'étoient donc point également inspirés du St. Esprit. 4°. Chaque Concile écuménique nous a appris quelque Dogme nouveau. Donc J. C. n'a pas achevé son ouvrage. Non : tant de contrariétés ne sont pas l'Ouvrage de Dieu.

## V.

Bien-loin que J. C. ait été dans le Temple lui-même prêcher l'inutilité des sacrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La Sainte Vierge & Saint Joseph ont offert avec lui des sacrifices le jour de la Purification. Il alloit dans le Temple les bonnes fêtes, pour participer aux sacrifices avec le reste du Peuple. Dieu qui étoit sur la Terre pour instruire les hommes, ne leur disoit rien, & gardoit avec eux la même conduite.

## VI.

Qu'est-ce que J. C., selon la Religion Chrétienne ? C'est la seconde Personne de la Trinité, qui a bien voulu se faire homme, & s'humilier jusqu'à la mort de la croix pour satisfaire à la juste colere de son Pere, pour être le médiateur entre Dieu & l'homme, pour effacer le péché de notre premier Pere, & nous faire rendre à l'avenir un Culte digne de lui : *quot verba, tot errores.*

1°. On ne sauroit dire que J. C. ait bien voulu se charger de nos péchés pour satisfaire à son Pere, sans admettre en J. C. une volonté différente de celle de son Pere : l'un est l'offensé, l'autre la victime. Il n'a donc pas la même nature ; car la diversité de volonté, est une preuve de la diversité d'Essence.

2°. On ne peut s'empêcher de considérer ici le Pere comme une Personne bien emportée, & le Fils comme un Enfant de bon naturel, qui fait tout pour l'appaiser : que de foiblesses ! Quel personnage fait-on jouer à Dieu ?

3°. Dieu n'auroit pu ordonner la mort de son fils, sans ordonner le péché des Juifs qui l'ont fait mourir. Qu'on est heureux quand on peut voir toutes les conséquences d'un principe !

4°. La médiation suppose une foiblesse mutuelle entre les deux partis ; on ne peut donc dire que J. C. est le Médiateur entre Dieu & l'homme , sans admettre une imperfection, non-seulement en nous, mais encore en Dieu, & sans nous rendre égaux.

Les Chrétiens oublient souvent leurs principes, & n'en voyent pas toutes les conséquences. J. C. ne nous a pas réconciliés avec son Pere, comme avec la premiere Personne de la Trinité ; c'est avec Dieu qu'il nous a réconciliés. Il est médiateur entre Dieu & nous. Or J. C. est aussi Dieu que son Pere. Donc il ne peut être Médiateur avec Dieu, puisqu'il le seroit avec lui-même.

## VII.

J. C. (dit l'Auteur de la Recherche de la Vérité, L. 5. chap. 5. après plusieurs Peres de l'Eglise) connoissant parfaitement la maladie & le désordre de la nature, y a remédié de la maniere la plus utile pour nous & la plus digne de lui qui se puisse concevoir. Que de préjugés dans ces paroles ! Dire que Dieu remédie au désordre de la nature, c'est dire que Dieu avoit mal fait la nature. Un Ouvrier ne remédie à son ouvrage que parce qu'il a une imperfection. S'il l'avoit bien fait tout d'un coup, il n'auroit rien à y remédier. D'ailleurs quelle est la réforme que J. C. a faite dans le monde ? Les hommes, quoi qu'on en dise, sont les mêmes qu'autrefois.

Les Philosophes Païens nous ont enseigné une morale pour le moins aussi pure que celle de J. C. *Voyez les Offices de Cicéron.*

## VIII.

Il est opposé à l'idée de Dieu, & ridicule de dire qu'il puisse être apaisé par les Sacrifices. Dans le

sacrifice rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes : quand ils sont offensés, ils sont satisfaits par la vengeance qui affoiblit & qui détruit quelquefois leurs ennemis. Or croyant offenser Dieu, & ne voulant le venger que foiblement sur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui sacrifier des animaux en leur place. Mais Dieu demande la conservation & non la destruction de son ouvrage. Le Sacrifice de J. C. a d'ailleurs quelque chose de plus indigne de Dieu & de plus opposé à tous ses attributs, que les Sacrifices des Païens.

Les hommes lui font jouer la comédie pendant plus de 4000 ans ; ils lui font demander des sacrifices d'animaux ; ils lui font dire ensuite que ces sacrifices sont très-inutiles, & qu'il ne veut que le sacrifice de son fils. Il n'en avoit rien dit dans l'ancienne Loi ; les Apôtres le publierent dans la nouvelle. Le beau secret, pour écarter de l'esprit du Peuple le mépris qu'il fait ordinairement d'un supplicié !

Le sacrifice de la Croix est encore une véritable comédie. J. C. a souffert comme homme ; *Passus est sub Pontio Pilato*. Il est mort comme homme. Or il est de foi, que dès l'instant de l'union de l'humanité avec le Verbe, J. C. étoit souverainement heureux. Tous les Peres nous apprennent qu'il falloit un effort tout puissant pour empêcher la gloire de J. C. de rejaillir sur le Temple, & que, bien-loin que la transfiguration soit miraculeuse, elle n'est, au contraire, qu'une cessation de miracles. Comment J. C. a-t-il donc pu souffrir sur la Croix ? S'il n'a pas souffert, comment sommes-nous rachetés ? Si on répond que ce n'est que par métaphore qu'il est dit que J. C. a souffert, comme ce n'est que par figure que l'Écriture dit que Dieu se repent, on verra que toute la Religion Chrétienne n'a rien de réel, qu'elle est toute

métaphorique, & ne consiste par conséquent que dans l'imagination de ses Sectateurs.

## IX.

On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour nous sauver. *Quid posui facere &c.*? on le fait incarner, on le fait souffrir : hélas! s'il avoit voulu, nous serions tous sauvés; car la volonté de Dieu ne sauroit être inefficace. Dieu ne veut pas nous sauver, ou il joue la comédie; les Théologiens ne résoudront cette difficulté que par des paroles.

Si J. C. se fût montré au Peuple Juif après sa prétendue résurrection, toutes contestations étoient finies: On ne peut concevoir que J. C. ait demeuré plus de quaranté jours sur la terre après sa résurrection, & qu'il ait évité le Peuple. Il n'étoit venu sur la terre que pour instruire les hommes & pour leur apprendre sa Divinité : rien n'étoit plus aisé, il n'avoit qu'à se montrer au Peuple qui l'auroit sans doute bien reconnu. N'est-il pas ridicule de dire qu'il ait ordonné à ses Apôtres de prêcher la résurrection & qu'ils en étoient les témoins? que ne se montrait-il? C'étoit le Peuple qu'il falloit pour témoin : cela seul l'auroit convaincu de sa Divinité. Quelle comédie dans la vie, dans la mort; dans la résurrection & dans l'ascension de J. C.! Il falloit qu'il mourût pour ressusciter. Il étoit venu pour s'en aller. Si J. C. est venu pour se faire connoître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? S'il n'est pas venu pour se manifester, pourquoi est-il venu? Qu'est-ce que trois ans d'instruction? Encore, quelle instruction!

Les hommes sont sujets à faire jouer ces plaisantes comédies à Dieu. Ils font mourir la Vierge par forme, & la font ressusciter quelques momens après. Ils la font monter au Ciel : mais il falloit la formalité de mourir.

## X.

La douleur peut-elle honorer Dieu plus que le plaisir ? Pourquoi veut-on que les douleurs de J. C. aient honoré Dieu ? Dieu n'est-il pas également l'auteur du plaisir comme de la douleur ? L'envie, le penchant qu'ont les hommes de se reproduire, fait que jugeant de Dieu toujours par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le Fils, & se sont même flattés qu'il les avoit faits à son image & ressemblance.

## II.

Pourquoi les Apôtres ont-ils attendu l'Ascension & la Pentecôte, pour prêcher la résurrection de J. C. ? Il falloit la prêcher quand on pouvoit dire, le voilà. J. C. a tout fait pour embrouiller, il a négligé les voyes les plus simples. Les Prophéties, dit-on, avoient prédit qu'il naîtroit d'une Vierge. Il est né d'une Vierge, dit-on, encore : mais qui pourroit le deviner ? Elle avoit un mari. Il est étonnant que les Peres disent sérieusement que cela s'est fait ainsi pour tromper le Diable. Or, si le Diable même, qui a tant de pouvoir, n'étoit pas capable de deviner que J. C. étoit le Messie, comment veut-on que les Juifs aient pu le deviner ? Les prophéties étoient donc bien obscures, puisque le Diable n'y entendoit goutte.

J. C. étoit venu pour instruire une infinie postérité, sans parler de la multitude qui vivoit de son tems. Il ne l'a pas fait : car que nous a-t-il laissé pour nous instruire ? Une Eglise, c'est-à-dire des hommes comme nous, qui n'étoient alors qu'un très-petit nombre de personnes très-déraisonnables. Voilà la maniere humaine avec laquelle J. C. & les Apôtres ont commencé à introduire une Religion nouvelle qu'ils ont tirée de l'ancienne : *Non veni solvere, sed adimplere* ; & cependant, quoique tout fût consommé à la mort de J. C. ;  
&

& la Synagogue à tous les Diables, néanmoins tous les Apôtres & les premiers Chrétiens alloient dans le Temple prier Dieu comme les Juifs. *Petrus autem & Joannes accedebant ad Templum ad horam orationis nonam, Act. Chap. 3. v. 1*; & quand ils prêchoient, ils disoient encore, *Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob. v. 13.*

## XII.

On nous dit que la Loi de Moïse est une Loi de Sévérité, & la Loi nouvelle une Loi de Charité: l'exemple d'Ananie & de Saphire prouve le contraire. Je pardonne à St. Pierre la mort d'Ananie; mais lorsque trois heures après Saphire vient, pourquoi St. Pierre lui demande-t-il, *Dic mihi, mulier si tantum agrum vendidisti?* Ne le savoit-il pas? l'exemple d'Ananie ne suffisoit-il pas? Faut-il tuer dans la Loi de Charité? Il devoit lui dire au contraire charitablement: ma bonne Dame, ne me mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. *Act. Chap. 5. &c.*

## C H A P I T R E V.

*De l'Eglise & des Conciles.*

## I.

**L'**Eglise n'est autre chose qu'une Société d'hommes. Il y a autant d'Eglises que de Religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'Eglise Chrétienne comme la véritable, je vous demande quel caractère elle a, pour exiger de moi un tel consentement?

Si l'Eglise Chrétienne se prétend infaillible, elle ne peut l'être sans avoir une connoissance infinie; mais, bien-loin que l'Eglise ait une telle connoissance, on

K



remarque mille contradictions dans ses décrets. Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disoient qu'il y avoit des antipodes : on se retranche, & on dit que l'Eglise n'est pas infaillible dans le fait, mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la foiblesse de l'Eglise; on la veut faillible dans le fait, parce qu'il seroit facile alors de la convaincre de fausseté : les faits se prouvent; au-lieu que, dans le droit, chacun a son opinion.

L'Eglise devoit être infaillible dans le fait, parce que le droit est ici lié avec le fait. C'est un fait que J. C. soit venu. C'est un fait que le St. Esprit soit descendu. C'est un fait qu'il ait dicté XIV. Epîtres à St. Paul. C'est un fait, ni plus ni moins, que de tant d'Evangelistes qu'il y avoit au commencement, le St. Esprit n'en ait inspiré que quatre. Or, si l'Eglise est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une Ecriture & un J. C. &c. L'Eglise n'a point de caractère sensible qui la distingue des autres Assemblées. Ce caractère étoit nécessaire. Les hommes ne sont-ils pas également l'ouvrage de Dieu? Quelle vanité, ou plutôt quelle folie de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là? On ne peut s'empêcher, selon ce beau système, de se représenter Dieu comme ces meres aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour quelques-uns de leurs enfans.

## II.

Quel amour-propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son Peuple particulier! Est-ce que les autres Peuples n'ont pas le même rapport avec lui? Le choix qu'on prétend que Dieu fit de la famille d'Abraham pour composer seule le Peuple Juif, est encore un étrange effet de l'amour-propre de ce

Peuple. Tous les commencemens de Monarchie ont toujours quelque chose de merveilleux, & le Ciel s'en mêle toujours.

Plusieurs Corps de l'Eglise Romaine s'accusent réciproquement d'avoir une Doctrine corrompue & hérétique. Tous ne conviennent pas où réside l'autorité de déclarer & d'exposer la Doctrine, si c'est dans le Pape, ou dans le Concile général; si ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre considérés à part, ni dans tous les deux ensemble. Quand tout cela seroit certain, que d'embarras n'y trouveroit-on point? L'Eglise Chrétienne prétend à la gloire d'être Catholique, c'est-à-dire universelle: elle n'est pourtant qu'une très-petite Assemblée, par rapport à tous ceux qui sont hors de son sein; & J. C. l'a appelée *Puillus Grex*.

Un Indien de bonne foi arrive en Europe, il élève sa voix, & demande: qui m'assurera de la Révélation divine? qui de vous se prétend infaillible? L'Eglise Romaine paroît: c'est moi, dit-elle, qui suis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter; mais auparavant il lui demande, quelle preuve me donnez-vous de l'infaillibilité dont vous vous flattez? C'est l'Écriture, reprend l'Eglise: mais qu'est-ce que l'Écriture, demande l'Indien? C'est un Livre inspiré de Dieu, répond l'Eglise. A quelle marque le connoîtrai-je, réplique encore l'Indien? C'est moi qui vous en assure, ajoute encore l'Eglise. Si l'Indien est d'aussi bon sens que de bonne foi, a-t-il encore quelque chose à demander?

### III.

Les erreurs ne se réforment pas tout d'un coup: aussi l'Eglise ne s'est établie que peu-à-peu, & les Mystères n'étoient pas autrefois en un aussi grand nombre qu'aujourd'hui. Dieu n'auroit pas gardé cette con-

duite, s'il avoit révélé une Doctrine. Le progrès de l'Eglise est tout humain. On a commencé par séduire le Peuple, dans un tems où il n'y avoit point d'impression, où l'imagination seule régnoit, où les visions les plus extravagantes trouvoient des sectateurs. La diversité d'opinions étoit du goût du siècle. On en a d'abord imposé par un extérieur désintéressé, & par une Doctrine qui tient du merveilleux. Bien-loin que le Peuple n'embrasse pas une Religion contraire aux sens, elle est de son goût en ce point même. Elle n'auroit rien de merveilleux, si elle ne révoltoit les sens : de quelque maniere qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au Peuple, soit en favorisant les sens, soit en ne les favorisant point. Il aime ce qui lui paroît au-dessus de lui, & croit qu'on l'éleve quand on lui dit ce qu'il ne sent pas. Il est vrai qu'on lui offroit un crucifié : mais on lui disoit que ce crucifié avoit fait des miracles ; qu'il étoit ressuscité, monté aux Cieux, qu'il étoit Dieu, que ce n'étoit que pour eux qu'il étoit réduit à cet état déplorable. C'est ainsi qu'on s'est attiré la compassion & la crédulité du Peuple, incapable de réflexion & d'examen. Les Prédicateurs parloient avec zèle ; la mort qu'ils souffroient avec constance, excitoit la pitié & la confiance du Peuple : le culte qu'on rendoit aux Martyrs, flattoit sa vanité. Quelques personnes d'esprit ont embrassé cette Religion dans la fuite, ou par inconstance ou par singularité, ou par certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils sentoient le ridicule de leur Religion naturelle. Souvent la peur d'un mal nous fait tomber dans un pire : mais lorsque par quelques circonstances particulieres, comme par l'envie de gagner une bataille, les Rois ont promis d'embrasser la Religion Chrétienne ; lorsque cette promesse a réveillé leur ardeur dans le combat, que les soldats ont été animés par leur

exemple , & que les ennemis surpris d'une nouvelle vigueur ont été vaincus ; enfin quand les Rois se sont faits Chrétiens , leurs Peuples les ont suivis avec empressement. C'est alors que l'Eglise est devenue puissante , & a abandonné insensiblement cet extérieur pauvre , qu'elle conservoit avec le Peuple. Ses Chefs ont cru devoir vivre comme des Rois , qui en embrassant leur Doctrine se soumettent à leur caprice. Enfin l'Eglise a tant fait qu'elle s'est emparée de Rome , & se flatte d'avoir droit de commander à l'univers.

## IV.

Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne soit capable. Les forciers croyent aller véritablement au Sabbat. St. Paul , renversé par hazard de son cheval , crut ouïr la voix de J. C. qui lui demandoit raison de la persécution qu'il faisoit à ses Disciples. La peur lui fit entendre ce qu'il n'entendoit pas , & de Persécuteur il devint Apôtre , & prêcha peut-être l'Evangile de bonne foi. Son imagination échauffée lui fait croire dans la suite qu'il étoit élevé au 3<sup>me</sup>. Ciel. Il se flatte même que J. C. en personne l'a instruit ; il s'en vantoit parmi ceux de son Parti , qui le regardoient comme un des principaux Chefs. Ainsi celui qui pendant la vie de J. C. n'avoit jamais eu la curiosité d'approfondir un seul de ses prétendus miracles , est tout d'un coup convertit par sa chute ; il change en prodige la honte d'être mauvais Ecuyer.

## V.

Il n'y a point encore eu de ridicule qui n'ait eu des sectateurs , ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte. La Religion des Païens couvroit autrefois la face de la terre. Elle se conserve encore dans les vastes region de l'Orient. Donnez-

moi une douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespere pas que des Nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque tems. La voilà qu'elle devient ancienne, elle est suffisamment prouvée.

Il y avoit, sur le Parnasse, un trou, d'où sortoit une exhalaison qui faisoit danser les chèvres, & qui montoit à la tête : quelqu'un qui en fut entêté, se mit à parler sans savoir ce qu'il disoit, & dit par hazard quelque vérité. Aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison. Elle contient la science de l'avenir : on commence à ne s'approcher plus du trou qu'avec respect. Les cérémonies se forment peu-à-peu. Ainsi naquit l'Oracle de Delphes ; & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entétoit, il falloit absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Qu'il y ait une fois un Oracle d'établi, il va bientôt s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici ? Le Peuple frappé du merveilleux de la chose, & avide de l'utilité qu'il en espere, ne demande qu'à voir naître des Oracles en tous lieux ; & puis l'ancienneté survient, qui leur fait tous les biens du monde. Ajoutez à tout cela que dans le tems de la première institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne le fut dans la suite. La Philosophie n'étoit pas encore née, & les superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé.

## VI.

L'Eglise est entièrement maîtresse de la Foi, & ne se soumet qu'en apparence à l'Ecriture : l'Eglise ayant

ajouté, diminué, comme il lui a plu, au Culte ancien, elle s'est avisée d'un expédient par lequel elle peut soutenir ce qu'elle a fait sans choquer l'autorité de l'Eglise, qui est d'enseigner en même-tems que c'est à l'Eglise d'interpréter l'Ecriture. Ainsi l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'Eglise de lui faire dire; & l'Ecriture n'a qu'un vain titre d'honneur, tandis que l'Eglise a le souverain pouvoir & l'indépendance absolue. Ce n'est pas seulement aux Chrétiens à lire & à examiner l'Ecriture; l'Eglise la lira & l'examinera pour eux, & leur dira que ce qu'elle enseigne est tiré de l'Ecriture; & c'est à vous à le croire, sinon vous êtes damné: bel expédient dont l'Eglise se sert pour vous faire suivre ce qu'elle enseigne. Ainsi elle ne peut être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même. Une personne se soumet à une Loi: mais elle ne veut qu'aucune autre personne qu'elle-même puisse interpréter, examiner, lire même cette Loi,

## VII.

Que les riches étoient malheureux dans les commencemens de l'Eglise, & selon l'Evangile! Qu'ils sont heureux aujourd'hui, selon la pratique de l'Eglise! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Eglise prie pour lui, & prend ses habits de deuil; les Prêtres s'enrhument à force de crier; les cierges ne sont pas épargnés; Messes par-tout; & le tout pour de l'argent: comme si le Sacrifice de J. C. ne suffisoit pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre meure, une misérable croix de bois fait toute sa pompe funebre; on le jette dans quelque recoin du Cimetiere; pas seulement la moindre priere pour son ame. Il n'a point d'argent pour en acheter: c'est tout dire. Prendre de l'argent pour prier pour les morts, & tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une impos-

ture impie , & une imposition sacrilege qu'on met sur le Peuple ignorant & aveugle.

### VIII.

Les Conciles sont une preuve de la fausseté de la Religion. Car qu'est-ce qu'un Concile ? C'est une assemblée d'hommes qui , après avoir bien disputé , conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste des hommes une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes , de déclarer quelles sont les propositions révélées. Sommes-nous raisonnables , de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison ? Non , puisque la Religion Chrétienne devoit se transmettre dans la suite de tous les siècles , elle devoit être certaine en tous ses points , tout devoit être déterminé par le Messie ; le contraire est une preuve de la foiblesse de l'homme , qui ne sauroit tout prévoir. Si le St. Esprit présidoit aux Conciles , comme on le prétend , on n'y verroit pas tant de brigues , ni tant de disputes ; ils ne dureroient pas si long-tems.

Pourquoi le St. Esprit sera-t-il plus dans un Concile général , que dans un Concile national ? Est-ce qu'une nation ne l'intéresse pas assez ? Combien faut-il donc de Personnes pour l'intéresser ? D'où vient donc que J. C. a dit , *où seront deux ou trois , &c. ?*

Les anciens Conciles ne valaient point une de nos assemblées du Clergé ; cependant ils étoient infaillibles , & celles-ci ne le sont pas.

Puisque Dieu agit toujours par les voyes les plus simples , pourquoi lui fait-on chercher tant de mystères ? Il prend la peine de s'incarner , & ne nous apprend rien. Il est avec ses Apôtres , & les laisse aussi bêtes qu'auparavant. Des Conciles , c'est-à-dire des hommes , nous instruisent de ce que nous devons croire.

re, après avoir bien disputé entre-eux avant que de pouvoir convenir de quelque chose. Souvent même, par ménagement, ils s'expliquent d'une manière équivoque qui donne gain de cause aux deux Parties. Est-ce ainsi que Dieu parle?

L'inspiration ou l'assistance du St. Esprit dans l'Eglise, est une pure imagination. Si le St. Esprit inspiroit l'Eglise, elle n'auroit jamais excommunié ceux qui foutenoient qu'il y avoit des Antipodes; on ne verroit pas tant de Bulles contraire les unes aux autres; on n'auroit jamais vu deux Papes s'excommunier réciproquement; &, ce qu'il y a de plus plaisant, des Saints des deux partis de ces deux Papes: on ne disputeroit pas dans les Conciles avec tant de chaleur & d'opiniâtreté, si on n'y faisoit rien que par l'inspiration du St. Esprit. Enfin on ne remarqueroit pas, dans l'Eglise, toutes les mêmes foiblesses qu'on observe dans toute autre secte que ce soit.

## X.

C'est l'orgueil des Savans qui a introduit dans l'Eglise tant de questions nouvelles & épineuses, & qui a obligé le Peuple a recevoir leurs sentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'Antiquité. C'est la cupidité & l'ambition de quelques autres, qui a introduit les Dogmes qui favorisoient leurs intérêts temporels. La Cour de Rome inspire du respect pour les indulgences & pour les dispenses: qu'on cesse de les acheter, on vous enseignera que Dieu n'exempte personne de la Loi, que le St. Esprit a dictée à son Eglise.





## C H A P I T R E VI.

*Des Peres de l'Eglise & des Martyrs.*

## I.

**L**A Postérité consacre les monumens de l'Antiquité, & nous avons naturellement du respect pour ce qui a été long-tems avant nous.

Que d'habiles gens, qui ont écrit de nos jours avec plus d'érudition, d'éloquence, de justesse d'esprit, de force & de précision, que les Augustins & les Jérômes ! Néanmoins qu'on mette dans la balance du vulgaire, le nom d'Augustin d'un côté, & ceux de quelques modernes ; combien en faudroit-il pour l'enlever ?

Les Peres cependant étoient des hommes comme les autres, leurs écrits sont remplis d'erreurs ; à parler même en Chrétien, il n'y en a pas un qui ne soit tombé dans quelque opinion erronée. St. Cyprien a soutenu que le Baptême des Hérétiques étoit inutile. St. Jérôme & St. Augustin ont eu de cruelles disputes sur les faits de Religion.

Les plus anciens Peres de l'Eglise étoient des Apôtats de la Religion de leurs ancêtres ; ils ont introduit dans la Religion Chrétienne les erreurs de leur Philosophie & la plupart des coutumes du Paganisme ; un renversement d'imagination, dans un tems plein de sectes, où l'on faisoit gloire de donner dans les partis, a été la grace efficace de leur conversion.

## II.

Les Peres de l'Eglise n'ont point parlé avec exactitude & justesse d'esprit ; ils se sont toujours servis d'un style oratoire & allégorique ; l'Allégorie plaît au

Peuple, elle l'amuse & attire son admiration. On fait toujours le goût & le génie de son siècle. Lorsque l'allégorie étoit à la mode, tout le monde allégorisoit : mais, encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination qui ne prouve rien.

Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens Peres comme des hommes extraordinaires qui avoient commerce avec le St. Esprit, comme il croit que les Patriarches s'entretenoient avec Dieu. Le Peuple n'a pas en cela assez bonne opinion de lui-même ; il ne sait pas qu'il n'y a point en Dieu d'acception de personne, ( comme parle l'Écriture. ) Tous les hommes lui sont également chers. Il est notre Pere commun. Il ne s'est pas plus entretenu avec les anciens, qu'il s'entretient avec nous. L'Écriture ne nous dit pas des Anges ce que les Peres nous en disent, sur-tout Denis dans sa Hiérarchie. Où a-t-il pris tant de belles choses ?

### III.

L'imagination échauffée est la cause du martyre ; pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a point eu encore de Religion qui n'ait eu ses martyrs. Les Chefs de Religion ont péri la plupart d'une mort violente. Toutes les hérésies ont eu leurs Saints qui ont souffert la mort pour les défendre. Ceux que nous appellons Fanatiques dans les Cévennes, passent pour des martyrs en Hollande & en Angleterre. On leur écrit des Lettres touchantes pour les animer à persévérer dans la foi. Chacun juge des choses selon la situation où il se trouve, & selon ses préjugés. La plupart de ceux qui vont au Japon souffrir le martyre, ne sont pas en état de répondre à une difficulté que leur proposeroit un Indien de bon sens. Ils meurent pourtant pour soutenir leur Religion ; ce qui fait voir

que c'est l'enthousiasme & non la raison qui les guide.

## IV.

A force d'entendre dire ou de vouloir persuader quelque chose, on la croit soi-même, sur-tout quand on est né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux du Pays des anciens Chrétiens. Enfin la conduite des autres n'est pas une règle pour nous. Si les martyrs sont morts, ils avoient leurs raisons : je mourrois comme eux, si j'étois persuadé. Mais parce que je ne conçois pas le motif de leur martyre, & que l'imagination seule peut en être la cause; que d'ailleurs cette preuve est équivoque, puisque je vois des martyrs dans toutes les Religions, je ne conclurai pas que la Religion Chrétienne est la véritable à cause de ses martyrs. Les Peres de l'Eglise disoient que c'étoit la cause, & non le supplice, qui faisoit le martyr; & c'est un axiome de Religion que, *Causa Martirem facit, non pena*. Ainsi, quand on conclut que la Religion Chrétienne est véritable parce qu'elle a eu des martyrs, on suppose ce qui est en question.

Puisque nous savons que les premiers Chrétiens n'étoient dans leur Religion que par enthousiasme, & puisqu'il y a des martyrs dans toutes les Religions, même les plus extravagantes, comme dans les Indes, même de nos jours, dans la Religion réformée chassée de France, il faut trouver un caractère particulier qui puisse distinguer les vrais martyrs d'avec les faux.

## V.

Bien-loin que les martyrs soient une preuve de la véritable Religion, au contraire ils sont autant de témoins de la fausseté. Car il est injurieux à Dieu de dire qu'il livre au dernier supplice ceux qui croient à ce

qu'il a révélé. D'ailleurs les martyrs font connoître que la Religion étoit mal établie, & la révélation peu constante, puisqu'il y avoit dans le même-tems des hommes de bonne foi qui croyoient, dit l'Évangile, rendre un grand service à Dieu, en tuant des scélérats, des imposteurs, des perturbateurs du repos public, lorsqu'ils faisoient mourir les martyrs.

---

## C H A P I T R E VII.

### *Des Prophetes & des Prophéties.*

#### I.

L'Avenir est entièrement caché aux hommes, parce que n'étant point encore par rapport à eux, il ne peut pénétrer dans leur esprit par aucun sens; & que d'ailleurs ce qui n'est pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent savoir que par la révélation de celui par qui tout existe. Non-seulement les hommes ignorent l'avenir, mais il est encore entièrement caché à tout esprit créé, & cela par la même raison. Ainsi on se trompe quand on croit que le Diable a révélé l'avenir aux Païens, & qu'il inspire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle forciers. Rien de tout cela ne peut être. Ce ne sont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes.

Les Juifs avoient donc raison quand ils défioient les Païens de leur déclarer l'avenir : mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des hommes qui ayent eu cette connoissance.

D'abord j'observe une grande confusion, un grand embarras, des équivoques & des allégories éternelles dans toutes les Prophéties; & il est surprenant que nos Théologiens d'aujourd'hui disputent encore du sens

qu'on doit leur donner. Oui : le sens des Prophéties les plus claires n'est point encore déterminé, ni parmi les Juifs, ni parmi les Chrétiens, comme je le vais bientôt remarquer. Où est donc le merveilleux des Prophéties, si elles sont pleines d'obscurité? Quel est donc le caractère qui les distingue des Oracles des Païens, & des Prophéties des autres Peuples? Car enfin il y a des Prophéties par-tout; les hommes ont toujours aimé le merveilleux; plus ils sentent leur faiblesse, plus ils veulent en sortir par des prodiges. Enfin les Prophéties, pour faire quelques impressions sur des esprits sains & exempts de préjugés, doivent être claires & débarrassées de toute équivoque.

## II.

Si les Prophéties avoient été claires, les Juifs, qui en étoient les dépositaires, se seroient sans doute convertis, quand ils en auroient vu l'accomplissement. Les Prophetes, dit-on, paroissent être les Evangélistes de J. C. Les Juifs méditent éternellement sur ces Prophéties; ce J. C. si clairement annoncé, arrive parmi eux, il y demeure trente-trois ans, & les Juifs ne le connoissent pas; ils soutiennent même que ce n'est pas de lui que leurs Prophetes ont voulu parler. Qui sont donc les hommes qui doivent se rendre aux Prophéties, sinon ceux qui parlent & qui entendent la Langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, & qui en ont toujours été les dépositaires? Est-ce donc l'Eglise Chrétienne qui doit en déterminer le sens? Elle est donc juge en sa propre cause! Qu'elle se fasse des titres tant qu'elle voudra : ils satisferont son imagination, mais ils ne convaincront pas sa raison.

Ceux qui lisent les prieres de l'Eglise, peuvent y remarquer qu'elle se donne une liberté entière d'in-

interpréter les Prophéties comme il lui plaît, & les passages de l'Écriture. On prétend même qu'il est de foi que l'Église a cette autorité.

Ces interprétations allégoriques qui ne prouvent rien, & qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un Indien de bon sens, bien-loin de le persuader : mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'Église ajoute à l'Écriture ce qui lui plaît. David a dit, *Dominus regnavit, decorem indutus est*, & l'Église dit que David a dit aux Nations, *Dominus regnavit à ligno*; ce qui est faux. *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine, dicens in nationibus, regnavit à ligno Deus.* Jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on puisse se servir.

### III.

L'Écriture nous apprend que J. C., après la résurrection, ouvrit l'esprit à ses Apôtres pour leur donner l'intelligence de l'Écriture. *Tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les Prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne sauroit les comprendre; & Dieu auroit plutôt fait de nous tourner tout-à-coup, par miracle, du côté de la Religion Chrétienne, que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je ? Ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irrégulière, ce sont les hommes qui le font toujours agir à leur manière.

### IV.

Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que les Prophéties sont très-obscurés, que tout s'y sent de l'enthousiasme Asiatique & du mystère des Caldéens; que ce qui paroît clair selon la vulgate, a

un sens tout contraire selon le Texte original qui est le seul que le Saint-Esprit a révélé : que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une Prophétie, est un fait arrivé naturellement, & qui ne portoit avec lui aucun caractère de Prophétie; qu'ainsi il est ridicule de vouloir que je regarde le Peuple Juif comme un Peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, & sur ce pied-là je vais trouver toute la Religion de Mahomet dans la conduite du Peuple Juif. Si David, dans ses vieux ans, demande, pour se réchauffer, la chaleur naturelle de la plus belle fille de son Peuple; St. Augustin & les autres Peres de l'Eglise n'ont point de droit de m'obliger à regarder cette action comme une Prophétie de l'union de J. C. avec l'Eglise, & de la pureté de la Ste. Vierge.

## V.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que Dieu ne se conduit pas allégoriquement, que les allégories ne prouvent rien, que l'allégorie est une figure qui tient toute sa réalité de l'imagination de son Auteur, & surtout en matière si sérieuse que la Religion. L'allégorie est entièrement bannie de la démonstration, & de tout discours qui ne doit que convaincre l'esprit. J'examinerai seulement celle de toutes les Prophéties dont on a fait le plus de bruit, & qu'on dit être la plus claire. La voici.

Jacob, avant de mourir, fit venir devant lui tous ses enfans, & leur donna à tous sa Bénédiction : quand le tour de Juda fut venu, il lui dit, *non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* Or, dit-on, le sceptre a été enlevé de Juda quand J. C. est venu; donc voilà cette Prophétie accomplie; donc J. C. est celui qui devoit être envoyé. D'abord, il est certain que les Juifs entendent diversément le mot Hé-

Hébreu que nous traduisons par celui de sceptre. Les uns disent que l'Hébreu signifie persécution, tribulation ; & que Jacob a dit à son fils que les Juifs seroient toujours persécutés, jusqu'à la venue de celui qui devoit les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même prétendent que ces paroles se sont accomplies en la personne de Moïse, & que Jacob dit seulement à ses enfans qu'ils seroient toujours persécutés en Egypte, jusqu'à ce que fût venu celui qui devoit les délivrer de leur esclavage. Les Docteurs Chrétiens qui veulent tous qu'on traduise le mot Hébreu par celui de sceptre, ne conviennent pas non plus du sens de ce passage. Leur dispute roule sur ce qu'on doit entendre par Juda. Les uns disent qu'on doit entendre tout le Peuple Juif ; & que le sceptre n'a été véritablement ôté à ce Peuple ; que quand les Romains se sont rendus maîtres de la Judée : d'autres, au contraire, disent qu'on ne peut raisonnablement entendre ce mot du Peuple Juif, & qu'il ne faut l'entendre que de la Tribu de Juda en particulier ; parce que, disent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction spéciale, & marquer un caractère particulier à chacun de ses enfans. Ils ajoutent que si l'on veut entendre ce mot ; Juda, de toute la nation Juive, il est évident que le sceptre en a été bien des fois ôté par ses ennemis, & sur-tout par la captivité de Babylone, sans que le Messie soit venu : or, disent-ils, s'il y a un temps où le sceptre ait été enlevé aux Juifs, & que le Messie ne soit point venu, cette marque étoit trop équivoque pour être une véritable Prophétie. Les Peres, au contraire, disent qu'on ne peut interpréter ce mot de la Tribu de Juda uniquement, parce que, disent-ils, il est évident, par l'histoire, que le sceptre a passé en d'autres mains sans que le Messie soit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges. Saül

L



n'étoit pas de la Tribu de Juda. *Postulaverunt Regem, & dedit illis Saül filium Cis, virum de Tribu Benjamin. Act. Ch. 13, v. 21.* Le Royaume a été divisé, & il s'est trouvé qu'onze Tribus toutes entières n'avoient qu'un Roi particulier. Long-tems avant la venue du Messie, le Peuple Juif étoit gouverné par des Pontifes, & chacun sait que les Pontifes étoient de la Tribu de Lévi. Les Machabées n'étoient pas de la Tribu de Juda. Ainsi, disent-ils, il étoit plus raisonnable d'entendre ces mots du Peuple Juif entier; & s'il est vrai que ce Peuple ait été en captivité, il est certain, disent-ils, que, dans sa captivité même, il étoit toujours gouverné par des Pontifes de la nation. On pourroit repliquer à ceux-ci, qu'il paroît par le Nouveau Testament, que quoiqu'Hérode fût Roi de la Judée, les Juifs étoient pourtant toujours gouvernés par des Pontifes. Chacun sait ce qui en arriva à la mort de J. C. Le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendoient que les Romains venant à savoir qu'il y avoit parmi eux un Perturbateur du repos public, ne leur ravissent l'autorité qu'ils avoient encore. *Veniens Romani, & subvertent gentem nostram.* Il fut conduit devant Anne & Caïphe : le sceptre n'étoit donc pas entièrement ôté des Juifs. Enfin, de quelque côté qu'on se tourne, un esprit juste ne peut faire convenir cette Prophétie au tems que J. C. est venu.

## VI.

Tout le monde se mêloit de prophétiser parmi les Juifs; d'abord que Saül fut élu Roi, il se mêla aussi de faire des Prophéties. Enfin toute Prophétie qui est équivoque, n'a pas plus de caractère pour nous convaincre, que les Quatrains qu'on voit à la tête de quelques Almanachs.

## VII.

Le mystere est ordinairement une marque d'erreur, ou de foiblesse. La vérité est claire. Quelle raison auroit pu avoir Dieu de dicter des Prophéties obscures, puisqu'il ne donnoit ces Prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la Religion ?

## VIII.

Virgile a fait une Eglogue à la louange de Pollion. Il a dit que sous son Consulat on verroit arriver mille merveilles. Tous les Commentateurs Chrétiens se sont avisés de regarder cette Eglogue comme une Prophétie de la venue de J. C. Assurément Virgile ne croyoit pas avoir jamais l'honneur de se voir parmi nos Prophetes, & d'avoir Isaïe & Jérémie pour confreres. Les Prophéties de ceux-ci regardent autant J. C., que l'Eglogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion : on peut lui appliquer aussi ce que les anciens Prophetes ont dit en diverses occasions. L'allégorie applique tout à mille sujets différens ; mais, encore un coup, elle ne prouve rien. On voit quantité de ces applications dans les Epîtres & Evangiles. Ce qui est dit dans l'Ecriture de la sagesse éternelle, l'Eglise l'applique à la Ste. Vierge fort ingénieusement. Les lamentations que Jérémie faisoit autrefois au sujet de la captivité de Babilone, on les applique à la dernière destruction de Jérusalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en son tems, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle Eglise ; &, pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. & à l'Eglise, les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterois volontiers quelques traits ; mais ceux qui voudront en juger

par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques.

## IX.

Qu'est-ce encore que ces prétendues semaines de Daniel, après lesquelles le Messie doit venir ? On peut les expliquer comme on veut : l'Eglise dit que ce sont des semaines d'années, & moi je dis que ce sont des semaines de siècles, de mois, &c. Le Prophète ne s'est point expliqué, parce qu'il n'en favoit rien ; il a parlé en homme. Si Dieu avoit dicté des Prophéties, elles auroient eu un caractère de clarté qui les auroit distinguées des autres manières équivoques de deviner, dont les hommes se servent. Les Devins ont trouvé l'art de masquer leur foiblesse sous l'apparence de l'enthousiasme ; ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils sont sur le sacré Trépied : mais Dieu qui n'auroit fait ces Prophéties que pour les hommes, auroit parlé avec une simplicité digne de lui, & proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner.

## X.

Il y a, dans l'embarras des Prophéties, un second merveilleux qui plaît aux hommes ; c'est qu'on devine des énigmes. L'enthousiasme des Prophetes est tout humain, & tout semblable à celui des anciens Païens & des femmes transportées sur le sacré Trépied. Dieu n'agit pas par fureur, ni par transport, ni par figuré. Encore un coup, les Prophéties doivent être claires & simples, pour persuader.

## XI.

La Prophétie *Ecce Virgo concepiet*, ne pouvoit pas être un signe ; car les Juifs regardoient la Ste. Vierge comme une femme ordinaire. Elle avoit un mari ; qui

pouvoit deviner qu'elle n'usât point de la liberté conjugale ? Les occasions où les Prophéties ont été rendues, ont toutes eu, à la lettre, un sens littéral bien différent de celui de J. C.

Lorsque Xerxès fondit sur la Grece avec toutes les forces d'Asie, les Athéniens consulterent l'oracle d'Apollon. La Pythie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athènes, tâchoit en vain, par toutes sortes de moyens, d'appaîser la colere de Jupiter; cependant qu'en faveur de sa fille, il vouloit bien souffrir que les Athéniens se sauvassent dans des murailles de bois; & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs meres, soit quand Cérés seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée. Sur cela Oenomaus perd, entièrement le respect pour l'oracle de Delphes. Le combat du pere & de la fille, dit-il, sied bien à des Dieux; il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athènes; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie: mais s'il n'a pu la miner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été obligé d'emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville tant d'ennemis? Après cela, cependant, il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois. Sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin! Tu ne fais point à qui seront les enfans dont Salamine verra la perte; s'ils seront Grecs, ou Persans. Il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée: mais tu ne fais pas du moins qu'on verra que tu ne le fais pas. Tu caches le temps de la bataille sous ces belles expressions poétiques, soit quand Cérés sera dispersée, soit quand elle sera ramassée. Tu veux nous éblouir par ce langage pompeux: mais ne fait-on pas qu'une bataille se donne au tems des semailles, ou de la

moisson? Apparemment ce ne sera pas en Hyver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaires par ce moyen : si les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir, aura été inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis qu'on fuyé dans des murailles de bois ; tu conseilles, tu ne devines pas : moi qui ne fais point deviner, j'en eusse bien dit autant. J'aurois bien jugé que l'effort de la guerre feroit tombé sur Athenes, & que, puisque les Athéniens avoient des vaisseaux, le meilleur parti étoit de se mettre en mer. Ainsi les Chrétiens se tirent d'affaire, soit que Dieu punisse ou récompense les bons & les méchans, ou quand ils prient & qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prieres, malgré les promesses de J. C.

Une des choses qui marque que les hommes se méloient des Oracles, c'est l'ambiguïté des réponses, & l'art qu'on avoit de les accommoder avec tous les événemens qu'on pouvoit prévoir. St. Paul disoit, il y a 1720 ans & plus, que l'Ante-christ alloit venir, & on l'attend encore.

*Resuscitans Jesum sicut & in Psalmo 2. scriptum est ; filius meus es tu, ego hodie genui te. Act. Chap. 13, v. 33.*

La Prophétie n'est-elle pas claire, si on veut prouver la génération du Verbe ? On cite aussi cette Prophétie, *hodie genui te, & rursus ego ero illi in patrem, & ipse erit mihi in filium. Heb. Chap. 1. v. 5.*



## C H A P I T R E VIII.

*De la Trinité & du Péché Originel.*

## I.

**N**ous avons vu dans les conditions d'une bonne Religion, qu'elle ne doit pas nous donner une fausse idée de Dieu, parce qu'autrement Dieu seroit contraire à lui-même; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de Dieu, ne nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or, si par la révélation il nous donnoit de lui-même une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raison, il y auroit dans sa conduite une contrariété dont nous savons bien qu'il est incapable. Or la Trinité est entièrement opposée à l'idée que la nature nous donne de Dieu: donc cette prétendue Trinité est un reste du Paganisme.

La raison nous fait voir que Dieu est un être infiniment simple; donc il n'est pas triple; puisque s'il étoit triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourroit considérer un être encore plus simple que lui, savoir un qui ne seroit pas triple en personnes.

## II.

Les Émanations divines, ou plutôt les trois prétendues Personnes de la Trinité, ne sont autre chose que les divers égards, sous lesquels les habiles, parmi les Anciens, concevoient un seul & même Dieu.

Platon, qui n'osoit enseigner publiquement l'unité d'un Dieu, le considère comme bon, comme sage, comme puissant. Il fait trois Tous de ces trois égards, la Bonté, la Sagesse, la Puissance. Les anciens Pères, qui étoient les disciples de Platon, ont porté cette Doc-

trine dans le Christianisme , & ont fait trois Personnes de trois qualités qui ne conviennent qu'à un seul & même Dieu.

## III,

Plus la Trinité est opposée à la raison , & plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce mystere. Je le répete une bonne fois , pour ne le redire jamais : Je croirai avec confiance ce que Dieu aura révélé , parce que je fais que Dieu ne peut me tromper ; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation.

## IV,

Les paroles ne font qu'un air battu , lorsqu'elles ne signifient rien : on fait parler les Perroquets. Tout ce qui n'est appuyé que sur des paroles & non sur de véritables idées , n'est d'aucune considération. C'est pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots , des équivoques , des faux brillans. Or tout le système de la Trinité n'est appuyé que sur des paroles vuides de sens , génération , procession , personne , hypostase , &c. Donc , &c.

## V.

On dit que les anciens Peres ont parlé avec ménagement de la Divinité de J. C. & de celle du St. Esprit ; comme si Dieu avoit quelque espece de honte de se manifester aux hommes , supposé qu'il le vouloit ; & comme si J. C. n'avoit pas dit qu'il rougiroit devant son Pere de ceux qui auroient rougi de le confesser devant les hommes. Non , si les Anciens n'ont point parlé de la Divinité de J. C. & encore moins de celle du St. Esprit , c'est qu'elle leur étoit inconnue. Pourquoi , en effet , n'auroit-on pas eu les mêmes égards

dans les siècles suivans ? Est-ce qu'on avoit moins à craindre d'inspirer le Polithéisme ; & n'étoient-ce pas des infirmes & des novices dans la Foi, que ces pauvres catéchumenes à qui les Pères des siècles postérieurs enseignoient la Trinité ?

## VI.

Dieu est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs peres ; il le dit même dans l'Écriture. En effet, il n'y auroit point de péché, s'il n'y avoit point de Loi, dit St. Paul. Or, dit-il, comment saura-t-on s'il y a une Loi, si on ne l'a point apprise ? Je demande, sur ces passages qui sont de l'Écriture, comment les enfans à qui Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables ?

## VII.

Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Ils n'ont d'autre voye que la douleur, pour punir ceux qui les offensent ; ils croient donc que la douleur est une punition : ainsi comme ils sentent qu'ils souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelques crimes qui leur ont attiré leurs souffrances ; & parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'être en état de faire aucune action, & que, par conséquent, on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelque autre qui l'a attirée sur eux, & ne voyent personne de plus propre pour cela, que le Pere de tous les hommes. Ils retrouvent ainsi, en remontant, la source de leurs miseres ; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voyent une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par la maladie qui se perpétue de pere en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier. Ainsi comme ils se voyoient tous sujets à des maux généraux, comme au froid, au chaud &



à la mort, ils se sont imaginés que leur Pere commun leur avoit attiré tous ces beaux présens.

Ils ne se sont pas seulement contentés de dire en général que leur Pere avoit péché; ils ont voulu déterminer, en particulier, la qualité de l'offense : & comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que ce premier Pere, qui s'appelloit Adam, avoit mangé d'une pomme, ou d'un fruit, contre l'ordre de Dieu; d'autres ont dit qu'il s'appelloit Prométhée, & qu'ayant volé le feu du Ciel, les Dieux avoient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont eu quelque connoissance de l'antiquité, & qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les Païens n'ont point pillé les Juifs en ce point. Les Livres des Juifs n'ont été connus des Païens, qu'après la version des 70.; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors; le défaut d'impression ne rendoit pas les livres fort communs, surtout lorsqu'ils étoient en un aussi gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Prométhée étoit répandue dans le Paganisme avant la version des 70. Les Auteurs Grecs les plus anciens en ont fait mention. La douleur n'est pas pourtant une punition du péché de notre Pere commun : il seroit de la justice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également; on ne peut pourtant disconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfants. Les uns naissent aveugles, les autres boîteux, les autres muets. Non-seulement les maux du corps sont bien différens parmi les hommes; mais encore la concupiscence & l'ignorance, ce qui est aussi, dit-on, une punition du péché, sont parmi nous d'un degré bien différent.

Si la douleur étoit une punition, le plaisir devoit être aussi une récompense; c'est ce dont on ne con-

vient pas. D'où vient donc le plaisir, & la douleur ? Il n'est pas difficile de le deviner. La douleur est un avertissement que nous donne l'Auteur de la nature, pour nous faire éviter par sentiment, c'est-à-dire, par la voye la plus courte, ce qui pourroit nuire à notre corps. Quand nous sommes auprès du feu, il nous faudroit faire de grands raisonnemens pour savoir s'il nous est ou ne nous est pas contraire ; il nous faudroit connoître la nature du feu & la disposition actuelle de notre machine ; il faudroit avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons : le sentiment termine toutes ces discussions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre sang le mouvement qui lui convient ; nous nous plaifons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu augmente-t-il le mouvement de notre sang, il nous incommode, nous le fuyons, & tout cela machinalement, & par le plaisir & la douleur. Le plaisir nous est aussi utile que la douleur, soit pour notre propre conservation, ou pour celle de la société. Car il est certain que notre conservation particuliere, & celle de la société, sont les deux pieces mouvantes, pour ainsi dire, de tout ce qui se passe dans le monde, par rapport à nous. Mais pour ne pas entrer dans une autre question, combien faisons-nous de choses utiles à la société, que nous ne ferions point sans le plaisir & la douleur ? La douleur que cause le mépris, le plaisir que la louange excite, procurent mille biens à la société. C'est la douleur, encore un coup, qui nous approche du feu, quand cette approche est nécessaire ; c'est le plaisir qui nous y retient : c'est la douleur qui nous en chasse, après nous y avoir conduits. C'est la douleur & le plaisir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin, un peu de méditation nous fera comprendre que le plaisir & la douleur ne sont ni une recompense, ni une punition ; & que l'Au-

teur de la nature ne pouvoit trouver une voye plus courte , pour nous faire éviter le mal , & pour nous porter au bien , non-seulement par rapport à nous , mais encore par rapport à la société : ce qui nous doit faire voir que nous agissons bien plus machinalement qu'on ne pense.

## VIII.

Le désordre de la nature & la réforme que Dieu y auroit apportée , marqueroit une imperfection en Dieu ; on ne réforme que ce qui est mal fait , & Dieu est incapable de mal faire. L'homme n'est point corrompu. On ne peut point soutenir qu'il l'est , sans attaquer la sagesse & la puissance infinie de son Auteur. L'homme est tel qu'il est par sa nature. La nature est l'ordre que Dieu a établi , qui , par conséquent , ne peut être mauvais. On ne sauroit réformer l'homme , sans tomber dans de grands inconvéniens. La terre seroit-elle suffisante pour contenir tous les hommes , s'ils ne mouroient pas ? Et que deviendroit chacun de nous en particulier ? Désabusons-nous ; la mort est nécessaire pour l'ordre de la nature , & n'est pas un si grand mal qu'on le pense : Dieu fait ce que nous devenons ; nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qui est bien sûr , c'est que nous ne sommes point changés en tisons d'Enfer.

Dieu est tout puissant ; mais sa toute puissance n'a pas pour objet de faire des contradictions : or , selon la nature de la matière , l'homme doit être tel qu'il est , & n'a jamais pu être autrement : la nature de la matière , a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme ; & cette nature de la matière n'est telle que par la volonté de Dieu : ainsi l'homme n'est tel qu'il est que par la nature de la matière. En effet , la matière est divisible & pénétrable : le plus solide sépare le moins solide. Toute matière est sujette aux règles

du mouvement : l'homme est donc essentiellement mortel , parce qu'ayant un corps , il est divisible ; & il est faux que le péché ait causé la mort de l'homme ; & les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de solides réflexions sur l'état où nous nous trouvons ici-bas , nous verrions que tous nos prétendus malheurs ne dépendent que de notre imagination : nous voulons dominer sur les autres , & nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève : pour cela il faut des richesses , & nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons.

## IX.

D'où nous peut venir notre prétendue inclination au mal , qu'on nous dit être une suite du péché de notre premier Pere ? Ou elle nous vient de Dieu , ou de nous-mêmes , ou des autres Créatures ? 1°. Elle ne peut venir de Dieu , parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne peut dire que Dieu nous a donné cette inclination , pour nous punir de la désobéissance de notre premier pere ; un tel penchant seroit une plaisante punition , non-seulement parce que nous avons du plaisir à le suivre , mais encore parce que Dieu ne sauroit punir en donnant une mauvaise inclination. Quelle idée seroit-ce attribuer à Dieu ?

2°. Elle ne peut venir de nous-mêmes : nous ne pouvons ni nous créer , ni nous donner des inclinations , ni nous défaire absolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir , nous nous réformerions à notre gré. Enfin si elle venoit de nous , elle ne se trouveroit pas dans tous les hommes.

3°. Les Créatures peuvent bien être l'occasion qui nous détermine à réduire nos facultés en actes ; mais comme elles sont hors de nous , elles ne nous peuvent donner ni faculté , ni inclination.

Nous n'avons donc point de mauvaises inclinations, tous nos penchans sont bons, parce qu'ils viennent de Dieu : nous en faisons quelquefois mauvais usage par rapport aux Créatures ; mais les circonstances qui font trouver ces usages mauvais, ne changent rien au fond ; & ce que nous appellons mauvais penchant, est un instinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous faisons, soit pour notre propre conservation particulière, ou pour celle de la société.

On remarque dans les autres animaux le même penchant qu'on dit être mal en nous : or ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il est déraisonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme est le chef des animaux, ceux-ci ont dû ressentir les effets de sa mauvaise conduite. La nature ( quand on l'interroge ) nous fait sentir le ridicule d'une imagination si grotesque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers ; car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devoient jamais se ressentir de la foiblesse de l'homme ; & celui-ci auroit été bien plus puni, s'il les eût vus exempts de ses maux.

Dieu étant tout puissant, il peut faire ce qu'il y a de meilleur & de plus avantageux pour nous. Puisqu'il est infiniment bon & sage, nous ne devons pas douter qu'il ne l'ait fait ; ce que notre imagination trouve mal, est bien & sagement ordonné. Connoissons mieux le premier être, nous en estimerons plus son ouvrage : il est de l'infinie bonté de Dieu, de n'avoir pas mis l'homme dans une situation où il pût l'offenser & se perdre.

## X.

Qu'est-ce que la nature corrompue ? Est-ce qu'elle est dans un autre état qu'elle a toujours été ? Les es-

lences, les regles déterminées au moment de sa création, ont-elles pu changer? Si l'homme aime à sentir & à être agréablement remué, c'est parce que telle est sa nature, & non un effet du péché : comment est-ce qu'Adam auroit trouvé du plaisir à manger le fruit défendu, s'il n'avoit été tel par sa nature, que cette manducation lui pût plaire & le déterminer?

Julien l'apostat ne régna que deux ans : ce court regne est regardé comme une punition de Dieu. Il vouloit détruire le Christianisme. Jovien lui succede, & commence, au contraire, à se porter avec zele, à la destruction du Paganisme & à l'établissement du Christianisme. Il ne regne que sept mois. Assurément, dit-on, un homme comme celui-là étoit nécessaire au Christianisme! Est-ce une punition? Est-ce une récompense? Ce ne peut être une punition, puisque selon l'opinion, il ne faisoit que le bien : ce ne peut être une récompense, puisqu'il n'a pas achevé son ouvrage.

## XI.

Si rien n'arrive que par les regles du mouvement déterminées, si le corps de l'homme ne se remue que conformément à ces regles, comment Dieu peut-il nous punir? Pouvons-nous ne pas les suivre? *In ipso vivimus, movemur & sumus.* Comment nous jugera-t-il? C'étoit donner à l'homme des armes pour se tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenser Dieu. (\*) Dire que le péché d'Adam étoit nécessaire pour un plus grand bien, c'est faire dépendre Dieu d'autre chose que de lui-même.

(\*) *Lucrece Liv. 6. au commencement. Pourquoi le Tonnerre ne tombe pas sur les impiés?*

## C H A P I T R E IX.

*De l'idée que nous devons avoir de Dieu. Qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier dont il ait voulu être honoré.*

## I.

**M**A raison me dit que Dieu est le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous observons dans les Créatures, puisque lui seul peut être l'auteur de ces perfections.

Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des perfections qui ne sont perfections que par rapport à nous.

Les hommes considèrent ordinairement Dieu comme un grand Roi ; ils disent qu'il fait tout pour sa gloire, *ad majorem Dei gloriam* : cependant l'idée de la gloire ne sauroit convenir à Dieu. La gloire est entièrement respectueuse, c'est-à-dire, que la gloire n'existe que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquiescer de la gloire, c'est chercher à paroître grand dans l'imagination d'autrui : ainsi la gloire ; quelque sens qu'on puisse lui donner, ne peut jamais convenir à Dieu, qui est infiniment au-dessus de l'imagination des hommes, ses créatures. Il est donc absurde de dire que Dieu récompense dans le Ciel pour faire éclater sa bonté, qu'il punit dans l'Enfer pour faire éclater sa justice. Qui sont donc les spectateurs dont Dieu cherche à s'attirer l'estime, soit lorsqu'il récompense, soit lorsqu'il punit ?

On ne peut dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ses perfections, sans dire qu'il cherche  
l'ad-

l'admiration d'un être égal à lui ; & c'est avancer , fans qu'on s'en apperçoive , que Dieu n'a pas été toujours heureux ; puisqu'il y a eu une éternité où Dieu n'a pas eu la satisfaction de faire éclater son mérite infini : car avant la création du monde , il n'étoit qu'avec lui-même.

Si Dieu , comme on le dit , aime tant les respects & les louanges des hommes ; s'il s'intéresse à leurs actions bonnes ou mauvaises , jusqu'à tenir un compte détaillé de leurs moindres pensées , pourquoi a-t-il été une éternité sans se donner cette satisfaction ? Comment cette longue solitude peut-elle s'accorder avec tout ce qu'on assure qu'il fait tous les jours pour de chétives créatures comme nous , jusqu'à être venu se faire crucifier pour de tels objets ?

## II.

C'est un principe de religion , qu'on ne doit point agir dans le doute : ainsi quand je ne suis point assuré que la religion de mes Peres est véritable , je ne dois pas m'exposer à rendre à Dieu un culte que peut-être il abhorre.

## III.

On peut considérer les créatures par rapport à Dieu , & par rapport à elles-mêmes.

Toutes les créatures sont bonnes par rapport à Dieu. L'Écriture le dit ; *vidit Deus cuncta quæ fecerat , & erant valde bona*. Elles sont dans une dépendance entière à son égard. On ne peut concevoir qu'il se passe quelque chose dans le monde , qui soit contraire à la volonté de Dieu , & aux règles qu'il a établies dans la création , & dont tout ce qui arrive n'est qu'un enchaînement & une suite : rien , par conséquent , ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a donc



rien à récompenser , ni à punir. On ne punit que le mal , & il ne fauroit y en avoir par rapport à Dieu ; on ne récompense que le bien , & on ne peut trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu est l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre , ni de récompense à espérer de la part de Dieu. Il n'y a donc point de religion.

Les créatures considérées par elles-mêmes, c'est-à-dire , par les différentes relations qu'elles ont entre elles , peuvent se nuire & se faire plaisir ; de certaines choses conviennent à la nature de l'homme , d'autres lui nuisent : ainsi les créatures intelligentes doivent être portées par la crainte de la punition , à ne se pas nuire mutuellement ; & on doit même les exciter , par la récompense , à s'être utiles les unes aux autres , parce qu'elles peuvent se nuire réciproquement , à cause de leur différente situation , & de leur nature particulière. Or , comme il n'y a rien qui nous intéresse tant que notre propre conservation , & que , par les regles de l'Auteur de la nature , la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit , & le plaisir nous fait approcher de ce qui nous convient , nous devons , par la douleur que cause la punition , & le plaisir que cause la récompense , exciter dans les créatures sensibles tous les mouvemens qui nous conviennent. C'est par cet art qu'on dresse des animaux à faire tant de choses surprenantes. Les Rois qui ont gardé une semblable conduite , ont toujours enrichi leurs Etats de mille nouvelles inventions ; tout a fleuri de leur tems. Ainsi une vipere qui blesse un homme , ou un lion qui le mange dans une forêt , ne peut offenser Dieu. Ces animaux ne nuisent qu'à l'homme ; qu'il se venge d'eux , qu'il les détruise , s'il peut : ils sont mauvais par rapport à lui ; c'est à lui à s'en défendre : mais ils sont bons par rapport à Dieu. Aussi Dieu a-t-il donné à toutes les

créatures des armes naturelles pour se défendre de celles qui lui pouvoient nuire. De même un voleur nuit à la société, il détruit l'ordre & la sûreté qui doit se trouver parmi les hommes ; c'est une vipere qui les blesse. Que les hommes le punissent, qu'ils le retranchent de la société, comme une machine mal réglée : mais le Créateur qui l'a fait, n'a rien à punir en lui. Nous n'agissons encore un coup, que par les regles déterminées du mouvement ; nos muscles sont déterminés à se mouvoir par des causes qui ne dépendent pas de notre caprice ; quelque illusion que le vulgaire se fasse sur ce point ; & Dieu n'auroit pas plus de raison de nous punir d'avoir volé, que d'être devenus foux. Car l'Auteur de la nature, qui a tout créé, a laissé la puissance à l'homme de se l'acquérir, puisqu'il a fait ces choses pour son utilité ; il a mis en lui le plaisir & la douleur, parce que ces deux choses lui sont encore nécessaires : ainsi un homme qui vole, fait le bien & le mal ; il fait le bien par rapport à lui, & le mal par rapport aux autres, & rien par rapport à Dieu. Donc ce sont les hommes qu'il offense, & non pas Dieu : donc c'est aux hommes à le punir, puisqu'il les offense & qu'il pêche contre les regles qu'ils se sont établies ; & Dieu n'a rien à punir en lui.

Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes : ils punissent, ils récompensent ; ils croient que Dieu punit & récompense de même ; & il paroît, au contraire, être de la nature de Dieu, & une véritable perfection en lui, d'être hors d'état de pouvoir faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini & tout-puissant, il ne doit se faire que sa seule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, & qu'il est impossible que nous connoissions jamais : Dieu n'a donc que lui-même à punir & à récompenser.

## IV.

Il est de l'essence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait. Or, comme c'est une imperfection que de pouvoir offenser Dieu, il étoit de la bonté & de la sagesse de Dieu de mettre l'homme dans une situation à ne pouvoir l'offenser & se perdre; & il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait.

Si Dieu avoit exigé de nous un culte particulier, dont il voulût être honoré, il l'auroit révélé dès le commencement. C'est une ridiculité de dire que Dieu se soit manifesté de différentes manières, en divers tems; qu'il ait traité les hommes en esclaves dans l'ancienne loi, qu'il les traite en enfans dans la nouvelle: c'est l'imagination des hommes qui varie; mais Dieu ne change jamais. Il est absurde de dire que Dieu ait permis de certaines choses en divers tems, *ad durtiem cordis*; & qu'il se soit avisé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes. On dit tantôt qu'ils se sont pervertis de plus en plus, & tantôt on les regarde comme plus parfaits que les Anciens. On veut qu'il ait été permis aux Anciens de répudier leurs femmes, *ad durtiem cordis*; & l'on veut que les Pharisiens du tems de J. C., & les Juifs alors si imparfaits, n'aient pas eu besoin de cette condescendance. Ils étoient donc plus parfaits que leurs Peres. Tant il est vrai que c'est le propre de l'erreur, que de se démentir.

Il y a des Philosophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, que nous avons des idées innées des premiers principes, & que ce n'est que par cette raison que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout est plus grand que ses parties. Je ne veux pas ici réfuter cette imagination; je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour

certaines choses, & pourquoi il n'en faut point pour d'autres, ni d'où vient que tous les hommes ne voyent que très-peu de choses de la même manière; si c'est en Dieu qu'un Mahométan de bonne foi voit que sa religion est la véritable; & d'où vient qu'après une longue & sincère attention de part & d'autre, on ne laisse pas de penser diversement: mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donné des idées innées d'une certaine religion? Étoit-il plus nécessaire de nous apprendre que le tout étoit plus grand que sa partie? Les sens & l'expérience ne nous l'auroient-ils pas appris? le mérite de la foi seroit le même, la certitude de la révélation ne pourroit que l'augmenter; il s'agiroit toujours de croire & de pratiquer. Car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la substance des mystères, ni qu'il nous les explique; c'est alors qu'il n'y auroit plus de foi: mais je demande seulement qu'il nous donne une certitude de la révélation; Dieu est trop juste & trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avoit dans le monde quelque religion véritable.

## V.

La croyance d'un Dieu n'est nullement l'effet du hazard, ni de la politique, & encore moins de l'ignorance, puisqu'elle se trouve dans tous les hommes. Tels seroient tous les articles de la Religion, si Dieu en avoit révélé quelqu'une. Il ne convient pas à la sagesse & à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'est capable de faire, c'est-à-dire, au-delà de ses plus sincères efforts; or s'il y a des hommes qui soient ou qui aient été dans une véritable impuissance de s'assurer de la révélation, c'est une preuve certaine qu'il n'y en a point.

Nous n'avons que deux voyes pour connoître la volonté de Dieu; la raison & la révélation. D'où vient

que la raison est plus ou moins dans tous les hommes, & qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins? C'est qu'effectivement il y a une raison, & qu'il n'y a jamais eu de révélation.

## VI.

On croit agir volontairement, lorsqu'on agit dans la passion : on croit penser avec liberté, lorsqu'on rêve. Un fou croit faire librement tout ce qu'il fait; & nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires: cependant un certain mouvement des liqueurs ou une certaine disposition des organes fait l'homme passionné, une autre, l'homme sage, & une autre, l'homme fou. La nature est uniforme. Supposer l'homme libre, & qu'il se détermine par lui-même, c'est le faire égal à Dieu; c'est faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination est une action; or si l'homme pouvoit se déterminer par lui-même, il pourroit donc agir par lui-même, il seroit Dieu, & pourroit créer.

Pourquoi l'homme ne pourroit-il se déterminer qu'en certaines occasions? L'homme doit agir d'une manière générale & uniforme, c'est-à-dire que ses actions doivent avoir la même cause; s'il se fait en lui quelques actions machinales, elles se font toutes machinalement; & s'il s'en fait quelques-unes librement, elles se font toutes librement.

La volonté de l'homme ne veut, que parce qu'elle est déterminée; elle se porte à ce qui lui paroît bien, elle ne peut aimer que le bien; ainsi elle ne peut qu'être déterminée, & il faut qu'elle sente l'impression du bien & même du mal.

L'horloge ne va que parce qu'elle est montée. Disons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge? Ainsi, quoique l'homme n'agisse que selon qu'il est dé-

terminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer selon nos intérêts. La crainte du châtement l'empêche de nuire à la société, les récompenses l'attirent.

La nature est uniforme dans l'univers; tout est sujet ici-bas à la même vicissitude; les feuilles tombent, les hommes meurent.

## VII.

Trois objets de la religion : Dieu, le prochain, & nous-mêmes. Dieu est proprement le seul & vrai objet de la Religion; les autres le sont de la société: quand je veux détruire la Religion, je veux seulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé aux hommes, & qu'il n'exige point d'eux par rapport à lui; mais je ne trouve pas mauvais que la Religion subsiste par rapport à nous & au prochain. Pour lors, c'est la société.

Il y a des choses que nous ne connoissons que par les idées, que j'appelle des idées de ressemblance: ainsi, avant que d'avoir été à Rome, je ne connois Rome que par des idées de ressemblance; de même nous ne connoissons Dieu que par une idée de ressemblance.

Tout est rapport. La victoire est bonne & mauvaise; un bourreau est bon & mauvais; un voleur fait le bien & le mal. Combien de familles perdues & désolées, chez les ennemis, d'un même accident qui nous fait faire des feux de joye? un voleur fait le bien par rapport à lui, il augmente ses facultés; il fait le mal par rapport à la société.

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte: l'Écriture nous apprend que le monde n'est pas éternel. Il y a donc eu un Dieu, & point de culte; les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. S'il n'y avoit point d'hommes, il y auroit un Dieu, des créatures, & point de culte.

## VIII.

Trois choses font voir la fausseté de la Religion.

1°. La fausseté physique sur quoi elle est fondée.

2°. La fausse idée qu'elle nous donne de Dieu, & de la liberté de l'homme.

3°. Le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous prescrit, & la fin de ses moyens.

1. Si les hommes ne savoient pas écrire; s'ils ne s'étoient point avisés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, & que Dieu ne leur a pas appris, comment sauroient-ils les points de la Religion? Peut-on concevoir que Dieu fasse dépendre la Religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'est pas aussi ancien que la Religion, & qui est encore inconnu à une infinité de Peuples? N'y ayant que ce seul moyen pour apprendre la Religion, comment un sourd de naissance peut-il l'apprendre? Puisqu'il n'a point de Religion, il est donc damné?

Si la Religion Chrétienne avoit trouvé les hommes dans l'état de la raison, il y auroit bien lieu de s'étonner qu'elle se fût établie; mais elle les a trouvés dans des erreurs grossières; une erreur a fait place à une autre: comme il y a dans le cœur une circulation de passions, quand on connoît l'homme, rien ne surprend; il est susceptible de nouveauté, & l'embrasse bien souvent sans raisonner, seulement parce que la nouveauté lui plaît.

Ceux qui entendoient prêcher les Apôtres, avoient une grande pente à l'incrédulité.

2. La Religion Chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu: car la justice humaine est une émanation de la justice divine, & doit être en soi de la même nature. Or nous ne pourrions, selon la justice humaine, que blâmer la conduite de Dieu envers son fils,

envers Adam, envers les Peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême : aussi, anciennement les Chrétiens savoient attraper Dieu, en se faisant baptiser le plus tard qu'ils le pouvoient; le baptême effaçant tous les péchés, ils alloient droit au Ciel.

La Religion Chrétienne a été contredite & réformée par d'habiles Chrétiens; mais on les a traités d'impies & d'hérétiques. Dieu n'est point pour l'homme; l'homme seroit plus noble que Dieu, puisque Dieu seroit pour lui. L'homme n'est point pour Dieu, parce que Dieu n'a besoin de rien; l'homme a été fait parce que Dieu l'a voulu faire, comme il a fait toutes les autres créatures animées & inanimées.

## IX.

L'état de foiblesse, où nous voyons que l'homme se trouve dans les derniers instans de sa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, & par conséquent plus mériter; & comme nous le croyons immortel, nous disons qu'il va subir son jugement.

Les remords ne prouvent ni la Divinité, ni la Religion; les remords ne sont qu'un sentiment intérieur. Or nos sentimens intérieurs ne prouvent rien, sinon que nous sentons & que nous sommes. Les remords ne viennent que des préjugés; si nous étions exempts de préjugés, nous serions exempts de remords.

Les remords ne viennent que de l'éducation & d'une disposition particulière de nos organes; si les remords provenoient d'une autre cause, ils seroient les mêmes dans tous les hommes, & pour le même fait; ils seroient une preuve de quelque chose existante hors de nous, indépendamment de nous: or les uns ont des remords de faire une chose, que les autres n'ont point; par exemple, un Chrétien n'auroit aucun remords d'a-



voir méprisé & foulé aux pieds l'Alcoran, & il en auroit un très-grand d'avoir foulé le crucifix; de même que le Turc n'en auroit aucun d'avoir foulé le crucifix, & en auroit un très-grand d'avoir méprisé ou foulé l'Alcoran.

Les remords ne proviennent donc que du préjugé. Enfin le remords seroit en tout tems devant l'action, dans l'action, comme après l'action; ce qui n'est point: mais quand notre machine est épuisée des esprits agités dans la passion, alors les anciennes idées se réveillent, font très-facilement impression, & causent le remords.

## C H A P I T R E X.

*Que la Religion Chrétienne n'est pas nécessaire pour la société civile, qu'elle tend à la détruire, qu'elle retient, dans de légitimes bornes, moins de personnes qu'on ne pense.*

### I.

**S**I la Religion étoit nécessaire dans le monde, & si chacun étoit obligé de vivre dans celle où il est né, il est constant que Dieu en auroit donné quelque marque certaine & évidente. La vicissitude des choses humaines, le changement des Langues auroit porté la justice de Dieu à nous laisser une marque invariable de la vérité de la Religion. Nous ne pouvons deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeste clairement; & une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de Religion, c'est que la Religion a besoin d'être prouvée; ce qui ne devrait point être.

La Religion n'est proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme de croire la Trinité, l'Incarnation, entendre la Messe, fréquenter les Sacremens, &c. La vie civile est très-indépendante de ce culte; ainsi on peut remplir tous les devoirs de bon Citoyen &

de bon ami, en un mot d'honnête-homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il est vrai que les hommes qui veulent, par intérêt, que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la société exige, ont lié ces devoirs avec ceux de la Religion, & ont prétendu qu'une partie du culte divin consistoit à remplir les devoirs & les obligations des Citoyens; ils multiplient ainsi les motifs qui nous portent à leur être utiles; cette politique est judicieuse, quoiqu'intéressée; mais elle n'est point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel étoit le Culte qu'il demandoit de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la Religion Chrétienne est très-nuisible à la société civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raisonnent pas conséquemment, qui puissent s'en former une autre idée; le mépris outré que la Religion Chrétienne ordonne des richesses, détruit entièrement le commerce, qui est l'ame de la société; il suffit de vouloir devenir riche, pour tomber dans les filets du Démon, selon l'Écriture. *Qui volunt fieri divites, incidunt in laqueos Diaboli.* C'est cependant ce desir qui lie toutes les Nations & les particuliers par un ordre admirable de la Providence. Si vous ôtez ce desir de l'Univers, dans quel état d'affoupissement l'allez-vous faire tomber?

La Religion Chrétienne blâme encore le desir de savoir, & toute sorte de curiosité. Dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas? Elle blâme encore tout penchant d'un sexe pour l'autre; & si l'on ne peut pas se vaincre sur ce point, il faut se marier: mais point de conversations, point d'entretiens avec des personnes d'un sexe différent; si on ne commet point d'offense dans ces entretiens, on s'expose toujours à en commettre. *Qui amat periculum, in eo peribit.*

Ces entretiens ne sont donc permis qu'en des occasions extraordinaires. Combien de conséquences contraires à la société civile ne tirera-t-on pas de ce principe ? Combien de mariages mal assortis ? Que dira-t-on même de l'Auteur de la nature, de nous donner lui-même un penchant qu'il devoit condamner & punir ? Peut-on regarder Dieu comme juste après cela ? Pourquoi nous donnoit-il un tel penchant, s'il vouloit nous empêcher de le suivre ? Peut-on le faire agir d'une manière si peu sage ? Mais que dira-t-on, si l'on considère que la Religion Chrétienne regarde le mariage comme un état d'imperfection par rapport au célibat ? Qu'on lise ce qu'ont dit St. Paul & les Peres de l'Eglise sur ce point ; on verra que les Chrétiens devroient avoir honte de se marier ; que deviendroit la société civile, sans le mariage ?

Enfin la Religion Chrétienne condamne tout ce qui sert à satisfaire les sens, & ne veut point que nous suivions en rien notre volonté. On regarde cette volonté propre comme la source de tous les maux ; les grandeurs sont de véritables bassesses ; enfin tout ce qu'on appelle pompe du monde est condamné par la Religion, qui nous dit que tout ce qui est dans le monde est, *Concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitæ*. Or qu'y a-t-il dans la société civile qui ne soit compris dans ces trois choses ? Je fais que par des distinctions dont on paye les esprits superficiels, on prétend justifier la Religion Chrétienne des excès dont je la blâme ici. La Religion, disent-ils, ne blâme que l'attachement à la science, aux plaisirs, aux richesses, aux grandeurs, sans blâmer toutes ces choses en elles-mêmes : mais, en vérité, si on me défend le desir d'une chose, comment la rechercherai-je ? & si je ne la recherche pas, que deviendra la société ? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité que l'on

en tire, & non pas pour elles-mêmes. Sans examiner si ce dernier faux-fuyant n'est pas contraire au fond de la Doctrine, pourquoi la Religion Chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait est celui dans lequel on se prive entièrement de toutes choses? Et pour quoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection qui est aussi spirituelle que celle de Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embrasser la pauvreté? *Estote perfecti, sicut pater vester caelestis perfectus est.*

Ceux qui n'ont pas assez de force en eux-mêmes pour se défaire de leurs préjugés, & qui, sans examiner les principes, les supposent véritables, tirent de grandes conséquences de la morale de la Religion. Ils embrassent la vie monastique, c'est-à-dire, qu'ils se séparent de la société civile. Leur conduite est très-blâmable, si on raisonne selon l'ordre de la nature & de la société: elle est très-régulière selon les règles de la Religion Chrétienne. Celle-ci défend de suivre sa propre volonté; ils font vœu d'obéissance. Elle défend les plaisirs sensuels, sur-tout ceux que le divin Auteur excite lui-même, à l'occasion des impressions qu'un sexe différent fait sur l'autre, soit par simple présence, ou par une union plus étroite; ils font vœu de chasteté, & détruisent même quelquefois leur propre corps par des austérités continuelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le desir des richesses; ils font vœu de pauvreté. Quelles louanges ne leur donne-t-on pas dans le monde, sur-tout s'ils ont quitté de grands biens, ou renoncé à une naissance illustre pour embrasser cet état? Est-il rien de plus opposé à la société civile? Et la nature cede-t-elle ainsi à l'imagination des hommes?

Les Moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne sont pas seulement inutiles à la société civile, par la

vie oisive qu'ils mènent ; mais ils y nuisent véritablement : comme ils font vœu de pauvreté, & qu'ils se font nourrir par le public pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux pauvres de nécessité, ce que la simplicité du peuple leur donne, en achetant, avec des trésors temporels, des trésors imaginaires d'indulgences.

Ce qui fait voir l'illusion qui se trouve dans cette conduite des Moines, c'est que ceux-mêmes qui embrassent cet état de bonne foi, ne fassent vœu de pauvreté que pour être mieux à leur aise, & pour posséder de plus grands biens. La plupart sont logés magnifiquement. Les Ordres anciens ont acquis de vastes possessions. Les pauvres Hermites de l'Ordre de St. Bruno, (c'est la qualité qu'ils prennent dans les contrats) sont puissamment riches, sans rien dire des Religieux de l'Ordre de St. Benoît, des Jésuites, & des autres dont le nombre est infini, la plupart desquels, sous prétexte de Religion, exercent une tyrannie honteuse sur le Peuple ignorant & stupide ; & l'on peut dire avec justice, qu'ils sont plus puissans que les Souverains mêmes, comme le sont les Inquisitions de Portugal, d'Italie & d'Espagne.

Tous les Chrétiens doivent tendre à la perfection ; *estote perfecti*, &c. dit J. C. Or, puisque la virginité, selon la Religion, est plus parfaite que le mariage, il s'ensuit que tous les Chrétiens devroient tendre à la virginité : c'est aussi à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fausseté de ce principe si contraire à la nature, & au but que la raison me dit que Dieu s'est fait en créant l'homme, qu'il se multiplie ? Or, si toute la terre étoit Chrétienne, & que tous les Chrétiens suivissent ce principe, on ne seroit pas en peine de savoir quand arriveroit la fin du monde. Cela ne tend-il pas à la destruction de l'espece ? Voyez les louan-

ges qu'on donne à St. Alexis d'avoir abandonné sa femme le jour même de ses noces, & d'avoir mené une vie gueuse & inutile dans la maison de son pere? On nous le donne pour un grand Saint, qu'on prône comme un exemple merveilleux à imiter. Que les Chrétiens l'imitent, que deviendra la société? Le Peuple aime ce qui lui paroît au-dessus de la nature. On loue les vierges, parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile & extraordinaire.

Il est opposé à la vie civile, de vivre seul, & de prendre sa nourriture par un trou, comme si elle venoit du Ciel. En un mot la vie des Moines nuit à la société. Si tous les hommes vivoient chacun à part sans aucune société, & sans aucun commerce les uns avec les autres, il seroit impossible qu'ils se fissent aucun bien. Or il y a plus lieu de croire que de se rendre mutuellement service & s'acquitter des devoirs de bon citoyen, c'est remplir la fin que Dieu peut avoir eue en nous mettant au monde : ainsi, à le bien prendre, l'état monastique est le plus imparfait de tous les états. Le peuple l'admire à cause de la peine qu'il y a de ne pas suivre le penchant de la nature; & c'est sans doute le contraire, puisque ce penchant habituel est la marque visible que Dieu nous donne de sa volonté.

C'est se défier de la volonté de Dieu & du soin qu'il prend de ses créatures, que de croire que les Moines soient nécessaires, pour le prier pour les autres hommes : car, outre qu'il s'en faut beaucoup que les Moines prient toujours, le Peuple le prie aussi. Les Moines sont des hommes comme les autres; ils n'ont d'autre caractère spécial, que celui que l'imagination leur attribue, & que leur habit particulier & tout ridicule leur a acquis; mais ils sont comme les autres aux yeux de Dieu.

S'il est vrai de dire que Dieu exige de nous des

prieres, il est sans doute plus agréable à Dieu, de le prier soi-même, que de le faire prier par autrui ; mais le Peuple veut toujours juger de Dieu comme d'un Roi. Les villes payent pension à de certains Courtisans pour les protéger auprès des Souverains ; le Peuple tient la même conduite : il prie sur la terre les Saints qu'il croit dans le Ciel, il leur fait même des présens ; & il entretient encore les Moines pour le protéger auprès de Dieu.

La Religion Chrétienne nous détache trop de la félicité présente. Elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connoissons pas : Or pour l'utilité de la société civile, il faut se rendre heureux en ce monde, parce qu'il paroît, à la conduite de l'Auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général, plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce dessein, & nous étudier à nous rendre mutuellement heureux. Si nous observons bien ce qui se passe dans le monde, nous verrons que ce dessein, bien exécuté, est une voye sûre pour notre félicité particulière : l'Auteur de la nature semble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne sont bons que pour eux-mêmes, sont ordinairement misérables ; cette misère est un aiguillon dont la Providence se sert pour les faire sortir d'un état inutile à la société : plus un état nous rend utiles, plus il nous enrichit.

L'amour de nous-mêmes, l'humanité, enfin la nature nous retiendra & nous retient plus que la Religion. Qu'on se consulte ; la vanité, les passions retiennent les hommes, & les portent à tout : personne n'a pu encore faire le mal comme le mal, & nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans.

La

La Religion Chrétienne est le tombeau de la raison ; elle empêche de faire du progrès dans les sciences : *Captivantes intellectum* : elle tend à nous rendre malheureux dans ce monde, sous les apparences d'une autre vie qu'elle nous promet. En un mot, pour être parfait Chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément, renoncer à tous les plaisirs, aux hommes, aux richesses, vivre seul dans un désert, abandonner ses parens, ses amis, garder sa virginité, faire tout ce qui est contraire à la nature, donner toutes ses richesses aux gens d'Eglise ; après cela, vous êtes sûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller tout droit au Ciel.

---

## CH A P I T R E XI.

*Qu'il y a un Etre suprême, qui est Dieu.*

**J**E ne peux considérer la beauté, l'ordre & l'harmonie de toutes les parties du monde, sans conclure que le monde, & les parties qui le composent, a été produit par un Etre sage & puissant, quand même la matiere seroit éternelle.

Combien de choses merveilleuses n'admirons-nous pas dans le monde ! Le flux & reflux de la mer, la nature des corps fluides, la lumière, les couleurs, la circulation du sang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées, & le concert admirable de toutes ensembles ; toutes ces choses épuiseront l'esprit humain avant qu'il en ait imaginé la véritable cause. S'il faut tant d'attention & de pénétration pour les démêler, quelle sagesse a-t-il fallu pour les inventer ? Il n'y a pas une plante dont la structure ne soit un ouvrage admirable, & qui ne demande la plus vaste connoissance dans

N



son Auteur. Peut-on, après cela, penser que l'Univers soit une production du hazard? Qu'on le suppose éternel, si l'on veut, on n'évitera point la force de cet argument. La conservation du monde est aussi difficile que sa production. Le tems qui consume tout, l'action qui détruit continuellement les instrumens, détruiroit & dérangeroit enfin quelque ressort, si une sagesse infinie ne veilloit à tout & n'avoit sagement pourvu à tous les accidens, & n'entretenoit continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut seule avoir imprimées à la matiere, incapable d'elle-même de se mouvoir. Les astres que nous voyons, & leurs mouvemens continuels & réguliers, ne nous convainquent-ils point de la puissance & de l'existence d'un Etre? Mais lorsqu'un esprit éclairé par l'Astronomie, parcourt attentivement l'exactitude & la régularité de ces vastes corps dans leurs révolutions, quelque systéme qu'on embrasse, il faut recourir à une cause intelligente de qui vient la régularité du mouvement de ces astres, régularité si utile à la terre.

Le plus stupide des hommes est convaincu que tout effet a une cause, & qu'un très-grand effet suppose une cause dont la vertu est grande. Le consentement général ne souffre aucune exception à cet égard-là. On ne trouve aucun Peuple, ni aucun particulier, qui ne reconnoisse une cause de toutes choses : or la cause des choses intelligentes, est l'effet d'une intelligence parfaite; un ouvrage d'une structure admirable, où la disposition des parties répond à une fin, est assurément l'effet d'une cause intelligente : voilà donc un Auteur intelligent reconnu. Le même sens commun dicte qu'aucune autre cause n'a pu donner ni limiter la perfection de la cause; qu'elle est donc sans bornes. Voilà donc l'Auteur du monde, reconnu pour un être infini : la sagesse, bonté, la puissance, la justice, en un mot

toutes les perfections sont rassemblées dans un être infini ; & il est difficile de croire qu'il soit infini , & qu'il ne soit pas unique.

C'est cet Être suprême & infini , que nous appelons Dieu ; c'est lui qui nous a donné , pour nous conduire , la raison qui se trouve dans tous les hommes ; tant que nous la suivrons sans prévention , nous ne pourrons jamais nous tromper. Il est de la Providence de Dieu d'en avoir usé ainsi : pourquoi donc soumettre cette lumière , qui nous est naturelle & qui par conséquent vient de lui , à la tyrannie de celle des autres ? Comment puis-je être sûr du chemin que je dois tenir , en suivant les lumières d'autrui ? ma raison peut errer , j'en conviens : mais celle des autres hommes n'est-elle pas sujette aux mêmes défauts ?

Un honnête homme ne doit pas donner son consentement aux discours dont il ne conçoit pas le sens : il faut aussi qu'il prenne bien garde si ce qu'on dit , s'accorde avec la droite lumière de la raison ; car lorsqu'il conçoit que cela ne s'y accorde pas , il est impossible qu'il se rende , & qu'il puisse consentir à ce qui répugne à cette lumière.

Quoiqu'il y ait beaucoup de choses au-dessus de notre raison , cependant nous ne voyons pas qu'elles choquent aucun de ces principes clairs & évidens qui sont gravés dans notre esprit : nous ne sommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de la matière puisse être divisée éternellement ; néanmoins tant s'en faut que cela soit contraire à notre raison , puisqu'elle nous convainc que cela est ainsi , quoique nous ne comprenions pas comment cela se peut faire.

Il y a d'autres choses qui sont directement contraires à ces principes clairs & évidens que notre raison trouve dans sa propre nature ; par exemple , qu'une partie est égale au tout : ce seroit renoncer aux claires idées

de la raison & de l'esprit, sur lesquelles la certitude de tout ce que nous croyons ou que nous connoissons est appuyée, comme sur les premiers principes sans lesquels nous ne saurions avoir nulle assurance, si nous croyions de telles choses.

C'est par cette raison que nous connoissons qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde, d'où nous pouvons conclure que Dieu peut faire tout ce qui est possible ; & c'est ce que nous devons entendre, lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant : mais il n'y a personne, sans doute, qui voulût soutenir que Dieu peut faire des choses, ou qui impliquent contradiction elles-mêmes, ou qui soient formellement contraires à sa nature & à ses attributs. C'est pourtant ce que la Religion Chrétienne lui fait faire ; & on en conviendrait, si l'on vouloit être de bonne foi.

L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse : quiconque change de dessein, ou se repent de quelque chose, fait connoître que sa prévoyance est imparfaite & sa sagesse défectueuse : Dieu n'est susceptible d'aucunes imperfections.

## C H A P I T R E XII.

### *De la conduite d'un Honnête-Homme pendant sa vie.*

**I**L y a des personnes qui ne croient pas à la Religion Chrétienne par débauche, ou par impiété : ceux-là ne peuvent être honnêtes gens ; comme dès leur enfance, on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal. Mais il

y a des personnes qui ne croient point à la Religion Chrétienne par raison ; & ceux-là sont de très-honnêtes gens : l'esprit d'ordre les fait agir ; & la raison les persuade , par cet esprit d'ordre , combien il leur importe d'avoir de l'honneur & de la probité.

Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une personne persuadée par raison de la fausseté de la Religion Chrétienne , que dans un Chrétien. (\*) La confession autorise le crime , par l'assurance d'en être absous ; on fait facilement un crime , lorsqu'on en espère le pardon , au-lieu que l'homme d'ordre ne trouve point de ressource pour se pardonner ses fautes.

Il y a des actions éternellement bonnes , & qu'un honnête-homme doit pratiquer ; comme de reconnoître un Dieu , de ne faire aux autres que ce qu'il voudroit qui lui fût fait : d'où je conclus que les autres sont essentiellement mauvaises.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnoître si nous aimons Dieu , est de voir si nous faisons une ferme & constante résolution de lui obéir : ainsi nous devons n'avoir pour guide que la raison qui nous vient de lui-même ; & lorsqu'elle a reconnu qu'il parle , elle doit se taire & écouter.

L'estime intérieure que nous avons de Dieu , doit consister dans une connoissance convenable de son être & de ses attributs , & notre respect extérieur doit paroître en ce que nous faisons toutes choses qui nous paroissent convenables à son excellence & à notre dépendance de lui.

Puis donc que Dieu est le créateur & le maître de toutes choses , nous devons aussi les employer toutes à l'usage pour lequel il les a faites , & nous en servir pour la fin qu'il s'est proposée en les créant , autant

(\*) *V. Charron de la sagesse. L. 2. art. 28. & 29.*

que, par la raison qu'il nous a donnée, nous pouvons connoître son dessein & son but. Il ne faut donc pas en aucun tems abuser de ces choses, ni en faire excès pour altérer notre santé ni troubler notre raison, ni nous être, en quelque maniere que ce soit, un obstacle à faire notre devoir.

De même Dieu ayant fait plusieurs choses pour l'usage & le service de tous les hommes, il n'est pas juste que ces choses soient accumulées entre les mains des uns avec superfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur est nécessaire à la vie.

L'homme n'est pas fait pour être oisif, il faut qu'il s'occupe à quelque chose, & toujours avoir pour but la société. Dieu ne se propose pas seulement le bonheur de quelques particuliers, mais, en général, le bien & la félicité de tous les hommes. Ainsi les hommes doivent se rendre naturellement service, quelque différence qu'il y ait entre eux; parce qu'il n'y a personne, tel grand & élevé qu'il puisse être, à qui il ne puisse arriver, à quelque heure, d'avoir besoin du secours & de l'amitié du plus pauvre: ainsi on doit s'obliger mutuellement. La fidélité & la sincérité sont très-essentiellés à la société: tous les hommes peuvent tirer delà de très-grands avantages, & cela contribue beaucoup à les rendre mutuellement heureux.

Nous devons aimer les autres comme nous-mêmes, avec autant de sincérité que nous nous en devons, c'est-à-dire que nous devons toujours faire envers les autres ce que nous jugerions raisonnable qu'ils fissent envers nous, si nous étions dans les circonstances où ils se trouvent, & qu'ils fussent dans celles où nous sommes. Celui qui est obligé par devoir de faire quelque chose, est aussi obligé de se mettre en état de l'exécuter, & d'employer tous les moyens & tous les instrumens nécessaires pour en venir heureusement à bout.

Telle est la conduite que doit garder un honnête-homme dans la vie : c'est une conduite qui a été pratiquée par les plus grands hommes de l'antiquité. Ces sentimens & cette morale de Platon & des autres Païens est aussi pure que celle des Chrétiens. Ceux-ci ne la pratiquent que parce qu'on leur enseigne que Dieu le veut & l'ordonne ; les autres au contraire ne la pratiquoient que parce que la raison & la nature le leur inspiroient. J. C. n'est donc pas venu pour réformer la nature qu'on nous dit qui étoit pour lors corrompue ? Les exemples de tant de sages Païens font bien voir qu'ils avoient une aussi grande connoissance d'un Etre suprême, & un assez grand pouvoir de faire ce que la raison leur enseignoit qui étoit bon. Avoient-ils d'autre Loi que celle que la raison inspire naturellement ? Non ; mais c'est que la raison & la nature sont des ouvrages de Dieu, & les religions sont les ouvrages des hommes.

Voilà les doutes que je propose, non en personne entêtée, & prévenue de ses sentimens & qui se croit infallible ; je fais trop bien que ma raison peut errer : mais je les propose comme quelqu'un qui suit les lumières de cette raison qui lui vient de Dieu, qui parle avec sincérité & de bonne foi, & qui cherche à s'éclaircir ; & je proteste de me rendre sans entêtement, lorsqu'on me fera voir que j'ai erré, & que ce que j'ai avancé est faux. Oui, Mon Dieu, parlez, votre serviteur écoute : *notam fac mihi viam in qua ambulem* ; & je la suivrai avec toute la soumission & tout le respect que je dois à mon Créateur & souverain Maître.





S A Û L  
E T  
D A V I D,  
*HYPÉDRAME.*

---

D'après l'Anglais, intitulé, *The man after God's own heart.* Imprimé chez Robert Freeman, in Pater-Noster-Row, 1760.



# ACTEURS.

SAÛL.

DAVID.

SAMUEL.

AGAG.

BAZA.

ADONIAS.

NATHAN Prophete.

GAD Prophete.

SALOMON.

URIE.

MICHOL.

ABIGAIL.

BETZABÉE.

ABIAR.

JOAB.

ABIEZER.

EBIUD Ménager.

LA PYTHONISSE.

CAPITAINES.

PRÊTRES.

MESSAGER.

SOLDATS.

---

---

SAÛL  
ET  
DAVID,  
*HYPÉDRAME.*

---

---

ACTE PREMIER.

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

SAUL, BAZA.

B A Z A.

**O** Grand Saül, le plus puissant des Rois, vous qui réglez sur les trois lacs, dans l'espace de plus de cinq cens stades; vous, vainqueur du généreux Agag, Roi d'Amalec, dont les Capitaines étoient montés sur les plus puissans ânes, ainsi que les cinquante fils d'Amalec; vous, qu'Adonai fait triompher à la fois de Dagon & de Beelzebul; vous qui sans doute mettez sous vos loix toute la terre, (comme on nous l'a promis tant de fois,) faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur, dans de si nobles triomphes & de si grandes espérances?



S A Û L.

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de Benjamin , & qui presse les doux raisins de la vallée d'Engaddi ! Hélas ! Je cherchais les ânesses de mon pere , je trouvai un Royaume , & depuis ce jour je n'ai connu que le trouble & la douleur. Plût au Ciel que j'eusse au contraire cherché un Royaume , & trouvé des ânesses ! j'aurais fait un meilleur marché.

B A Z A.

Est-ce le Prophete Samuël , est-ce votre gendre David , qui vous causent ces mortels chagrins ?

S A Û L.

L'un & l'autre. Samuël , tu le fais , m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le Peuple de choisir un Prince , & , dès que je fus élu , il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

B A Z A.

Vous deviez bien vous y attendre ; il étoit Prêtre , & vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous , on hait toujours son Successeur.

S A Û L.

Et pouvait-il espérer de gouverner plus long-tems ? Il avoit associé à son pouvoir ses indignes enfans , également corrompus & corrupteurs , qui vendoient publiquement la justice. Toute la nation se souleva contre ce gouvernement Sacerdotal : on tira un Roi au fort. Les dès sacrés annoncerent la volonté du Ciel , le Peuple la ratifia , & Samuël frémit. Ce n'est pas assez de haïr en moi le Roi , il hait encore le Prophete ;

car il fait que j'ai comme lui le nom de voyant, que j'ai prophétisé comme lui, & que ce nouveau proverbe répandu dans Israël, *Saül est aussi au rang des Prophètes*, n'offense que trop ses oreilles superbes. (\*) On le respecte encore pour mon malheur; il est Prêtre, il est dangereux.

B A Z A.

N'est-cé pas lui qui souleve contre vous votre genre David?

S A Û L.

Il n'est que trop vrai, & je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

B A Z A.

Votre Altesse Royale est trop bien affermie par ses victoires; & le Roi Agag, votre illustre prisonnier, vous est ici un sûr garant de la fidélité de votre Peuple également enchanté de votre victoire & de votre clémence. Le voici qu'on amène devant votre Altesse Royale.

---

## SCENE SECONDE.

SAÛL, BAZA, AGAG, SOLDATS.

A G A G.

**D**Oux & puissant vainqueur, modèle des Princes, qui savez vaincre & pardonner, je me jette à vos sacrés genoux; daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon. Je serai désormais un voisin, un allié fidele, un vassal soumis. Je ne vois

(\*) Premier Liv. des Rois, Chap. 10.

plus en vous qu'un bienfaiteur , & un maître. Je vous dois la vie , je vous devrai encore la liberté ; j'admire-  
rai , j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit &  
qui pardonne.

S A Û L.

Illustre Prince , que le malheur rend encore plus grand , je n'ai fait que mon devoir en sauvant vos jours. Les Rois doivent se respecter dans leurs semblables ; qui se venge après la victoire , est indigne de vaincre. Je ne mets point votre personne à rançon , elle est d'un prix inestimable ; foyez libre. Les tributs que vous payerez à Israël , seront moins des marques de soumission que d'amitié. C'est ainsi que les Rois doivent traiter ensemble.

A G A G.

O vertu , ô grandeur de courage , que vous êtes puissant sur mon cœur ! Je vivrai , je mourrai le sujet du grand Saül , & tous mes Etats sont à lui.

---

### S C E N E T R O I S I E M E .

*L*es Personnages précédents. SAMUEL, PRÊ-  
TRES.

S A Û L.

Samuël , quelles nouvelles nous apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu , de celle du Peuple , ou de la vôtre ?

S A M U E L .

De la part de Dieu.

S A Û L.

Qu'ordonne-t il ?

S A M U E L.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'est repenti de vous avoir fait régner.

S A Û L.

Dieu se repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes , qui se repentent . La sagesse éternelle ne peut être imprudente . Dieu ne peut faire des fautes .

S A M U E L.

Il peut se repentir d'avoir mis sur le trône ceux qui en commettent.

S A Û L.

Et quel homme n'en commet pas ? parlez , de quoi suis-je coupable ?

S A M U E L.

D'avoir pardonné à un Roi.

A G A G.

Comment ! la plus belle des vertus seroit regardée chez vous comme un crime !

S A M U E L. (à Agag.)

Tais-toi , ne blasphème point . ---- Saül , ci-devant Roi des Juifs , Dieu ne vous avoit-il pas ordonné , par ma bouche , d'égorger tous les Amalécites , sans épargner ni les femmes , ni les filles , ni les enfans mêmes à la mamelle ?

A G A G.

Ton Dieu t'avoit ordonné cela ? Tu t'es trompé , tu voulais dire ton Diable.

S A M U E L. (*à ses Prêtres.*)

Préparez-vous à m'obéir ; & vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu ?

S A ũ L.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif ; j'ai pensé que la bonté étoit le premier attribut de l'Être suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvoit lui déplaire.

S A M U E L.

Vous vous êtes trompé, homme infidèle ; Dieu vous répouve , votre Sceptre passera dans d'autres mains.

B A Z A (*à Saül.*)

Quelle insolence ! Seigneur, permettez-moi de punir ce Prêtre barbare.

S A ũ L.

Gardez-vous en bien ; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le Peuple, & que nous serions lapidés si je résistois ? car, en effet, j'avois promis.

B A Z A.

Vous aviez promis une chose abominable.

S A ũ L.

N'importe ; les Juifs sont plus abominables encore ; ils prendroient la défense de Samuël contre moi.

B A Z A.

B A Z A. (*à part.*)

Ah ! malheureux Prince ! tu n'as de courage qu'à la tête des armées !

S A ũ L.

Eh bien donc, Prêtre, que faut-il que je fasse ?

S A M U E L.

Je vais te montrer comment on obéit au Seigneur.

(*aux Prêtres.*)

Sacrés enfans de Lévi, déployez ici votre zèle ; qu'on apporte une table, qu'on étende sur cette table ce Roi dont le prépuce est un crime devant le Seigneur.

(*Les Prêtres étendent & lient Agag sur la table.*)

A G A G.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monstres ?

S A ũ L.

Auguste Samuël, au nom du Seigneur !...

S A M U E L.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne. Demeurez ici, il vous l'ordonne, foyez témoin du Sacrifice qui peut-être expiera votre crime.

A G A G. (*à Samuël.*)

Ainsi donc vous m'allez donner la mort ? Ô mort, que vous êtes amère !

O



S A M U E L.

Oui , tu es gras , & ton holocauste en fera plus agréable au Seigneur !

A G A G.

Helas ! Saül , que je te plains d'être soumis à de tels monstres !

S A M U E L ( *à Agag.* )

Ecoute , tu vas mourir ; veux-tu être Juif ? veux-tu te faire circoncire ?

A G A G.

Et si j'étais assez faible pour être de ta religion , me donnerais-tu la vie ?

S A M U E L.

Non , mais tu aurais la satisfaction de mourir Juif , & c'est bien assez.

A G A G.

Frappez donc , bourreaux :

S A M U E L ( *aux Prêtres.* )

Donnez-moi cette hache , au nom du Seigneur ; & tandis que je couperai un bras , coupez une jambe , & ainsi de suite , morceaux par morceaux. ( † )

( *Ils frappent tous ensemble.* )

A G A G.

O mort ! ô tourmens ! ô barbares !

( † ) Premier Liv. des Rois , Chap. 25. Le texte de la piece Anglaise porte , *heh , him into pieces before the lord.*

S A Û L.

Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible?

B A Z A.

Dieu vous punira de l'avoir soufferte;

S A M U E L (*aux Prêtres.*)

Emportez ce corps & cette table; qu'on brûle les restes de cet infidèle, & que ses chairs servent à nourrir nos Serviteurs. Et vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que Sacrifice.

S A Û L (*se jettant dans un fauteuil.*)

Je me meurs; je ne pourrai survivre à tant d'horreur & à tant de honte.

---

## SCENE QUATRIEME.

*Les Personnes précédens, UN MESSAGER.*

LE MESSAGER.

Seigneur, pensez à votre sûreté. David approche en armes, il est suivi de cinq cens brigands qu'il a ramassés; vous n'avez ici qu'une faible garde.

B A Z A.

Eh bien, Seigneur, vous le voyez, David & Samuel étoient d'intelligence. Vous êtes trahi de tous côtés. Mais je vous serai fidele jusqu'à la mort; quel parti prenez-vous?

S A Û L.

Celui de combattre & de mourir.

*Fin du premier Acte.*

O 2

---

 A C T E S E C O N D .
 

---

## SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

**I**mpitoyable époux, prétends-tu attenter à la vie de mon pere, de ton bienfaiteur; de celui qui t'ayant pris d'abord pour son joueur de harpe, (\*) te fit bientôt après son écuyer, & qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID.

Il est vrai, ma chere Michol; que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes: il m'en a coûté assez cher; il me fallut apporter à votre pere deux cens prépuces de Philistins pour présent de noces. (†) Deux cens prépuces ne se trouvent pas si aisément. Je fus obligé de tuer deux cens hommes pour venir à bout de cette entreprise, & je n'avois pas la mâchoire d'âne de Samson. Mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone & de l'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter. Je vous adorais, & je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon pere!

 (\*) L'Anglais dit *harper*.

(†) Premier des Rois, Chap. 18.

## D A V I D.

Dieu m'en préserve ! je ne veux que lui succéder. Vous savez que j'ai respecté sa vie, & que lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de son manteau. La vie du pere de ma chere Michol me sera toujours précieuse.

## M I C H O L.

Pourquoi donc te joindre à ses ennemis ? pourquoi te souiller du crime horrible de rébellion, & te rendre par-là même si indigne du trône où tu aspirés ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuël notre ennemi domestique, & de l'autre côté au Roi de Geth Achis, notre ennemi déclaré ?

## D A V I D.

Ma noble épouse, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous savez qu'un jour dans le village de Béthléem, Samuël répandit de l'huile sur ma tête ; ainsi je suis Roi, & vous êtes la femme d'un Roi. (\*) Si je me suis joint aux ennemis de la nation, si j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il est vrai que j'ai engagé ma foi au Roi de Geth, le généreux Achis. (\*\*) J'ai rassemblé cinq cens malfaiteurs, perdus de dettes & de débauches, mais tous bons Soldats ; Achis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme son fils, il a eu en moi une entière confiance : mais je n'ai jamais oublié que je suis Juif, & ayant des commissions du Roi Achis pour aller ravager vos terres, j'ai très-souvent ravagé les siennes. J'allais dans ses villages les plus éloignés, je tuais tout sans miséricorde,

(\*) Premier des Rois, Chap. 16.

(\*\*) Premier des Rois, Chap. 22.

je ne pardonnais ni au sexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, & afin qu'il ne se trouvât personne qui pût me déceler auprès du Roi Achis. (†) Je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chevres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, & je lui disais, par un salutaire mensonge, que c'étoient les bœufs, les ânes, les moutons & les chevres des Juifs. Quand je trouvais quelque résistance, je faisois scier en deux par le milieu du corps ces insolens rebelles, ou je les écrasais sous les dents de leurs herbes, ou je les faisois rôtir dans des fours à brique. (‡) Voyez si c'est aimer sa patrie, si c'est être bon Israélite ?

M I C H O L,

Ainsi, cruel, tu as donc également répandu le sang de tes freres & de tes alliés, tu as trahi également tes deux bienfaiteurs, rien ne t'est sacré ; tu trahiras ainsi ta chere Michol, qui brûle pour toi d'un si malheureux amour.

D A V I D.

Non, je jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jessé, que je vous ferai toujours fidele.

## SCENE SECONDE.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL. (*en embrassant David.*)

**M** On cher, mon tendre époux, maître de mon cœur & de ma vie, venez, sortez avec moi de ces lieux dangereux ; Saül arme contre vous, & Achis vous attend.

(†) Premier des Rois, Chap. 27.

(‡) 2c. des Rois, Chap. 12. L'Auteur Anglais confond ici les Ammonites avec les habitans de Geth.

M I C H O L.

Qu'entends-je ! son époux ! quoi ! monstre de perfidie , vous me jurez un amour éternel , & vous avez pris une autre femme ? Quelle est donc cette insolente rivale ?

D A V I D.

Je suis confondu.

A B I G A I L.

Auguste & aimable fille d'un grand Roi , ne vous mettez pas en colere contre votre Servante. Un héros tel que David a besoin de plusieurs femmes , & moi je suis une jeune veuve qui ai besoin d'un mari. Vous êtes obligée d'être toujours auprès du Roi votre pere , il faut que David ait une compagne dans ses voyages & dans ses travaux. Ne m'enviez pas cet honneur ; je vous ferai toujours foudrifier.

M I C H O L.

Elle est civile & accorte , du moins ; elle n'est pas comme ces concubines impertinentes , qui vont toujours bravant la maîtresse de la maison. Monstre , où as-tu fait cette acquisition ?

D A V I D.

Puisqu'il faut vous dire la vérité , ma chere Michol , j'étais à la tête de mes brigands , & usant du droit de la guerre , j'ordonnai à Nabal , mari d'Abigaïl , de m'apporter tout ce qu'il avoit. (\*) Nabal étant un brutal qui ne savoit pas les usages du monde , il me refusa insolamment. Abigaïl est née douce , honnête & tendre , elle vola tout ce qu'elle put à son mari pour me

(\*) Premier Liv. des Rois , Chap. 25.

l'apporter ; au bout de huit jours le brutal mourut... (†)

M I C H O L.

Je m'en doutais bien.

D A V I D.

Et j'épousai la veuve,

M I C H O L.

Ainsi Abigaïl est mon égale. Ça, dis-moi en conscience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes ?

D A V I D.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant, ce n'est pas trop pour un brave homme.

M I C H O L.

Dix-huit femmes, scélérat ! & que fais-tu de tout cela ?

D A V I D.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé

M I C H O L.

Les voilà bien entretenues ! Tu es comme les oiseaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer. (\*) Encore n'ont-ils qu'une compagne, & il en faut dix-huit au fils de Jessé.

D A V I D.

Vous ne vous appercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayiez des compagnes.

(†) Il y a dans l'Anglais, *my Nabal a blunt rich farmer.*  
(\*) Dans l'Anglais, *Like kirs.*

M I C H O L.

Va , tu me promets plus que tu ne peux tenir, Ecoute, puisque tu en as dix-huit, je te pardonne ; si je n'avois qu'une rivale, je ferois plus difficile. Cependant tu me le payeras.

A B I G A Ï L.

Auguste Reine , si toutes les autres pensent comme moi, vous aurez dix-sept esclaves de plus auprès de vous.

## SCENE TROISIEME.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

A B I A R.

**M** On maître, que faites-vous ici entre deux femmes ? Saül avance de l'Occident, Achis de l'Orient. De quel côté voulez-vous marcher ?

D A V I D.

Du côté d'Achis, sans balancer.

M I C H O L.

Quoi, malheureux ! contre ton Roi, contre mon Pere ?

D A V I D.

Il le faut bien. Il y a plus à gagner avec Achis, qu'avec Saül. Consolez-vous, Michol ; Adieu, Abigaïl.

A B I G A Ï L.

Non, je ne te quitte pas.



D A V I D.

Restez, vous dis-je, ceci n'est pas une affaire de femme, chaque chose a son tems. Je vais combattre, priez Dieu pour moi.

## SCENE QUATRIEME.

M I C H O L , A B I G A I L.

A B I G A Ï L.

**P**rotegez-moi, noble fille de Saül ; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin. Réunissons-nous toutes deux contre nos rivaux.

M I C H O L.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent ! & comment se nomme-t-elle ?

A B I G A Ï L.

*Akinoam.* C'est une des plus dévergondées Coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

M I C H O L.

C'est une vilaine race, que cette race de Jacob ; je suis fâchée d'en être. Mais, par Dieu ! puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, je vais de ce pas en épouser un autre.

A B I G A Ï L.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je serai mécontente de lui.

SCENE CINQUIEME.

MICHOL, ABIGAIL, *le Messager* EBIUD.

E B I U D.

AH! Princesse, votre Jonathas, savez-vous?...

M I C H O L.

Quoi donc, mon Frere Jonathas?...

E B I U D.

Est condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

A B I G A I L.

Jonathas qui aimait tant notre mari?

M I C H O L.

Il n'est plus! On lui a arraché la vie?

E B I U D.

Non, Madame, il est en parfaite santé. Le Roi votre pere, en marchant au point du jour contre Achis, a rencontré un petit corps de Philistins; & comme nous étions dix contre un, nous avons donné dessus avec courage. Saül, pour augmenter les forces du Soldat qui étoit à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, & a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeuneroit. Jonathas, qui ignoroit cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, & en a avalé la largeur de mon pouce. Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; (\*) il savoit ce

(\*) Premier des Rois, Chap. 14.

qu'il en coûte de manquer à sa parole. L'aventure d'Agag l'effrayoit, il craignoit Samuël. Enfin Jonathas alloit être offert en victime ; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide, Jonathas est sauvé, l'armée s'est mise à manger & à boire, &, au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuël ; il est mort d'apoplexie.

M I C H O L.

Tant mieux, c'étoit un vilain homme. (†)

A B I G A Ì L.

Dieu soit béni !

E B I U D.

Le Roi Saül vient, suivi de tous les siens ; je crois qu'il va tenir conseil dans cette cheneviere, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Achis & les Philistins.

### SCENE SIXIEME.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA,  
Capitaines.

M I C H O L.

**M** On pere, me faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes Freres, & effuyer les infidélités de mon mari ?

S A ù L.

Votre Frere & votre mari sont des rebelles ; comment ! manger du miel un jour de bataille ? il est bien

(†) Le Texte porte *a sad dog.*

heureux que l'armée ait pris son parti ; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui. Je jure que je le traiterai comme Samuël a traité Agag.

A B I G A Ï L (à Michol.)

Ah ! Madame , comme il roule les yeux ! comme il grince les dents ! fuyons au plus vite ; votre pere est fou , ou je me trompe.

M I C H O L .

Il est quelquefois possédé du Diable. (\*)

S A Û L

Ma fille , qui est cette drôlese-là.

M I C H O L .

C'est une des femmes de votre gendre David , que vous avez autrefois tant aimé.

S A Û L .

Elle est assez jolie ; je la prendrai pour moi au sortir de la bataille.

A B I G A Ï L .

Ah ! le méchant homme ! On voit bien qu'il est réprouvé.

M I C H O L .

Mon pere , je vois que votre mal vous prend ; si David était ici , il vous jouerait de la harpe ; car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

S A Û L .

Taisez-vous , vous êtes une sottise ; je fais mieux que vous ce que j'ai à faire.

(\*) Premier des Rois , Chap. 16.

A B I G A Ï L.

Ah! Madame, comme il est méchant! il est plus fou que jamais; retirons-nous au plus vite.

M I C H O L.

C'est cette malheureuse boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à sa furie.

---

*SCENE SEPTIEME.*

S A U L, B A Z A.

S A ũ L.

**M**Es Capitaines, allez m'attendre. Baza; demeurez. Vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il faut aller combattre; nous avons de puissans ennemis, ils sont derriere la montagne de Gelboë. Je voudrais bien savoir quelle sera l'issue de la bataille.

B A Z A.

Eh Seigneur! il n'y a rien de plus aisé; n'êtes-vous pas Prophete tout comme un autre? n'avez-vous pas mêmes des vapeurs qui font un véritable avant-coureur de Prophétie?

S A ũ L.

Il est vrai; mais depuis quelque tems le Seigneur ne me répond plus. Je ne fais ce que j'ai; as-tu fait venir la Pythonisse d'Endor?

B A Z A.

Oui, mon maître; mais croyez-vous que le Seigneur lui répondra plutôt qu'à vous?

S A ũ L.

Oui, sans doute, car elle a un esprit de Python.

B A Z A.

Un esprit de Python! mon maître, quelle espece est-ce là?

S A ũ L.

Ma foi, je n'en fais rien; mais on dit que c'est une femme fort habile. J'aurois envie de consulter l'ombre de Samuël.

B A Z A.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes; comment consulte-t-on une ombre?

S A ũ L.

La Pythonissé les fait sortir de la terre; & on voit, à leur mine, si l'on sera heureux ou malheureux.

B A Z A.

Il a perdu l'esprit. ---- Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amusez point à toutes ces sottises; & allons mettre vos troupes en bataille.

S A ũ L.

Reste ici; il faut absolument que nous voyions une ombre. Voilà la Pythonissé qui arrive. Garde-toi de me faire reconnaître; elle me prend pour un Capitaine de mon armée.

SCENE HUITIEME.

SAUL, BAZA, la PYTHONISSE arrivant  
*un Balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE.

Quel mortel veut arracher les secrets du destin à l'abyme qui les couvre ? qui de vous deux s'adresse à moi pour connaître l'avenir ?

BAZA *en montrant* SAÛL.

C'est mon Capitaine. Ne devrais-tu pas le savoir, puisque tu es forciera ?

LA PYTHONISSE (*à Saül.*)

C'est donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ses Loix éternelles ? Combien me donnerez-vous ?

SAÛL.

Un écu ; & te voilà payée d'avance , vieille forciera. (\*)

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les Magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans. Ils se bornaient à changer en sang les eaux du Nil ; je vais en faire davantage. Premièrement je commande au soleil de paraître.

BAZA.

En plein midi, quel miracle !

(\*) *Old witch.*

LA

L A P Y T H O N I S S E :

Je vois quelque chose sur la terre. (\*)

S A Û L.

N'est-ce pas une ombre ?

L A P Y T H O N I S S E :

Oui, une ombre.

S A Û L.

Comment est-elle faite ?

L A P Y T H O N I S S E :

Comme une ombre.

S A Û L.

N'a-t-elle pas une grande barbe & un grand man-  
teau ?

L A P Y T H O N I S S E :

Oui, un grand manteau, & une grande barbe.

S A Û L.

Une barbe blanche ?

L A P Y T H O N I S S E :

Blanché comme de la neige.

S A Û L.

Justement, c'est l'ombre de Samuël ; elle doit avoir  
l'air bien méchant.

L A P Y T H O N I S S E :

Oh ! on ne change jamais de caractère ; elle vous  
menace, elle vous fait des yeux horribles.

(\*) Premier des Rois, Chap. 28.



( 226 )

S A Û L.

Ah ! je suis perdu.

B A Z A.

Eh ! Seigneur, pouvez-vous vous amuser à ces fa-  
daïses ? n'entendez-vous pas le son des trompettes ? les  
Philistins approchent.

S A Û L.

Allons donc, mais le cœur ne me dit rien de bon.

L A P Y T H O N I S S E.

Au moins, j'ai son argent ; mais voilà un sot Ca-  
pitaine.

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E T R O I S I E M E.

---

### SCENE PREMIERE.

D A V I D & ses Capitaines.

D A V I D.

S AÛL a donc été tué, mes amis ! son fils Jonathas  
aussi ! & je suis Roi d'une petite partie du Pays,  
très-légitimement.

J O A B.

Oui, Mylord, & votre Altesse Royale a très-bien  
fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nou-  
velle de la mort de Saül ; car il n'est jamais permis de  
dire qu'un Roi est mort. (\*) Cet acte de justice vous

(\*) 2e. des Rois, Chap. 1.

conciliera tous les esprits ; il fera voir qu'au fond vous aimez votre beau-pere , & que vous êtes un bon homme.

D A V I D.

Oui , mais Saül laisse des enfans. Isbozeth , son fils<sup>3</sup> regne déjà sur plusieurs tribus ; comment faire ?

J O A B.

Ne vous mettez pas en peine. Je connais deux coquins qui doivent assassiner Isbozeth , s'ils ne l'ont déjà fait ; vous les ferez pendre tous deux , & vous régnez sur Juda & sur Israël.

D A V I D.

Fort bien ; dites-moi un peu , vous autres , Saül à-t-il laissé beaucoup d'argent ? Serai-je bien riche ?

A B I E Z E R.

Hélas ! nous n'avons pas le sou. Vous savez qu'il y a deux ans , quand Saül fut élu Roi ; nous n'avions pas de quoi acheter des armes ; il n'y avait que deux sabres dans tout l'Etat , encore étaient-ils tout rouillés. Les Philistins , dont nous avons presque toujours été esclaves , ne nous laissaient pas , dans nos charrues , seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues ; aussi nos charrues nous sont fort inutiles dans un maudit Pays pierreux ; hérissé de montagnes pelées , où il n'y a que quelques oliviers , avec un peu de raisins. (\*) Nous n'avions pris au Roi Agag que des bœufs , des chevres & des moutons , parce que c'était-là tout ce qu'il avait. Je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée : Il y a quelques usuriers qui rognent

(\*) Premier Liv. des Rois , Chap. 13.

des especes à Tyr & à Damas ; mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

D A V I D.

S'est-on emparé du petit Village de Salem , & de son château ?

J O A B :

Oui , Mylord.

A B I E Z E R.

J'en suis fâché : cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout tems aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre : c'est un lieu saint ; car Melchisedec étoit autrefois Roi de ce Village.

D A V I D.

Il n'y a point de Melchisedec qui tienne. J'en ferai une bonne forteresse ; je l'appellerai Heruschalaim ; ce sera le lieu de ma résidence : nos enfans seront multipliés comme le sable de la mer ; & nous régnerons sur le monde entier.

J O A B.

Eh ! Seigneur , vous n'y pensez pas : cet endroit est une espece de désert , où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde ; on y manque d'eau ; il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cedron , qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins vers Tyr , vers Damas , vers Babylone ? il y aurait-là de beaux coups à faire.

D A V I D.

Oui , mais tous les Peuples de ces Pays-là sont puissans ; nous risquerions de nous faire pendre. Enfin , le Seigneur m'a donné Heruschalaim , j'y demeurerai , & j'y louerai le Seigneur.

## UN MESSAGER.

Mylord, deux de vos Serviteurs viennent d'assassiner Isbozeth qui avait l'insolence de vouloir succéder à son pere & de vous disputer le trône; on l'a jetté par les fenêtres, il nage dans son sang. Les Tribus qui lui obéissaient, ont fait serment de vous obéir; & l'on vous amene sa Sœur Michol, votre femme, qui vous avait abandonné, & qui venait de se marier à Phaltiel, fils de Laïs.

D A V I D.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui; (†) que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme. Allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isbozeth, apportez-le moi, nous partagerons. Vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isbozeth, & qui m'ont rendu le plus signalé service. Marchez tous devant le Seigneur avec confiance. J'ai ici quelques petites affaires un peu pressées, je vous rejoindrai dans peu de tems, pour rendre tous ensemble des actions de grâces au Dieu des armées, qui a donné la force à mon bras, & qui a mis sous mes pieds le basilic & le dragon.

*Tous les Capitaines ensemble.*

(\*) Housah, housah, longue vie à David notre bon Roi, l'oïnt du Seigneur, le pere de son Peuple.

D A V I D (à un des siens.)

Vous, faites entrer Betzabée.

(†) 2e. des Rois, Chap. 4.

(\*) C'est le cri de joye de la populace Anglaise, les Hébreux crioient *allah lah y ah*, & par contraction *y ah*.

## SCENE SECONDE.

DAVID, BETZABÉE,

DAVID.

**M**A chere Betzabée, je ne veux plus aimer que vous; vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir, votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez est comme la tour du mont Liban; le Royaume que le Seigneur m'a donné, ne vaut pas un de vos embrassemens; Michol, Abigaïl, & toutes mes autres femmes sont dignes, tout au plus, d'être vos Servantes,

BETZABÉE.

Hélas! Mylord, vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigaïl,

DAVID.

Il est vrai; elle peut me plaire quelques momens; mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures: je vous donnerai des robes, des vaches, des chevres, des moutons; car pour de l'argent, je n'en ai point encore; mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courses sur les grands chemins, soit vers le Pays des Phéniciens, soit vers Damas, soit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chere Betzabée? vous pleurez!

BETZABÉE.

Hélas! oui, Mylord.

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter?

B E T Z A B É E.

Non,

D A V I D.

Etes-vous fâchée de n'avoir pas les pendants d'oreilles d'Abigaïl ?

B E T Z A B É E.

Non.

D A V I D.

Avez-vous des vapeurs ?

B E T Z A B É E.

Non.

D A V I D.

Quel est donc votre chagrin ?

B E T Z A B É E.

Mylord, je suis grosse ; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois, & , s'il s'aperçoit de ma grossesse, je crains d'être battue.

D A V I D.

Et que ne l'avez-vous fait coucher avec vous ?

B E T Z A B É E.

Hélas ! j'ai fait ce que j'y ai pu, mais il dit qu'il veut rester toujours auprès de votre personne. Vous savez qu'il vous est tendrement attaché ; c'est un des meilleurs Officiers de votre armée ; il veille auprès de vous, quand les autres dorment ; il se met au-devant de vous, quand les autres lâchent le pied ; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte ; enfin il vous préfère à moi.

D A V I D.

Voilà une insupportable chenille ; rien n'est si odieux que ces gens pressés, qui veulent toujours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous défendrai bientôt de cet importun. Qu'on me donne une table & des tablettes pour écrire.

B E T Z A B É E.

Mylord, pour des tables vous savez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon ; vous pouvez écrire sur mon genou.

D A V I D.

Allons, écrivons. „ Notre amé Joab, appui de ma  
 „ couronne, & comme moi Serviteur de Dieu, no-  
 „ tre féal Urie vous rendra cette missive ; (\*) mar-  
 „ chez avec lui, sitôt cette présente reçue, contre le  
 „ corps des Philistins, qui est au bout de la vallée  
 „ d'Hebron ; placez le féal Urie au premier rang ;  
 „ abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première fle-  
 „ che, de façon qu'il soit tué par les ennemis ; & s'il  
 „ n'est pas frappé par-devant, ayez soin de le faire  
 „ assassiner par-derrière : le tout pour le bien de l'Etat.  
 „ Ainsi Dieu vous soit en aide,

Votre bon Roi David.

B E T Z A B É E.

Eh, bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

D A V I D.

Ma chere enfant, ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter ; c'est

(\*) 2e. Liv. des Rois, Chap. 11.

un petit mal pour un grand bien , uniquement dans l'intention d'éviter le scandale.

B E T Z A B É E .

Hélas ! votre Servante n'a rien à repliquer ; soit fait selon votre parole.

D A V I D .

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

B E T Z A B É E .

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je soutenir sa présence ?

D A V I D .

Ne vous troublez pas, ma bonne.

( U R I E *entre.* )

Tenez, mon cher Urie, portez cette Lettre à mon Capitaine Joab, & méritez toujours les bonnes graces de l'oïnt du Seigneur.

U R I E .

J'obéis avec joye à ses commandemens. Mes pieds, mon bras, ma vie sont à son service ; je voudrais mourir pour lui prouver mon zele.

D A V I D (*en l'embrassant.*)

Vous serez exaucé, mon cher Urie.

U R I E .

Adieu, ma chere Betzabée ; soyez toujours aussi attachée que moi à notre Maître.

B E T Z A B É E .

C'est ce que je fais, mon bon mari.



D A V I D (à *Betzabée.*)

Demeurez ici, ma bien-aimée ; je suis obligé d'aller donner des ordres à peu près semblables pour le bien du Royaume ; je reviens à vous dans un moment.

B E T Z A B É E.

Non, mon cher amant, je ne vous quitte pas.

D A V I D.

Ah ! je veux bien que les femmes soient maîtresses au lit ; mais par-tout ailleurs, je veux qu'elles obéissent.

*Fin du troisieme Acte.*

---

## A C T E Q U A T R I E M E.

---

*SCENE PREMIERE.*

B E T Z A B É E. A B I G A I L.

A B I G A Ï L.

**B** E t z a b é e , B e t z a b é e ! c ' e s t d o n c a i n s i q u e v o u s m ' e n l e v e z l e c œ u r d e M o n s e i g n e u r ?

B E T Z A B É E.

Vous voyez que je ne vous enleve rien, puisqu'il me quitte, & que je ne peux l'arrêter.

A B I G A Ï L.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté. Tout Israël dit que vous êtes grosse de lui.

B E T Z A B É E .

Eh bien ! quand cela ferait, Madame, est-ce à vous de me le reprocher ? n'en avez-vous pas fait autant ?

A B I G A Ï L .

Cela est bien différent, Madame ; j'ai l'honneur d'être son épouse.

B E T Z A B É E .

Voilà un plaisant mariage ! on fait que vous avez empoisonné Nabal votre mari, pour épouser David, qui n'était alors que Capitaine.

A B I G A Ï L .

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît ; vous en feriez bien autant du bon homme Urie pour être Reine ; mais fachez que je vais tout lui découvrir.

B E T Z A B É E .

Je vous en défie.

A B I G A Ï L .

C'est-à-dire que la chose est déjà faite.

B E T Z A B É E .

Quoiqu'il en soit, je serai votre Reine, & je vous apprendrai à me respecter.

A B I G A Ï L .

Moi, vous respecter Madame ?

B E T Z A B É E .

Oui, Madame.

A B I G A Ï L.

Ah! Madame, la Judée produira du froment au lieu de seigle, & on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monture, avant que je sois réduite à cette ignominie. Il appartient bien à une femme comme vous, de faire l'impertinente avec moi.

B E T Z A B É E.

Si je m'en croyais, une paire de soufflets....

A B I G A Ï L.

Ne vous en avifez pas, Madame; j'ai le bras bon, & je vous rosserais d'une manière....

---

*SCENE DEUXIEME.*

DAVID, BETZABÉE, ABIGAIL.

D A V I D.

**P**Aix là donc, paix là, êtes-vous folles, vous autres? il est bien question de vous quereller, quand l'horreur des horreurs est sur ma maison.

B E T Z A B É E.

Quoi donc, mon cher amant? Qu'est-il arrivé?

A B I G A Ï L.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

D A V I D.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaissez, (\*) s'est avifé de violer sa Sœur Thamar, &

(\*) 2e. Liv. des Rois, Chap. 13.

l'a ensuite chassée de sa chambre à grands coups de pieds dans le cu.

A B I G A Ï L.

Quoi donc, n'est-ce que cela ? Je croyais, à votre air effaré, qu'on vous avait volé votre argent.

D A V I D.

Ce n'est pas tout; mon autre fils, Absalon, quand il a vu cette tracasserie, s'est mis à tuer mon fils Ammon; je me suis fâché contre mon fils Absalon; il s'est révolté contre moi, m'a chassé de ma Ville de Hérschalaim, & me voilà sur le pavé.

B E T Z A B É E.

Oh! ce sont des choses sérieuses, cela.

A B I G A Ï L.

La vilaine famille que la famille de David? Tu n'as donc plus rien, brigand? ton fils est oint à ta place!

D A V I D.

Hélas! oui; & pour preuve qu'il est oint, (†) il a couché sur la terrasse du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

A B I G A Ï L.

O ciel! que n'étais-je là! J'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Absalon qu'avec toi, vilain voleur que j'abandonne à jamais; (††) il a des cheveux qui lui vont jusqu'à la ceinture, & dont il vend des rognures pour deux cens écus par an, au moins. Il est

(†) 2e. Liv. des Rois, Chap. 16. |

(††) 2e. Liv. des Rois, Chap. 14.

jeune, il est aimable, & tu n'es qu'un barbare débauché, qui te moques de Dieu, des hommes & des femmes; va, je renonce désormais à toi, & je me donne à ton fils Absalon, ou au premier Philistin que je rencontrerai.

*( à Betzabée, en lui faisant la révérence. )*

Adieu, Madame.

*( elle sort. )*

B E T Z A B É E.

Votre Servante, Madame.

---

### SCÈNE TROISIÈME.

D A V I D, B E T Z A B É E.

D A V I D.

**V**Oilà donc cette Abigaïl que j'avois crue si douce! Ah! qui compte sur une femme, compte sur le vent. Et vous, ma chere Betzabée, m'abandonnerez-vous aussi?

B E T Z A B É E.

Hélas! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espece; que voulez-vous que je devienne, si votre fils Absalon regne, & si Urie mon mari fait que vous avez voulu l'assassiner? vous voilà perdu, & moi aussi.

D A V I D.

Ne craignez rien, Urie est dépêché; mon ami Joab est expéditif.

B E T Z A B É E.

Quoi! mon pauvre mari est donc assassiné!

( 239 )

D A V I D.

Oui, ma chere bonne.

B E T Z A B É E.

Hi, hi, hi, ah, oh, hi, hi, oh, ah.

D A V I D.

Quoi! vous pleurez le bon homme?

B E T Z A B É E.

Je ne peux m'en empêcher.

D A V I D.

La sottise chose que les femmes! Elles souhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent, & quand elles l'ont obtenue, elles se mettent à pleurer.

B E T Z A B É E.

Pardonnez cette petite cérémonie.

---

## SCENE QUATRIEME.

DAVID, BETZABÉE, JOAB.

D A V I D.

**E**H bien, Joab, en quel état sont les choses? qu'est devenu ce coquin d'Absalon?

J O A B.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, & je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah! Absalon, mon fils Absalon! hi, hi; oh, oh; hi, hi.

BETZABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils comme j'ai pleuré mon mari. Chacun a sa faiblesse.

DAVID.

On ne peut dompter tout-à-fait la nature, quelque Juif qu'on soit. Mais cela passe; & le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

---

SCENE CINQUIEME.

DAVID, BETZABÉE, JOAB, le *Prophete*  
NATHAN.

BETZABÉE.

EH! voilà Nathan le *voyant*, Dieu me pardonne; que vient-il faire ici?

NATHAN.

Sire, écoutez & jugez. Il y avait un riche qui possédait cent brebis, & il y avait un pauvre qui n'en possédait qu'une; le riche a pris sa brebis, & a tué le pauvre; que faut-il faire du riche?

DAVID.

Certainement, il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, & Betzabée est la brebis.

BET

B E T Z A B É E.

Moi, brebis!

D A V I D.

Ah! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

N A T H A N.

Bon; puisque vous l'avouez, *le Seigneur a transféré votre péché.* (†) C'est bien assez qu'Absalon ait couché avec toutes vos femmes. Epousez la belle Betzabée; un des fils que vous aurez d'elle, régnera sur tout Israël. (\*) Je le nommerai *aimable*, & les enfans des femmes légitimes & honnêtes seront mafacrés.

B E T Z A B É E.

Par Adonai! tu es un charmant Prophete; viens çà, que je t'embrasse.

D A V I D.

Eh! là là doucement. Qu'on donne à boire au Prophete. Réjouifions-nous, nous autres: allons, puisque tout va bien, je veux faire des chansons gaillardes; qu'on me donne ma harpe.

(*Il se met à jouer de la harpe & chante.*)

Chers Hébreux, par le ciel envoyés, (††)

Dans le sang vous baignerez vos pieds;

Et vos chiens s'engraïsseront

De ce sang qu'ils lécheront.

Ayez soin, mes chers amis,

De prendre tous les petits,

(†) 2e. des Rois, Chap. 12.

(\*) 2e. des Rois, Chap. 12 & 7.

(††) Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso. Pseaume 63, verset 25.



Encor à la mammelle ; (\*)  
 Vous écraserez leur cervelle  
 Contre le mur de l'infidelle ;  
 Et vos chiens s'engraïsseront  
 De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Sont-ce là vos chansons gaillardes ?

D A V I D (*en chantant & en dansant.*)

Et vos chiens s'engraïsseront  
 De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Finissez donc vos airs de corps-de-garde, cela est abominable, il n'y a point de Sauvage qui voudrait chanter de telles horreurs. (†) Les bouchers des Peuples de Gog & de Magog en auraient honte.

D A V I D, *toujours sautant.*

Et les chiens s'engraïsseront.  
 De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Je m'en vais, si vous continuez à chanter ainsi, & à sauter comme un ivrogne. Vous montrez tout ce que vous portez. Fi, quelles manières !

D A V I D.

Je danserai, oui, je danserai, je serai encore plus

(\*) Beatus qui tenebit & allidet parvulos tuos ad petram. Pseaume 136. verset 12.

(†) C'est à cette occasion que l'Auteur appelle David, *The Nero of the Hebrews*, page 87.

méprisable, (\*\*) je danserai devant des Servantes, je montrerai tout ce que je porte, & ce me fera gloire devant les filles.

J O A B.

A présent que vous avez bien dansé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

D A V I D.

Oui, vous avez raison, il y a tems pour tout, retournons à Héruschalaim.

J O A B.

Vous attirez toujours la guerre; il faut avoir quelque argent en réserve, & savoir combien vous avez de Sujets qui puissent marcher en campagne, & combien il en restera pour la culture des terres.

D A V I D.

Le conseil est très-sensé : Allons, Betzabée, allons, allons régner, m'amour.

( *Il danse & chante.* )

Et les chiens s'engraïsseront  
De ce sang qu'ils lécheront.

(\*\*\*) 2e. des Rois, Chap. 6.

*Fin du quatrieme Acte.*

---

## ACTE CINQUIEME.

---

### SCENE PREMIERE.

DAVID, *assis devant une table, ses Officiers autour de lui.*

DAVID.

Six cens quatre-vingt quatorze Schelings & demi, d'une part, & de l'autre, cent treize & un quart, font huit cens sept Schelings & trois quarts.

C'est donc tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor? Par Sabaoth, il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

*Un Clerc de la Trésorerie.*

Mylord, le tems est dur.

DAVID.

Et vous encore davantage; il me faut de l'argent, entendez-vous?

JOAB.

Mylord, votre Altesse Royale est volée comme tous les autres Rois. Les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tout. Ils font bonne chere à nos dépens, & le Soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai scier en deux. En effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chere du monde.

J O A B.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table, trente bœufs gras, cent moutons gras, (\*) autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages & de chapons, trente tonneaux de fleur de farine, soixante tonneaux de farine ordinaire....

D A V I D.

Arrêtez donc; vous voulez rire! il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la Cour du Roi-d'Assyrie, & toute celle du Roi des Indes.

J O A B.

Rien n'est pourtant plus vrai, car cela est écrit dans vos livres.

D A V I D.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher!

J O A B.

C'est qu'on vole votre Altesse Royale, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire.

D A V I D.

Combien crois-tu donc que je doive avoir d'argent comptant?

J O A B.

Mylord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talents d'or, (†) deux millions vingt-quatre mille talents d'argent, & dix mille dragmes d'or : ce

(\*) 2e. des Rois, Chap. 4.

(†) Paralipomenes, Chap. 29. versets 4 & 7.

qui fait juste, au plus bas prix du change, un milliard, trois cens vingt millions, cinquante mille livres sterlings.

D A V I D,

Tu es fou, je pense. Toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses ; comment veux-tu que j'aye amassé ce trésor dans un aussi petit Pays, qui n'a jamais fait le moindre commerce ?

J O A B,

Je n'en fais rien, je ne suis pas Financier,

D A V I D,

Vous ne me dites que des sottises, tous tant que vous êtes. Je saurai mon compte avant qu'il soit peu. Et vous, Yézer, a-t-on fait le dénombrement du Peuple ?

Y É Z E R,

Oui, Mylord. (\*) Vous avez onze cent mille hommes d'Israël, & quatre cens soixante & dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis,

D A V I D,

Comment ! J'aurais quinze cens soixante & dix mille hommes sous les armes ! cela est difficile dans un Pays qui jusqu'à présent n'a pu nourrir trente mille ames. A ce compte, en prenant un Soldat par dix personnes, cela ferait quinze millions six cens soixante & dix mille Sujets dans mon empire ! Celui de Babylone n'en a pas tant.

J O A B,

C'est-là le miracle.

(\*) Paralipómenes, Chap. 21. v. 5.

D A V I D.

Ah! que de balivernes! je veux favoir absolument combien j'ai de Sujets. On ne m'en fera pas accroire; je ne pense pas que nous soyons trente mille.

*Un Officier.*

Voilà votre Chapelain ordinaire, le révérend Docteur Gad, qui vient parler de la part du Seigneur à votre Altesse Royale.

D A V I D.

On ne peut pas prendre plus mal son tems, mais qu'il entre.

---

## SCENE SECONDE.

*Les Personnages précédens, le Prophete GAD,*

D A V I D.

**Q**ue me voulez-vous, Docteur Gad?

G A D.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

D A V I D.

Comment, & en quoi, s'il vous plaît?

G A D.

En faisant faire le dénombrement du Peuple.

D A V I D.

Que veux-tu dire, fou que tu es? y a-t-il une opération plus sage & plus utile, que de favoir le nom-

Q 4.

bre de ses Sujets ? un berger n'est-il pas obligé de faire le compte de ses moutons ?

G A D.

Tout cela est bel & bon ; (†) mais Dieu vous donne à choisir, de la famine, de la guerre, ou de la peste.

D A V I D.

Prophete de malheur ! Je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission. J'aurais beau faire choix de la famine ; vous autres Prêtres vous faites toujours bonne chere. Si je prends la guerre, vous n'y allez point. Je choisis la peste ; j'espère que tu l'auras, & que tu créveras comme tu le mérites.

G A D.

Dieu soit beni. (\*) (*Il s'en va en criant : la peste, la peste ; & tout le monde crie dehors : la peste, la peste.*)

J O A B.

Je ne comprends rien à tout cela : comment la peste, pour avoir fait son compte !

## SCENE TROISIEME.

*Les Personnages précédens.* B E T Z A B É E ,  
S A L O M O N.  
B E T Z A B É E.

**E**H ! Mylord, il faut que vous ayiez le Diable au corps, pour choisir la peste. (††) Il est mort sur

(†) 2e. liv. des Rois, Chap. 24.

(\*) Il y a dans l'original, *Pox, Pox.*

(††) 2e. Liv. des Rois, Chap. 24.

le champ soixante dix mille personnes. Je crois que j'ai déjà le charbon ; je tremble pour moi, & mon fils Salomon que je vous amene.

D A V I D.

J'ai pis que le charbon ; je suis las de tout ceci. Il faut donc que j'aye plus de pestiférés que de Sujets. Ecoutez. Je deviens vieux ; vous n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds ; il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

J O A B.

Parbleu ! Mylord, j'en connois une qui fera votre fait ; elle s'appelle Abisag, de Sunam.

D A V I D.

Qu'on me l'amene, qu'on me l'amene, qu'elle m'échauffe.

B E T Z A B É E.

En vérité, vous êtes un vilain débauché ; fi ! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille ?

J O A B.

Mylord, la voilà qui vient, je vous la présente.

D A V I D.

Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien ?

A B I S A G.

Oui-dà, Mylord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

B E T Z A B É E.

Voilà donc comme tu m'abandonnes ! tu ne m'aimes plus ! Et que deviendra mon fils Salomon, à qui tu avais promis ton héritage ?



D A V I D.

Oh ! je tiendrai ma parole ; c'est un petit garçon qui est tout-à-fait selon mon cœur. Il aime déjà les femmes comme un fou. Approche , petit drôle , que je t'embrasse. Je te fais Roi , entends-tu ?

S A L O M O N.

Mylord , j'aime bien mieux apprendre à régner sous vous.

D A V I D.

Voilà une jolie réponse. Je suis très-content de lui. Va , tu régneras bientôt , mon enfant ; car je sens que je m'affaiblis. Les femmes ont tuiné ma santé ; mais tu auras encore un plus beau ferrail que moi.

S A L O M O N.

J'espere m'en tirer à mon honneur.

B E T Z A B É E.

Que mon fils a d'esprit ! Je voudrais qu'il fût déjà sur le trône.

---

## SCENE QUATRIEME.

ADONIAS, & les Personnes précédens.

A D O N I A S.

**M**On Pere , je viens me jeter à vos pieds.

D A V I D.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

A D O N I A S.

Mon pere, j'ai deux graces à vous demander. La premiere, c'est de vouloir bien me nommer votre Successeur, attendu que je suis le fils d'une Princesse, & que Salomon est le fils d'une Bourgeoise adultere, auquel il n'est dû par la loi qu'une pension alimentaire tout au plus. Ne violez pas en sa faveur les loix de toutes les Nations.

B E T Z A B É E.

Ce petit ourfin-là mériteroit bien qu'on le jette par les fenêtres.

D A V I D.

Vous avez raison.---Et quelle est l'autre grace que tu veux, petit misérable?

A D O N I A S.

Mylord, c'est la jeune Abifag de Sunam, qui ne vous fert à rien; (\*) je l'aime éperduement, & je vous prie de me la donner par testament.

D A V I D.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin; je sens que je m'affaiblis, je n'en peux plus; réchauffe-moi un peu, Abifag.

A B I S A G (*lui prenant les mains.*)

J'y fais ce que je peux; mais vous êtes froid comme de la glace.

D A V I D.

Je sens que je me meurs. Qu'on me mette sur un lit de repos.

(\*) Liv. 3. des Rois, Chap. 1er.

SALOMON (*se jettant à ses pieds.*)

O Roi ! vivez long-tems.

BETZABÉE.

Puisse-t-il mourir tout-à-l'heure, le vilain ladre, & nous laisser régner en paix !

DAVID.

Ma dernière heure approche ; il faut faire mon testament, & pardonner en bon Juif à tous mes ennemis. Salomon, je vous fais Roi Juif. Souvenez-vous d'être clément & doux ; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'assassiner mon fils Adonias, quand même il embrasserait les cornes de l'autel. (\*)

SALOMON.

Quelle sagesse ! quelle bonté d'ame ! mon pere, je n'y manquerai pas, sur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres, & à qui je dois ma couronne ? (†) Je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire assassiner aussi ; car il a mis du sang dans ses souliers.

JOAB.

Comment, monstre ! je t'étranglerai de mes mains : va, va, je ferai bien casser ton testament ; & ton Salomon verra quel homme je suis.

(\*) Salomon fit assassiner Adoniah son frere. *Vide* L. 3. des Rois, Chap. 3.

(†) Liv. 3. des Rois, Chap. 2e.

S A L O M O N.

Est-ce tout, mon cher pere ? n'avez-vous plus personne à expédier ?

D A V I D.

J'ai la mémoire mauvaise, attendez. (†) Il y a encore un certain Sèmeï, qui me dit autrefois des sottises. Nous nous racommodâmes; je lui jurai par le Dieu vivant que je lui pardonnerais; il m'a très-bien servi, il est mon Conseiller-privé: vous êtes sage; ne manquez pas de le faire tuer en traître.

S A L O M O N.

Votre volonté fera exécutée, mon cher pere.

D A V I D.

Va, tu feras le plus sage des Rois, & le Seigneur te donnera mille femmes pour récompense. Je meurs: que je t'embrasse encore. Adieu.

B E T Z A B É E.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

*Un Officier.*

Allons vite enterrer notre bon Roi David.

*Tous ensemble.*

Notre bon Roi David, le modele des Princes, l'homme selon le cœur du Seigneur. (††)

(†) Liv. 3. des Rois, Chap. 2.

(††) *The man after God's own heart.*

( 254 )

A B I S A G.

Que deviendrais-je, moi, qui réchaufferai-je ?

S A L O M O N.

Viens çà, viens çà; tu seras plus contente de moi,  
que de mon bon-homme de pere.

F I N.



















